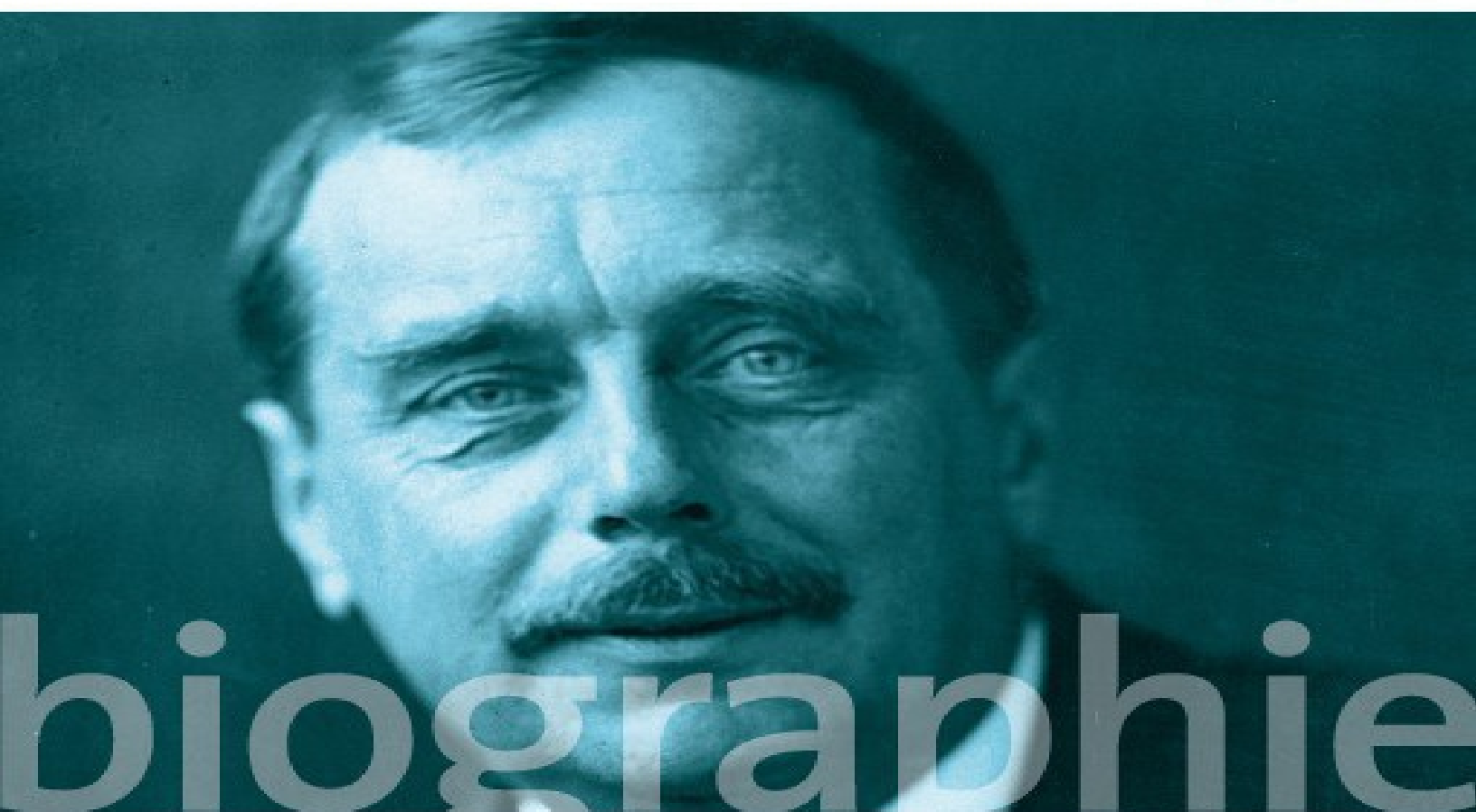


# H. G. Wells

par Laura El Makki

INÉDIT



 folio  
biographies

H. G. Wells

par

Laura El Makki

Gallimard

Laura El Makki est l'auteur, avec Marie Berthoumieu, de *Henry David Thoreau* (Folio Biographies n° 115, 2014). Elle est productrice, sur France Inter, des émissions « Un été avec Proust » et « Un été avec Victor Hugo » (publiées en coédition France Inter / Équateurs). Elle est également scénariste de fictions radiophoniques.

Autre publication : *Ça peut pas faire de mal*, Proust, Hugo et Mme de Lafayette lus et commentés par Guillaume Gallienne (coédition Gallimard / France Inter, 2014).

*Je crois que je ne regrette rien.*

H. G. WELLS  
*Tono Bungay*

## Prologue

« Il faut que tu m'aimes. » Puis elle a ajouté : « Sinon je me tue. J'ai du poison. J'ai un rasoir <sup>1</sup> \*<sup>1</sup>. » Il avait tout prévu, sauf ça.

Ce soir-là, Wells avait enfilé un smoking impeccable, noué sa cravate, mis ses belles chaussures noires, et peigné ses cheveux en les plaquant bien derrière l'oreille gauche. Il ne lui manquait plus que son chapeau, posé dans le couloir. On l'attendait : un dîner très important à l'autre bout de la ville avec le secrétaire d'État de l'Inde, Edwin Samuel Montagu. Il était déjà en retard, son taxi garé en bas. Mais en sortant du dressing pour se diriger vers la porte d'entrée, un bruit avait retenu son attention. Des pas provenant de son bureau. Cela ne pouvait pas être Jane, elle était à la campagne avec les enfants. Sa femme de chambre ? Non plus, c'était son jour de repos. Il avait poussé la porte, balayé la pièce du regard et l'avait aperçue, allongée langoureusement sur le tapis près de la cheminée, vêtue d'un long imperméable qui découvrait son corps entièrement nu. Elle portait des bas noirs, des escarpins, du rouge aux lèvres, et maintenait d'une seule main ses cheveux au-dessus de sa nuque. C'était elle, Hedwig Gatternigg, la jeune Autrichienne, celle qui ressemblait tant à Mona Lisa. Il y avait plusieurs mois, elle lui avait écrit : elle voulait traduire en allemand la biographie qu'il avait consacrée au professeur Frederick William Sanderson <sup>2</sup>, et il lui avait donné son accord. Depuis, les lettres ne cessaient de s'amonceler devant sa porte, des déclarations d'amour ampoulées, des poèmes soigneusement recopiés. Il se souvenait de s'être senti flatté et de lui avoir fait l'amour un après-midi de printemps. Cela ne devait pas durer, cela ne *pouvait* pas durer : il y avait Jane, et puis surtout Rebecca

— les choses étaient devenues difficiles avec elle, mais il l'aimait toujours, enfin, il croyait l'aimer, dix ans bientôt qu'ils étaient ensemble. Oui, cette aventure avec Hedwig devait cesser, sa vie était déjà assez compliquée. D'ailleurs, il avait pris un plaisir particulier à ne pas répondre à ses courriers et à ignorer ses appels quotidiens, pensant naïvement qu'elle se lasserait. Rien à faire : la voilà en face de lui, belle et ridicule à la fois. Entre ses doigts s'agite effectivement une lame de rasoir qui brille à la lumière du feu.

« Il faut que tu m'aimes. » Il n'a pas rêvé, elle vient de prononcer ces mots. Que faire ? Aller vers elle ? Lui prendre le rasoir des mains ? Trop dangereux. Dans ce genre de situation, il faut des témoins, on ne sait jamais. Très doucement, il se tourne vers la porte, hèle la domestique et lui demande de téléphoner au concierge en bas. C'est un homme de confiance, costaud qui plus est. Mais à peine a-t-il détourné la tête — quelques secondes, pas plus — que l'Autrichienne s'est déjà tranché les poignets. Le sang coule maintenant, et la vague rougeâtre s'étale sur le tapis. Il se précipite vers elle, appuie sur les plaies comme il peut. « Laisse-moi mourir <sup>3</sup> », dit-elle en se débattant. Il la tient fermement, hurle à l'aide. Le concierge arrive en courant, accompagné de deux policiers. Tous les trois la soulèvent et l'emmènent, tandis qu'elle articule des « Je l'aime » imperceptibles à ses sauveteurs. Et puis, plus rien. Le silence profond lui fait entendre les battements de son propre cœur. Il se relève et constate que son costume n'en est plus un. Si quelqu'un entrait à l'improviste dans la pièce, il ne saurait comment expliquer que, malgré les apparences, il n'a tué personne. Sa montre indique une heure décidément bien tardive. Il décroche le téléphone, annule le dîner et s'enfonce dans le fauteuil de son bureau. Bientôt, la presse sera là, les reporters demanderont à lui parler, il devra expliquer l'inexplicable — une jeune femme s'est introduite chez lui, nue et armée

d'un rasoir, pour lui demander de l'aimer. Qui pourra croire cela ? Il imagine déjà les gros titres à la une des journaux le lendemain : « Nuit tragique dans l'appartement d'un célèbre auteur <sup>4</sup>. » C'est une catastrophe — pour lui, pour sa famille, pour Rebecca. Il a cinquante-sept ans et la désagréable impression que sa vie lui échappe. Rien de tout cela n'aurait dû arriver. Bien sûr, cette notoriété, il l'a cherchée, l'amour des femmes aussi (constamment, désespérément), mais il n'a jamais convoité la rubrique des faits-divers. Tout ce qu'il voulait, lui, c'était être écrivain.

<sup>\*1</sup>. Les notes bibliographiques sont regroupées en fin de volume, p. 224.

# Enfant des étoiles

On a installé un pupitre en bois. Dessus, on a posé un livre ouvert. On lui demande de s'asseoir et de faire comme s'il lisait, tout en regardant l'objectif. La position n'est pas du tout naturelle. Sa mère, Sarah, lui fait signe de se redresser puis s'approche une dernière fois pour le peigner énergiquement, rabattant les cheveux sur le côté gauche, comme toujours, derrière l'oreille. C'est un jour important : celui du portrait photographique. Wells a dix ans, il porte son plus beau gilet, boutonné jusqu'au cou, un pantalon en laine, des chaussettes propres et ses souliers habituels qu'on a vernis pour l'occasion. Bon élève, il s'exécute, croise les bras devant le livre, esquisse le début d'un sourire et ne bouge plus. Voilà, c'est fait. Sarah remercie le photographe, prend la main de son fils, ils repartent d'un pas pressé. Il faut rentrer et rouvrir la boutique ; d'habitude, elle n'est jamais fermée à cette heure-ci, les clients vont se poser des questions. En arrivant, ils constatent que cela ne servait à rien de courir. Il n'y a personne, ni devant le magasin ni aux alentours. La rue est vide, la vaisselle prend la poussière dans la vitrine. On enlève le beau gilet au profit d'une chemise en lin un peu froissée. Il n'est pas encore midi, le garçon doit aller chercher de l'eau à la pompe et rapporter de la cave un ou deux sacs de charbon. La nuit dernière a été fraîche.

En traversant la cour, il croise son père, Joseph, mais ne lui adresse pas la parole — il connaît trop ses humeurs. Quand il est occupé à



élaguer son fameux pied de vigne, mieux vaut ne pas le déranger. Cette petite plante maigrelette qui tente de pousser contre le mur en pierre, c'est la sienne, personne n'a le droit d'y toucher. Le cricket et le jardinage, voilà les deux seules choses qui intéressent cet homme las et grincheux. Cela fait des années qu'il a déserté le commerce familial. À l'origine, pourtant, il avait convaincu sa femme d'investir toutes leurs économies dans ce vieux magasin d'objets d'occasion qui appartenait à l'époque à un cousin lointain. Il disait que c'était une bonne affaire, qu'ils prendraient un nouveau départ, qu'ils seraient heureux. Ils s'étaient rencontrés trois ans plus tôt à Up Park, la propriété d'une riche aristocrate (Miss Featherstonhaugh). Joseph était jardinier, Sarah, femme de chambre. Lui, vigoureux, sanguin, n'ayant que faire de la religion et des conventions. Elle, les yeux bleus, l'habitude de respecter les règles, la foi chrétienne chevillée au cœur. Le coup de foudre est immédiat. Ils se marient. Peu après, Joseph perd son emploi pour désobéissance à son supérieur. Sarah, elle, perd ses parents, et la jeune fille hérite ainsi d'une lourde dette. N'y connaissant rien en affaires, ils n'hésitent pourtant pas à aller s'installer à Bromley, dans le Kent, persuadés d'y trouver leur salut. Ils sont jeunes, enthousiastes, et depuis peu parents d'une petite Fanny : ils y arriveront. La boutique se trouve au rez-de-chaussée d'une maison en pierre. Eux habitent à l'étage. Leur voisin, le boucher du village, tue ses moutons la nuit. En face, se dresse le clocher de l'église. Dans leur entrée, une vieille statue, représentant le dieu Atlas, accueille les visiteurs.

Mais les clients se font rares, la faïence prend racine sur les étagères, et Sarah s'inquiète désormais quotidiennement. « Je crains que nous n'ayons fait une bêtise <sup>1</sup> », écrit-elle dans son journal intime. Quelle bêtise, oui ! Jamais, cependant, elle ne se plaint. Si elle ne tient pas bon, qui le fera ? Joseph est de plus en plus absent, préférant s'adonner à sa

passion du cricket qui rapporte un peu d'argent au foyer. Il ne lui parle plus, ne la regarde presque pas, et la touche très occasionnellement. Sarah s'occupe seule de la maison et s'isole parfois dans la journée pour noircir ses carnets, consignant les « jours malheureux <sup>2</sup> », les allées et venues à l'Église, l'amour qu'elle porte, malgré tout, à son « Joe chéri <sup>3</sup> », et les naissances de ses enfants — uniques événements de sa vie.

1857, naissance du premier fils, Frank. 1862, Frederik. Deux ans plus tard, l'aînée tombe malade. Fanny meurt brutalement à l'âge de neuf ans. Sarah est inconsolable. Les mois passent, et elle accouche d'un troisième fils. C'est lui, Herbert George — deux prénoms vite oubliés au profit d'un diminutif taquin. « Bert » (et parfois « Bertie ») est un miracle vivant : cadeau du ciel, espoir de la famille, futur modèle d'éducation et d'obéissance. Mais le « petit garçon trapu au nez retroussé <sup>4</sup> » et à la « tête couleur de lin <sup>5</sup> » ne se laisse pas dompter. La cuillère d'huile de foie de morue s'avale tous les matins sans trop de difficultés, mais pour la bagarre avec les enfants du village, c'est lui qui décide. Une tête brûlée, voilà ce qu'il est au fond. Qu'on essaie un peu de lui dicter sa conduite.

À la maison, il s'ennuie ferme. Il déteste cet « intérieur mesquin et besogneux <sup>6</sup> », ce « trou triste <sup>7</sup> » qui leur sert de foyer et d'où ils ne sortent quasiment jamais. À une douzaine de miles de là grouille l'énergie londonienne, facilement accessible par le train. Mais l'obscurité du 47 High Street ne laisse pas le temps de rêver à ces choses-là. Il y a de la boue dans la cour et des punaises dans les lits. C'est là, dans une puanteur et une humidité que la mémoire ne peut effacer, que Wells a vu le jour le 21 septembre 1866. Les murs sont sordides, le sol crasseux, les pièces insignifiantes. Le salon n'en est pas un, et ce qui pourrait faire

office de bibliothèque n'est qu'une construction « délabrée <sup>8</sup> » — mais l'une de celles qu'on a envie tout de même d'escalader, quand les parents ont le dos tourné.

Dans la cour désaffectée, le garçon rêve de grandes batailles, mais n'a rien pour jouer aux soldats. Souvent, il descend au sous-sol, dans la cuisine, près de l'unique fenêtre qui lui permet d'observer les pieds des passants. C'est là certainement qu'il apprend à aimer les femmes — fantasmant des heures entières sur leurs jupes, imaginant le galbe de leurs jambes, la douceur de leur peau, l'odeur de leur cou — et qu'il fait ses premiers pas en lecture. Contre l'un des murs de la pièce est affichée une grande feuille sur laquelle sont écrits des lettres majuscules et des chiffres. Tous les jours, il les répète, consciencieusement, à haute voix, avec sa mère. Les journées passent lentement, ponctuées par des repas qui interdisent toute discussion. Une fois sortis de table, le soir, Joseph fume sa pipe en silence, et Sarah s'assoit près du feu pour repriser les vieux vêtements. Elle raccommode tout, rapièce, coupe et recoud les endroits abîmés des pantalons et des chaussettes. Si seulement elle pouvait ne plus s'acharner à rendre les choses moins laides, cesser de s'épuiser à sauver les apparences. Elle rêve tant de l'aisance bourgeoise, de l'insouciance de ceux qui ont de l'argent. La pauvreté lui est insupportable, et encore davantage si elle devient visible aux autres. Alors il faut faire comme si elle n'existait pas. Ce qui se passe à l'intérieur des murs de la maison de l'Atlas doit rester secret : la pestilence de la pièce à vivre comme le manque de pain. Bert et ses frères ne doivent rien laisser entendre de leur quotidien et ont l'interdiction formelle de jouer avec les enfants des ouvriers : ne pas dire qu'ils sont pauvres, et surtout ne pas donner l'occasion aux voisins de s'en douter.

Sur la table de nuit de Sarah est posé le livre de Miss Strickland, *Les Reines d'Angleterre* — son ouvrage préféré. La grande Victoria, sur le trône depuis plus de vingt ans, l'intéresse par-dessus tout. Parfois, lorsque le convoi royal passe par chance à Chislehurst, tout près de Bromley, Sarah se fait belle et emmène ses fils. Au milieu de la foule venue comme elle admirer les fastes de la calèche, elle sourit et tape des mains, pressant Bert d'enlever son chapeau. Lui ne s'explique pas les origines de cette admiration, ni sa propre hostilité envers ce que sa mère lui impose d'aimer. Mais il ne s'en plaint pas, trop étonné de voir cette « femme fatiguée <sup>9</sup> », abattue par les déceptions quotidiennes et vivant dans l'espoir impossible d'un jour meilleur, soudainement heureuse.

L'autre raison de vivre de Sarah est Dieu. Bert ne comprend pas pourquoi il faut le prier matin et soir, et lui obéir le reste du temps. « J'ai senti le manque de fondement de ces choses avant que j'aie osé le penser <sup>10</sup> », écrit-il bien plus tard dans son autobiographie. L'omnipotence présumée de cet être invisible lui donne très tôt le sens du doute. Peu à peu, il entrevoit ce qui s'apparente pour lui à une imposture. Prier un dieu qui n'empêche pas les guerres de se faire, les inégalités de se produire et les enfants de mourir, à quoi cela pourrait-il servir ? Dieu n'est rien d'autre qu'un « mouchard <sup>11</sup> », un « épouvantail <sup>12</sup> », « une image d'amabilité incongrue, arrangée, un mélange monstrueux d'homme et d'infini, qui dupe les âmes simples par de vagues promesses de miracles <sup>13</sup> ». Quant au diable, il l'aperçoit un jour en ouvrant au hasard un vieux livre. À l'intérieur, deux pages sont collées ensemble. Intrigué, le garçon approche l'ouvrage de la bougie, et voit au travers une illustration étonnante : des hommes sont jetés au feu par une immense créature qui tient une fourche, et tentent de se débattre. Il comprend que sa mère a elle-même collé ces pages, craignant que son petit dernier n'apprenne l'existence de l'enfer. Trop tard.

Bert est sceptique, mais il ne croit pas en rien pour autant. Son imagination, cet espace de « pure fantaisie <sup>14</sup> », est sa seule religion. Dans cette sphère bien délimitée, il aime exercer son esprit à l'inenvisable. « Ni impossible, ni incroyable <sup>15</sup> » : le credo de Joseph Davis — le héros d'*Enfants des étoiles*, l'un des romans les moins connus de l'auteur — est celui de Wells petit, qui a la conviction farouche que le monde ne se limite pas à la perception qu'on lui en donne ; qu'autre chose existe probablement, quelque part. La machine à explorer le temps ne lui est pas encore apparue, ni la potentialité d'une quatrième dimension, mais la nécessité du rêve l'habite déjà. Il se représente l'espace comme un grand néant sombre, il s'interroge sur l'hypothèse d'un gigantesque tremblement de terre à l'origine du monde et se demande constamment si la Terre n'est vraiment « qu'une pointe d'épingle <sup>16</sup> » dans tout ce noir. L'enfant qui rêve d'explorations n'accorde vraiment aucune importance à la lumière divine : il aime déjà celle des étoiles.

# Coup de chance

La place préférée de Bert est le canapé du salon. Depuis peu, il y a exceptionnellement élu domicile à la suite d'un accident qui allait bouleverser son existence. Tout a commencé quand Sutton, le fils d'un commerçant de Bromley, l'a jaugé du regard, sans raison. L'après-midi se déroulait tranquillement, tout le monde assistait à une partie de cricket, il faisait beau, on s'amusait. « T'as un problème, Sutton ? » Non, il veut juste lui montrer qui est le plus fort. Cinq minutes plus tard, Bert se retrouvait presque empalé sur le pieu d'une tente, le tibia en sang. Mais la souffrance fut éphémère. Au fond de lui, il jubilait. Il savait que cette blessure lui assurait d'être dorloté par sa mère. Il pourrait ainsi réclamer tous ses mets préférés — gelée, fruits, pâté de cochon et poulet. Le voilà donc installé « princièrément <sup>1</sup> », et cela pour plusieurs semaines, dans la pièce à vivre du foyer, la tête appuyée contre un gros coussin et les yeux dirigés avec fierté sur sa cicatrice au mollet. Tous les jours, il reçoit de la visite, la mère de Sutton, notamment, qui culpabilise à la place de son fils et redouble d'attention pour lui, arrivant les bras chargés de jouets et de livres. État de grâce. Cet « art d'abandonner [...] un corps recroquevillé et insensible <sup>2</sup> » au confort d'un divan lui convient à merveille. Surtout, les plaisirs de la lecture s'offrent à lui sans qu'il les ait vraiment recherchés, et lui procurent une joie immense. Ces livres dans ses mains, quotidiennement, pendant des heures : il ne le sait pas encore, mais c'est le « coup de chance <sup>3</sup> » de sa vie.

Son père prend le relais de Miss Sutton et se rend chaque jour à Market Square pour emprunter un ou deux bouquins. Le goût de son fils pour la littérature l'inquiète, il n'y voit aucune utilité. Mais la guérison de sa jambe s'éternisant, il veut lui faire plaisir. Bert ne retient ni le titre ni le nom de l'auteur des ouvrages qu'il lit. L'histoire seule l'intéresse, la vie des personnages, et le congé que son esprit prend, instantanément, de la réalité. Avant de dormir, il visite le Tibet ou le Brésil dans un recueil illustré de gravures sur bois ; à son réveil, il découvre la parenté entre les chats, les tigres et les lions et la nuit d'après, l'existence du gorille, dans *Illustrated Natural History* (« L'Histoire naturelle illustrée »), la référence littéraire du Britannique John George Wood. L'image de ce dernier animal le poursuit longtemps dans sa jeunesse, quand il doit monter se coucher le soir et qu'arrivé en haut des escaliers, il imagine que la bête le guette sur le palier sombre. Il n'est pas rare qu'il se mette à courir à ce moment-là, se jetant sur la poignée de la porte de sa chambre, fuyant un danger imaginaire. La même scène terrifiante est reproduite, des années plus tard, dans *L'Île du docteur Moreau*, lorsque Edward Prendick, rescapé d'un naufrage et recueilli par deux savants marginaux sur une île déserte, court dans la jungle pour échapper aux hommes-singes et autres créatures immondes, trafiquées par la folie scientifique. C'est une peur réelle mais jouissive, l'une de celles qui font « complètement perdre la tête <sup>4</sup> » :

Tant que je vivrai, je me rappellerai la terreur de cette poursuite. Je courais au bord des flots et j'entendais de temps en temps le clapotis des pas qui gagnaient sur moi. Au loin, désespérément loin, brillait faiblement la lueur jaune. La nuit, tout autour de nous, était noire et muette. Plaff ! Plaff ! faisaient continuellement les pieds de mon ennemi. [...] Nous courions ainsi sous les étoiles tranquilles <sup>5</sup> .

À cette époque, Bert aime les sensations fortes et la vie des grands hommes. Il emploie d'ailleurs chacune de ses journées à se familiariser

avec les événements de l'Histoire. La guerre de Sécession n'a bientôt plus de secrets pour lui, tout comme les travaux de Washington Irving, les aventures de Christophe Colomb et celles du duc de Wellington. Mais aucun de ces livres n'a le prestige de la collection « Punch » — des périodiques augmentés de dessins politiques et de caricatures qui permettent au garçon de développer son sens critique et son goût pour le dessin. Peu à peu, son idée du monde et des interactions entre les hommes se précise : les empereurs français l'inspirent, le tigre du Bengale l'interroge, l'oncle Sam l'amuse.

C'est aussi l'époque des premiers fantasmes. Dans ces journaux, les pays apparaissent sous la forme de magnifiques déesses — Britannia, Colombia ou la France sont des femmes avant d'être des territoires, « bras nus, cous nus, montrant de beaux seins nus, laissant voir des cuisses brillantes et portant des vêtements qui étaient une révélation à l'époque des volants et des crinolines <sup>6</sup> ». Wells tient entre ses mains des corps sublimes et généreux. La femme est là, tout près de lui, et l'accompagne en rêve, lui faisant vivre d'étranges « étreintes ensommeillées <sup>7</sup> ». Le coup de chance est donc double, car la découverte de la lecture l'amène à celle du sexe : dans cette « liaison unilatérale avec son matelas <sup>8</sup> », le garçon explore clandestinement les débordements de son désir, avec cette heureuse conviction — qui ne le quittera plus — de ne pouvoir trouver le repos que dans les bras voluptueux d'une belle créature. Le plaisir est d'autant plus intense qu'il l'éprouve contre le Saint-Esprit maternel qui loge dans la chambre à côté. Sa jambe enfin guérie, Bert est néanmoins pressé par ses parents d'abandonner ses lectures pour d'autres occupations. Mais le ver est dans le fruit. Jamais plus l'ancien blessé ne passera un jour sans tourner les pages d'un livre.



D'autres lectures obligatoires le freinent dans cette ascension des monts littéraires. Son professeur, Thomas Morley, l'oriente un temps vers l'histoire de l'Égypte ancienne. Cet Écossais sans diplôme a créé sa propre école au coin de la South Street, à quelques mètres de la maison des Wells. Sa classe compte une petite trentaine d'élèves, fils de bourgeois désargentés ou de fermiers impécunieux, ne pouvant prétendre à un meilleur enseignement. L'institution est vétuste, et fonctionne selon le « vieux système <sup>9</sup> », contrairement au développement de nouvelles écoles d'État (les « British Schools » ou « Natural Schools ») qui bénéficient d'une approche inédite, dictée par la loi de 1871 sur l'éducation primaire. Mais Sarah croit fermement que l'Académie de Bromley peut encore former les esprits. Elle y inscrit donc ses fils surnommés par les enfants des autres écoles — plus prestigieuses — « les bouledogues de Morley <sup>10</sup> ». Bert serre les dents, dissimulant tant qu'il peut son « cœur rancunier <sup>11</sup> ». Un jour, le chien pourra montrer les crocs parce qu'il fera partie des meilleurs.

Morley est colérique mais bienveillant. Et il est drôle : c'est un homme qui alterne constamment entre une rigueur excessive et un laxisme déraisonnable. Son invariabilité vestimentaire fait jaser ses élèves mais sa canne en bois fait peur. L'éventualité d'une frappe sur les doigts n'est pourtant pas la punition la plus redoutée. La gageure, pour ces jeunes écoliers, est d'éviter la souffrance de se tenir en équilibre, debout sur un banc, les bras hauts, en soutenant une pile de livres, sans jamais montrer un signe d'épuisement. Et puis, il y a des moments plus sereins, quand les siestes incongrues du professeur permettent aux écoliers de jouer aux quilles. Au creux de ces minutes de pure liberté, la gloire revient au plus audacieux, à celui qui ose faire quelques pas de danse ou aller dessiner sur le tableau noir. Téméraire, Bert tente à chaque fois l'aventure.

Morley n'a qu'un but : faire de ses élèves de futurs employés de bureau — des comptables, si possible. Mais il a d'autres projets pour Bert, le seul de la classe qui trouve grâce à ses yeux. Il décèle chez lui une curiosité inhabituelle, un désir insatiable d'évasion, une prédisposition pour les sciences aussi. Bert excelle en mathématiques, en trigonométrie : il a « un cerveau bon pour les grandes lignes <sup>12</sup> ». Morley tente de lui apprendre le français, sans succès. Les règles grammaticales et la conjugaison des verbes découragent l'élève qui développe à cet instant une peur noire « des voyelles dans toutes les autres langues <sup>13</sup> ». Quand il ne travaille pas, il dessine avec frénésie sur ses cahiers : des formes nettes, des visages expressifs, des constructions détaillées. Cette pratique se déploie dans une désobéissance toute particulière : Bert peut enfin tenir sa plume comme il l'entend sans se soucier de son professeur qui l'oblige, en classe, à l'immobiliser sous une certaine inclinaison. Jusqu'alors, l'acte d'écrire était étrangement — physiquement — douloureux pour l'enfant. Désormais, la main court avec aisance sur le papier.

# L'esprit guerrier

Dans la cour de l'école, il y a un endroit où Bert joue au cricket après la classe, avec son camarade Sydney Bowkett. Ils peuvent passer des heures tous les deux, absorbés par les tactiques de chacun, attentifs au moindre mouvement, enterrant par la même occasion le souvenir d'une dispute qui les avait séparés pendant plusieurs mois. Une brouille que le temps a effacée. Maintenant, ils sont redevenus « copains <sup>1</sup> », rien ne peut dissoudre leur amitié, ils se ressemblent tellement et surtout sont persuadés d'être tous les deux « doués de qualités exceptionnelles <sup>2</sup> ». Dans leur esprit se forment les mêmes rêves de grandeur. Ils brûlent les heures à inventer des histoires, à imaginer des décors en plein cœur de l'Himalaya ou de l'Afrique centrale, et s'y mettent en scène, créant des personnages qui portent leur nom. Une fois revenus à la réalité, ils courent dans les bois, explorent la nature, capturent des animaux, ou attendent la tombée de la nuit afin de sauter les barrières pour pénétrer dans les jardins du voisinage, « pour voir un peu <sup>3</sup> ». Mais quand il s'agit de parler aux filles, les deux amis sont moins loquaces. Ils regardent l'amour avec suspicion et le baiser avec dégoût. Non seulement cela ne sert à rien, mais ce n'est pas en courant après les demoiselles qu'on mesure le courage d'un homme. Le vrai défi consiste à immobiliser son doigt dans une flamme pendant une trentaine de secondes. La peau brûle, mais les esprits se gonflent de fierté. S'ils peuvent supporter cette douleur, ils sont prêts à entreprendre de grandes choses.

Mis à part Sydney, il n'y a personne d'autre, surtout pas ses frères. L'aîné, Frank, ne s'intéresse qu'au bricolage et ne se laisse pas approcher. Freddy, le deuxième fils, est moins redoutable, mais n'étudie pas dans la même école que Bert. Le dîner est le seul moment de la journée où les trois garçons sont réunis, sans pouvoir cependant dire quoi que ce soit : ils ont l'interdiction formelle de poser une question, et même de parler du beau temps. Chacun mange dans son coin, en silence, puis se lève de table et s'isole. Provocateur, turbulent, Bert s'occupe tout seul et ne partage pas ses jouets avec ses frères.

Sarah laisse faire, comme toujours. Son astuce pour calmer les esprits, c'est d'emmener Bert, dès qu'elle le peut, en dehors de la maison. Ils vont au Crystal Palace, un bâtiment construit pour l'Exposition universelle de 1851, qui trône au milieu de Hyde Park, à Londres. Dans les jardins qui entourent la bâtisse sont exposés des moulages de plâtre représentant des dinosaures et toutes sortes de créatures disparues qui attisent la curiosité du garçon. Sa mère lui explique qu'il s'agit là d'animaux « antédiluviens <sup>4</sup> ». Bert s'interroge. Comment cet ichtyosaure de dix mètres de long, sorte de grand dauphin aux nageoires dynamiques, aurait-il pu se noyer lors du Déluge ? Soit sa mère lui ment, soit l'animal en question ne devait pas être si fort que ça. Le garçon se procure alors le volume du *Cosmos* d'Alexander von Humboldt <sup>\*1</sup>, s'informe sur toutes les espèces animales et les ères géologiques. D'autres questions le taraudent dont celle, incessante, de l'origine du monde. Sa mère, ne sachant que lui dire, se débarrasse comme elle peut de la réponse. « Un jour, on saura tout cela <sup>5</sup> », lui dit-elle sans trop y croire.

Mais Bert est impatient, maladivement curieux et surtout, il pense être immortel. Rien ni personne ne peut l'atteindre : il est fort et invulnérable, comme son pays, l'Angleterre, le territoire de la Réforme à l'origine d'un immense empire à travers le monde. Lui aussi veut participer au cours de l'Histoire, prendre part au destin de l'humanité. Il rêve de « devenir un grand dictateur militaire comme Cromwell, un grand républicain comme George Washington, ou comme Napoléon dans sa première phase <sup>6</sup> ». Et lorsque son camarade Sydney ne peut pas jouer avec lui certains après-midi, Bert arpente seul les rues de Bromley, parlant à voix haute sans s'en rendre compte, livrant bataille, donnant l'ordre à ses soldats de lancer les canons. Il se cache derrière les arbres, met sa main en visière et regarde, au loin, l'objet fantasmé de sa conquête. Les habitants du village observent avec perplexité ce jeune adolescent marchant au pas militaire, agitant ses bras dans le vide et chuchotant des phrases incompréhensibles. Dans sa tête se déroule un combat plus réel que jamais :

Les ennemis étaient fauchés par milliers. Ils se dispersaient sur les pentes raides. Et venait la contre-attaque ; ma cavalerie et moi nous balayions les masses rompues vers Croydon ; nous les poursuivions sans merci à travers une nuit sanglante, et enfin leurs restes vaincus se rendaient piteusement vers l'aube près du Keston Fish Pond. Et j'entrais à cheval dans les villes conquises ou sauvées à la tête de mes troupes, et mes cousins et mes camarades, se penchant aux fenêtres, me reconnaissaient avec surprise. Et les rois et les présidents et les puissants de cette terre venaient saluer en moi le sauveur. J'étais simple même dans la victoire. Je prenais des décisions sages et fermes au sujet de la morale et des mœurs et surtout de ces grands magasins qui avaient mené mon père à la faillite. Envers des ennemis invétérés, les monarchistes, les catholiques, les non-Aryens et d'autres, je me montrais juste et sévère. C'était un travail rébarbatif — mais c'était mon devoir <sup>7</sup> ...

L'effusion de sang, la proximité de l'adversaire, le risque incessant de la mort et, bien sûr, le plaisir de la gloire, l'ivresse de la reconnaissance : la guerre est un jeu, mais surtout une joie dont Bert définit les règles précises dans un petit cahier qu'il tient secret.

Joseph ferme les yeux sur ces gamineries. Il est l'exact contraire de ce que son fils rêve de devenir. Pas d'héroïsme ni de courage chez lui : un peu de lâcheté, et beaucoup de paresse. C'est un homme plutôt rustre et solitaire, ne cessant d'élaborer de nouveaux projets mais manquant cruellement d'ambition. Sa vie passe, empêtrée dans un perpétuel inachèvement. Pour Wells, c'est « un raté <sup>8</sup> », rien d'autre. Le père et le fils ne partagent rien d'intime, leur entente est tout juste cordiale. Un événement les rapproche. Un dimanche matin, Joseph élague comme à son habitude le fameux pied de vigne dans la cour de la maison, et tombe. L'accident est grave, Joseph ne peut plus marcher normalement, ce qui compromet sa seule activité — le cricket, la principale source de revenu de la famille. Sa longue convalescence et les dépenses colossales liées aux soins médicaux appauvrissent le foyer et conduisent Sarah à prendre une décision : les enfants doivent commencer à travailler. Frank est déjà placé en tant qu'apprenti chez un drapier. Freddy suit le même chemin, et bientôt Bert. Les « trois têtards sortis de l'eau avant que leurs poumons et leurs pattes puissent fonctionner convenablement <sup>9</sup> » sont précipités dans la vie active pour quelques grappes de raisin.

L'existence telle que Bert l'envisage — celle qui rime avec lectures, réflexions et création — s'éloigne peu à peu de son esprit. Sa mère ne lui laisse pas même le temps d'y rêver en le plaçant, dès 1880, chez un drapier de Windsor, « Rodgers and Denyer », en tant qu'apprenti. Lui qui ne vit que pour la poésie de Walter Scott et les *Voyages* du capitaine Cook se retrouve derrière la caisse d'une boutique d'étoffes, debout, les mains qui s'emmêlent, les pieds qui tiraillent, attendant qu'un client passe la porte. Dix heures par jour, il plie les tissus, rend la monnaie, nettoie les vitres. Le soir, il rejoint un dortoir qui abrite tous les autres commis. Une dizaine de lits alignés, étroits, grinçants, conduisent à

quatre lavabos dans un coin. Extinction des feux à dix heures et demie. Le matin, il se lave à l'eau froide et ne mange pas à sa faim, mais ne proteste jamais. Il accomplit toutes les tâches qui lui incombent et récupère son maigre salaire à la fin de la semaine — quelques pièces qui ne lui appartiennent pas, qu'il doit envoyer à sa mère pour les besoins du foyer. Bert, à quatorze ans, ressemble déjà à un « marxiste intégral <sup>10</sup> ». Dans un essai publié en 1920, dans lequel il affirme toute sa haine du penseur allemand dont il espère un jour « raser <sup>11</sup> » la barbe, il reconnaît avoir ressenti une indignation proche des disciples de l'auteur du *Capital* :

J'avais été soudain arraché à l'école, enfermé dans une abominable boutique, et l'on me dressait à une vie de labeur mesquin et fastidieux. On m'imposait un travail si dur, et de si longues heures, que toute idée de progrès personnel paraissait désespérément hors de portée. J'aurais mis le feu à la boutique si je n'avais été convaincu qu'elle était assurée au-delà de sa valeur <sup>12</sup> .

Cette désertion forcée du cadre scolaire va hanter son œuvre littéraire qui se dresse tout entière contre ce qui empêche l'esprit de se former. Wells a vu l'enseignement lui échapper, il a été cet assoiffé de connaissances, cet enfant perdu dans la nuit à la recherche de « la flamme immortelle ». C'est le titre qu'il donnera à l'un des plus beaux plaidoyers pour l'éducation qu'il dédie à « tous les maîtres et maîtresses d'école », en 1919 :

Quelle est ici-bas [...] la tâche de celui qui enseigne ? C'est la plus haute de toutes les tâches humaines. C'est d'assurer la croissance de l'Homme, de l'Homme divin, dans les âmes humaines. Qu'est-ce qu'un homme, sans instruction ? Il naît comme naissent les bêtes, composé d'égoïsme avide et d'âpre désir, créature de passions et de craintes. Il ne sait considérer toutes choses que dans leurs relations avec lui-même. L'amour même n'est pour lui qu'un marché. Son maximum d'effort n'est que vanité, puisqu'il doit mourir. Et il n'y a que nous, les éducateurs, qui puissions l'élever au-dessus de cette préoccupation de lui-même. Nous, les éducateurs... Nous pouvons le libérer et l'introduire dans un cercle d'idées plus large, qui le dépasse et dans lequel il puisse enfin s'oublier complètement, lui et ses misérables fins personnelles. Nous pouvons lui ouvrir les yeux sur le passé et l'avenir, et l'immortelle vie de l'Humanité. Et ainsi, grâce à notre

intervention, il échappera à la mort et à la futilité. Un homme sans instruction n'est que lui tout seul, aussi isolé dans ses fins et sa destinée que n'importe quelle bête ; un homme initié est un homme libéré de cette étroite prison du moi et participant désormais à une vie immortelle qui a commencé nous ne savons quand, et qui se développe au-dessus et au-delà de l'immensité des étoiles <sup>13</sup> ...

La prison, la futilité, la mort. Elles sont là, autour de lui, misérable drapier posté au milieu des tissus. Au fond de son ventre, la rébellion gronde, comme chez son personnage Alfred Polly qui envisage aussi de tout faire brûler : ces étoffes qu'il n'aime pas vendre, ces outils qu'il déteste manipuler, cette vie qu'il n'a pas choisie. L'histoire de cet homme en pleine crise existentielle, trop lâche pour s'ouvrir la gorge mais juste assez désespéré pour prendre la route, constitue l'un des romans <sup>14</sup> les plus bouleversants de l'auteur — l'un de ses préférés aussi. À l'instar de ce héros en quête de réponses, Wells a toujours cherché un moyen de se libérer du cadre qu'on lui imposait. La clef demeure, à ses yeux, le savoir, qu'il souhaite inoculer, tel un « virus <sup>15</sup> », à toute l'humanité. Mais l'adolescent n'a pas encore en sa possession cette seringue magique. Dans son morne quotidien, l'unique échappatoire est le rêve et sa routine ne l'empêche pas de nourrir secrètement sa « vie intérieure <sup>16</sup> ». Derrière son comptoir, Bert est la copie conforme — là aussi — de Hoopdriver, le héros du roman *La Burlesque Équipée du cycliste*, drapier de son état : un homme qui porte une poignée d'épingles sur sa veste mais dont les jambes discrètement musclées indiquent qu'il n'est sur Terre que pour pédaler. La vie de cet aventurier contrarié est une perpétuelle attente du jour de congé, qui lui permettra de dévaler les collines des environs sur sa « machine <sup>17</sup> » d'acier.

Le rêve de Bert n'a pas la forme d'une bicyclette : il est plus rectangulaire. Les semaines passant, l'apprenti trouve une cachette au sous-sol pour ses livres, et quand la boutique se vide, il descend, s'assoit derrière les piles de tissus et s'abandonne à tous ces mondes parallèles.



La littérature est son remède à l'ennui. Elle est « une révélation <sup>18</sup> », elle indique les autres possibilités d'existence, l'espace préservé derrière les « apparences superficielles <sup>19</sup> ». Et s'il ne parvient pas à finir un livre dans son terrier, il le glisse dans sa poche et l'emmène, le dimanche, chez son oncle Pennicott, propriétaire d'une petite auberge à Surly Hall, tout près de son lieu de travail. Là-bas, l'adolescent apprend à godiller, joue avec ses cousines (Kate et Clara) et tombe pour la première fois sous le charme d'une femme — une célèbre actrice, Ellen Terry, qu'il invite à faire un tour de barque en lui offrant des fleurs. Le retour à Windsor est souvent difficile, surtout lorsqu'un lundi matin, son patron l'accuse de voler dans la caisse. Bert dément, explique que l'argent manquant n'est que le résultat de ses fautes d'inattention, et se fait renvoyer.

Sarah est très inquiète. Portant à bout de bras le foyer, elle pensait ne plus avoir à se soucier du sort de Bert et pouvoir compter sur lui pour renflouer les comptes. Elle-même a délaissé la boutique de vaisselle, véritable gouffre financier, et s'est fait engager dans la propriété de son ancienne maîtresse à Up Park, récupérée depuis peu par Miss Frances Bullock. La voici de retour dans cet immense domaine, près de vingt ans après l'avoir quitté, le même bonnet en dentelle vissé sur la tête, habillée d'une robe de soie noire et d'un tablier blanc. Son mari et ses enfants viennent parfois lui rendre visite le dimanche. Joseph vit maintenant tout seul dans la maison de l'Atlas.

Bert aime se rendre à Up Park pendant les vacances. Il connaît tous les recoins de cette fabuleuse bâtisse qu'il décrit, plus tard, dans son roman *Tono Bungay*. La grande maison « grise <sup>20</sup> » aux cent dix-sept fenêtres, située près de South Haring, est entourée d'un parc et fascine le garçon qui en imprime dans sa mémoire les moindres contours. Il

arpente des heures entières les couloirs tentaculaires du rez-de-chaussée, ceux qui relient la cuisine à l'escalier de service, et qui mènent plus loin au grand salon. Traverser cette longue pièce, bordée de lourds rideaux de soie, est une expérience unique. Plus on avance, mieux on distingue la sculpture posée sur l'immense cheminée tout au fond : Romulus et Remus aux pieds de la louve. Ce dédale d'alcôves, de boudoirs et de corridors annonce déjà le « monde souterrain <sup>21</sup> » et labyrinthique des Morlocks, ces créatures visqueuses et carnivores que l'Explorateur du Temps, à la recherche de sa machine perdue, rencontre dans les ténèbres.

Mais l'architecture d'Up Park lui donne surtout un aperçu des relations entre les hommes. Ce domaine est un microcosme de société, une construction parfaitement réfléchie dans laquelle chaque individu a une place bien définie — un rang qu'il doit tenir et qui détermine son identité. Les domestiques vivent en bas et ne montent dans les étages que lorsqu'ils y sont invités. Bert, fidèle à sa vocation de pionnier, se fond dans toutes les strates de l'édifice, nouant des amitiés avec les servantes et regardant les privilégiés des hauteurs avec un mélange de suspicion et d'envie. En 1939, il met en mots une obsession qui est déjà la sienne en cette année 1881 :

Il y avait les classes supérieures que l'on respectait, et les classes inférieures que l'on ne respectait pas, et les pauvres étaient obligés de travailler car c'est ainsi qu'allait le monde. Plus je pourrais m'approcher des classes supérieures, mieux cela vaudrait pour moi <sup>22</sup>.

Curieux, toujours un mot à la bouche, jouant de son léger accent de la campagne, il se faufile dans chaque pièce. Il aime particulièrement l'impressionnante bibliothèque de Sir Harry Feathertonhaugh dans laquelle il découvre les ouvrages de Thomas Paine, Jonathan Swift, Plutarque, Platon et Voltaire. Les chambres des gouvernantes sont aussi

son terrain de jeu : il y organise souvent des représentations théâtrales clandestines (jouant à lui seul tous les rôles d'une histoire inventée pour l'occasion). Un jour, une tempête de neige s'abat sur la région, l'obligeant à rester confiné dans la chambre de sa mère désespérée de le voir déambuler sur son lieu de travail. Alors, pour passer le temps, il crée un journal, « The Up Park Alarmist », qu'il distribue à tout le personnel du domaine. Tout près de cette même pièce, dans un coin inhabité de la maison où s'entassent de vieux meubles, Bert trouve un télescope posé sur son trépied qu'il rapporte dans sa chambre et installe près de la fenêtre. Le soir suivant, l'œil collé au viseur, il regarde la Lune dans la nuit glaciale. Que distingue-t-il à travers la lunette ? Wells n'a laissé aucune trace de cette première rencontre avec l'espace. Mais il est aisé d'imaginer son excitation, sa perplexité aussi, face à cette chose indescriptible. La beauté de l'astre a dû lui apparaître furtivement — la même beauté qui fut détaillée des années plus tôt par Victor Hugo, autre observateur nocturne. « C'était trouble, fugace, impalpable à l'œil, pour ainsi parler. Si rien avait une forme, ce serait cela <sup>23</sup>. » Ces deux-là ont ressenti le même vertige, ont été envahis par la même « perte du réel <sup>24</sup> », ont pensé la même chose, à plusieurs dizaines d'années d'intervalles :

Ce songe était une terre. Probablement, on — qui ? — marchait dessus, on allait et venait dans cette chimère ; ce centre conjectural d'une création différente de la nôtre était un récipient de vie ; on y naissait, on y mourait peut-être <sup>25</sup> ...

Puis la Lune se voile, le songe se referme, et Bert est envoyé à Wookey, dans le Somerset, en tant qu'élève-maître dans une école primaire. Un proche de sa mère, Alfred Williams — l'époux de la sœur de Pennicott —, enseigne à la National School. Quand Bert le rencontre pour la première fois, il est marqué par son nez pointu, le crochet qui lui fait office de bras, et la « quantité extraordinaire de cheveux qui pousse

dans ses oreilles<sup>26</sup> ». Cet homme lui plaît. Il est farouchement opposé à toute forme de religion et a un sens de l'humour très développé. Jusqu'alors, l'enfance de Bert s'était déroulée dans une sorte de pesanteur, les jours tombaient comme des pierres, lourds et bruyants. Soudain, le voilà à l'intérieur d'une école — un lieu qu'il avait renoncé à réintégrer un jour —, il apprend le métier de professeur et est enfin considéré comme « une grande personne<sup>27</sup> ».

Il loge chez Williams, avec l'une de ses cousines, de deux ans son aînée. La jeune fille n'a peur de rien et parle de tout, sans aucune censure. Bien décidée à initier l'adolescent à la sexualité, elle l'emmène souvent dans les bois, ils discutent des heures durant des différentes manières d'embrasser ou de faire l'amour. Ces conversations sont très « instructives<sup>28</sup> » pour lui et aboutissent à des débuts de mise en pratique. Bert n'y prend aucun plaisir. « La chose réelle, comme elle me fut alors présentée, me parut une affaire inconfortable, qui donnait chaud, et un peu honteuse<sup>29</sup>. » L'expérience tourne court car Williams, son logeur, se fait vite écarter de l'enseignement pour le motif qu'il ne possède pas de titre pour exercer. Bert doit partir. Il rassemble donc ses affaires et rejoint, de nouveau, sa mère à Up Park. Avant même qu'il ne pose ses valises, Sarah lui a déjà trouvé une place en tant qu'apprenti pharmacien, dans la commune de Midhurst. La pension est chère, Wells ne comprend pas le latin — indispensable pour exercer ce métier — et il décide donc de démissionner, un mois seulement après avoir pris son poste.

Le temps de trouver une autre place, Sarah l'inscrit à la *grammar school* de Midhurst, un collège dirigé par Horace Byatt qui prend sous son aile le jeune Wells. Ce professeur dublinois a une dizaine d'élèves dans sa classe. Il leur apprend le latin et plusieurs disciplines

scientifiques. Bert retrouve le sourire, travaille tant qu'il peut, apprend ses leçons avec acharnement, noircit des cahiers entiers, écrit même une histoire intitulée « La bataille de Bungeldum », que Byatt expose sur un chevalet face aux élèves, tant il est impressionné par les capacités du nouveau venu. Enfin, Bert a trouvé sa place, il étudie comme les autres garçons de son âge, il a accès à tout ce qui peut calmer ses « yeux pleins d'une interrogation farouche <sup>30</sup> ». Indifférente à ses succès, Sarah a toujours en tête de lui faire embrasser, définitivement, la profession de drapier, et parvient à le placer à Southsea, dans l'atelier de M. Edwin Hyde. Après seulement quelques mois, Bert doit quitter l'école qu'il avait eu tant de mal à retrouver et déménage, le cœur lourd. De toute façon, il doit se rendre à l'évidence : lui et ses frères sont « pris comme des rats <sup>31</sup> ».

Il y a de la détresse dans ce départ, l'impression d'entrer dans une prison dont il ne pourra jamais sortir. De la fatigue aussi : toujours partir, être en mouvement, ne jamais s'attacher à un endroit ni à personne. Accoudé à la fenêtre du dortoir qu'il partage avec ses nouveaux collègues, il observe, dehors, la vie suivant son cours et ceux qui ont la liberté de décider : « Ma dernière chance s'était évanouie. À ce moment-là je ne pouvais découvrir ni en moi-même, ni dans le monde, tel qu'il se présentait dans cette rue étroite que je regardais [...] la plus faible possibilité d'une nouvelle fuite <sup>32</sup>. » Il ne peut pas se plaindre : les conditions de travail sont plutôt bonnes, il est bien nourri, et gagne de l'argent. Mais quand en aura-t-il terminé avec ces pièces de satinette qui ne cessent d'aller de travers ? Avec celles en cretonne qui ne se laissent pas mater ? Quand est-ce que son patron, le redoutable John Key, arrêtera-t-il de le réprimander inutilement ? Cela aura-t-il même une fin ? Était-ce cela la vie ? « Quitte ce métier, avant qu'il ne soit trop

tard, quitte-le à tout prix <sup>33</sup> », voilà ce qu'il se répète chaque soir avant de s'endormir.

« Changer la vie. » Wells n'a pas encore lu Rimbaud — *Une saison en enfer* a paru outre-Manche dix ans plus tôt, en 1873 —, mais il prononce sans le savoir le même credo poétique. « Si tu veux quelque chose, et si tu la veux vraiment, prends-la, et fiche-toi des conséquences. [...] Si ta vie n'est pas satisfaisante, change-la ; ne supporte jamais une vie terne et triste, car la pire des choses qui peut t'arriver, si tu luttas et si tu continues à lutter pour t'échapper, c'est de subir une défaite ; et cela n'est jamais tout à fait certain jusqu'à la fin, qui est la mort, et la fin de tout <sup>34</sup>. » Rien d'impossible donc. Le fils écrit à sa mère, tentant de la persuader que le métier de drapier ne lui plaît pas, qu'il veut retourner à l'école, que son avenir, après tout, lui appartient. Sarah ne veut rien entendre, trop occupée à préparer la « confirmation » de son fils comme membre de l'Église anglicane. Bert courbe le dos une fois de plus et obéit à l'injonction maternelle. Mais s'il n'a pas encore le courage de rompre avec sa mère, il a celui de provoquer le vicaire de Portsmouth. Face à lui, le jeune homme s'avance avec de gros sabots en affirmant croire à la théorie darwinienne de l'évolution, et avouant s'interroger sérieusement quant à la possibilité du péché originel. L'effet attendu se produit. Le vicaire manque de s'étouffer. Bert repart satisfait et avec la ferme intention de se vanter de ses exploits. De retour au dortoir, il anime le débat auprès de ses camarades de chambrée, agite ses bras, martèle que l'enfer n'est qu'une pure construction, un mensonge inventé « pour effrayer les gosses de dix ans <sup>35</sup> », et que le besoin de Dieu se manifeste chez tous ceux qui n'ont pas assez de courage pour affronter la vie. Les pas du patron se font entendre dans l'escalier de service. Il faut dormir, et bientôt, les lumières s'éteignent. Mais la « révolte de [son] esprit <sup>36</sup> » est déjà en marche et ne s'arrêtera

plus. Un jour, à l'occasion du sermon d'un prédicateur qu'il juge particulièrement mauvais, il constate, depuis le fond de l'église où il peut tout observer : « J'avais honte d'être assis là, dans ce bain de crédulité <sup>37</sup>. »

Un temps, il pense prendre la fuite. Il en discute avec son frère Frank qui lui-même n'en peut plus de cette existence sans perspective. D'un caractère moins affirmé que son benjamin, Frank décidera de tout quitter, mais quinze ans plus tard. Bert, lui, est pressé, désespéré. Il pense même au suicide — il en ébauchera l'« anatomie », bien après, dans un essai encore inédit en français <sup>38</sup>. La rimbaldie n'est pas loin, cette fougue désespérée de l'esprit qui ne veut pas se contenter de la normalité ou du convenable. S'il ne vit pas *vraiment*, « à quoi bon la vie <sup>39</sup> ? ». Bert, prêt à mettre son existence dans la balance, décide d'aller trouver sa mère.

Un dimanche de l'hiver 1882, à l'aube, il se faufile hors du dortoir, passe la grille et parcourt à pied dans la brume les dix-sept miles qui le séparent d'Up Park. Le ventre vide, il tient son col de veste qui le protège du froid. Il risque une sévère correction à son retour. Mais la désobéissance est jouissive et cette escapade matinale lui donne de l'énergie. En arrivant à destination, il pose un ultimatum à sa mère : soit elle le laisse faire ce qu'il veut, soit il se tue. C'est la première fois qu'il s'oppose à elle, qu'il exprime une quelconque volonté. Sarah, effrayée, finit par céder, mais lui fait comprendre qu'à son sens, il commet une grave erreur. C'est gagné. Bert reprend le train direction Midhurst. Il est heureux, pense à la tête que fera le terrible John Key lorsqu'il va lui annoncer sa démission, et fredonne sur un air joyeux ces quelques phrases improvisées :

Rouspète, rouspète, vieux J. K., vieux J. K., vieux J. K.

Le sacré gosse *est parti, est parti, est parti.*

Le sacré gosse est parti, est parti, et pour toujours <sup>40</sup>.

<sup>\*1</sup>. Explorateur et géographe allemand.



# À l'école

Fin de l'année 1882. Robert Louis Stevenson vient de publier *L'Île au trésor*. James Joyce et Virginia Woolf sont nés. Charles Darwin est mort. Et Wells, seize ans tout juste, a l'âge d'endosser le titre d'*assistant master* à Midhurst, l'école dirigée par Byatt.

Logé chez une vendeuse de confiserie, il est appliqué, ne manquant aucun cours, travaillant d'arrache-pied sur ses leçons et ne s'accordant de répit que pour dormir. Dans sa chambre à l'étage, tout n'est que livres et feuilles volantes. Au-dessus de sa table de travail, sur son mur, il a accroché un tableau dessiné de sa main pour organiser au mieux son temps. Il craint l'oisiveté, la procrastination, et n'a qu'un seul but en tête : se « bourrer de connaissances <sup>1</sup> », rattraper le temps perdu. Quand il n'étudie pas, il sort marcher avec Harris, le jeune homme qui partage sa chambre. La cadence est sportive : quatre miles par heure minimum, pour exercer le souffle et muscler les jambes. Toujours un livre en poche, il lui arrive de s'allonger en pleine nature, quelques instants, et de dévorer un chapitre. C'est ainsi qu'il lit *La République* de Platon. Il aime ce philosophe comme « un frère <sup>2</sup> ». C'est lui qui l'initie à ses premières idées politiques. Bert est notamment séduit par la perspective d'une société construite sur l'intérêt commun (une découverte qu'il désigne comme sa « première rencontre avec l'idée communiste <sup>3</sup> »), mais aussi par la fonction des gardiens, en charge de la cité, et par la place donnée aux esprits éclairés (les philosophes), « épris de [...]

science <sup>4</sup> », « totalement dépourvus de cupidité <sup>5</sup> » et dotés d'une « excellente mémoire <sup>6</sup> ». Il y a aussi l'ouvrage d'Henry George, *Progrès et pauvreté*, grâce auquel il se familiarise avec la critique du capitalisme. En revanche, il n'a pas l'intention de lire Marx, « ce théoricien renfermé, égocentrique et malveillant <sup>7</sup> » à la « philosophie prétentieuse <sup>8</sup> ». Dans son esprit se forment les contours d'un socialisme qu'il souhaite salvateur, qui rendrait véritablement les hommes heureux.

À dix-huit ans, ses interrogations sur l'Univers n'ont pas faibli, ni celles concernant la religion. Mais le jeune homme a passé sa confirmation « en toute soumission <sup>9</sup> », pour les besoins de son travail — l'ensemble du personnel enseignant de Midhurst devait faire partie de l'Église d'Angleterre. Son athéisme ne diminue pas, bien au contraire, et il ne cesse de penser à la sexualité, côtoyant régulièrement les jeunes filles des alentours — vendeuses ou jeunes apprenties du village. Leurs accoutrements lui déplaisent et l'empêchent de voir ne serait-ce qu'un bout de peau — un bras ou une jambe. Et puis ces femmes ne se laissent pas approcher facilement — ou bien c'est lui qui, trop intimidé, n'ose pas faire le premier pas. Bert préfère parler aux prostituées, mais n'a pas les moyens de s'offrir un moment avec elles : « un shilling par semaine comme argent de poche ne laisse pas de marge pour l'amour vénal <sup>10</sup> ».

Tous les matins, il porte son unique cravate rouge sur des chemises usées et des pantalons trop courts. Puis il se rend dans sa classe, un groupe de petits garçons qu'il éduque comme il peut. Mais son intérêt n'est pas là : Byatt veut qu'il travaille la géologie, la chimie élémentaire, les mathématiques, toutes ces matières qui lui permettront de passer les examens de fin d'année et qui, s'il les réussit, rapporteront au directeur de belles sommes d'argent. Bert est reçu à toutes les épreuves d'évaluation, et se voit proposer de postuler pour une place d'étudiant

boursier à l'École normale des sciences de South Kensington. Byatt ne l'y encourage pas, car il veut absolument le garder à ses côtés. Bert remplit donc le formulaire bleu sans en parler à personne, l'envoie. La réponse arrive un matin : il est choisi pour assister aux cours du célèbre professeur Huxley (le grand-père de l'auteur du *Meilleur des mondes*). Byatt désapprouve ce départ, soutenu par Sarah, évidemment, qui voit en Huxley un dangereux athée. Bert ne les écoute pas et fait ses valises.

Avant le début des cours, il a quelques semaines devant lui et en profite pour rentrer à la maison de l'Atlas. Il n'a pas vu son père depuis longtemps. Il trouve un homme épuisé, difficilement soutenu par une canne, vivant dans une maison négligée depuis que Sarah ne s'en occupe plus. Bert arrive un matin, au milieu du salon en désordre, et salue son père d'un sourire. La douceur de ces retrouvailles est inhabituelle. Il a désormais de la tendresse pour cet homme triste qui n'a rien accompli dans sa vie. Pour la première fois, le père félicite le fils. Ils apprennent à se connaître. Ces jours passés ensemble sont d'un grand réconfort pour Bert. Ils font de longues promenades, jouent aux échecs et parlent des femmes. Une certaine Mary, fille de cuisine d'Up Park, commence à hanter les nuits de Wells. Elle est d'une « beauté indescriptible <sup>11</sup> » et bondit sur lui un soir d'hiver, l'embrassant dans les couloirs de l'immense propriété, alors qu'il rend visite à sa mère pour Noël. Bert, plaqué contre le mur, trop surpris pour faire le moindre mouvement, ne parvient pas à la retenir. Il ne l'a jamais revue, mais garde intact le souvenir de cette étreinte, du cœur de la jeune fille qui bat contre sa poitrine, de « son corps souple dans sa légère robe jaune <sup>12</sup> ». Il ne peut plus se passer de ce nouveau besoin charnel, ne sachant comment vivre avec une telle tension en lui. Il ne rêve pas de mariage, ni d'enfant, mais d'une femme énigmatique, libre et puissante, qui ressemblerait en tout

point à celle des Samourais — cet ordre de l'excellence défini en 1905 dans son inquiétant roman *Une utopie moderne*.

Ce fantasme le poursuit lorsqu'il s'installe à South Kensington. Il est d'abord logé chez une amie de sa mère. Wells sympathise avec cette nouvelle famille, et noue des liens avec la sœur du mari de sa logeuse. Cette fois-ci, pas de gêne, les mains se baladent sous les vêtements, mais la jeune fille résiste, empêchant l'expérience de se poursuivre. Puis il part s'installer chez sa tante et son oncle au 181 Euston Road, une maison peu confortable, dépourvue de salle de bains, mais au cœur de laquelle il va avoir la chance de rencontrer le premier amour de sa vie : Isabel Mary Wells, sa cousine. Elle a le même âge que lui, « un visage grave et charmant, des traits fermement modelés, un front large, une bouche particulièrement ravissante, un joli cou, et un joli menton <sup>13</sup> ». Tous les jours, il se rend à pied à South Kensington en sa compagnie — elle travaille comme retoucheuse à deux rues de là.

À l'École normale des sciences, l'unique bâtisse de brique rouge d'Exhibition Road, Bert s'inscrit sur le registre, au milieu d'autres étudiants, et se dirige vers le laboratoire de biologie, son terrain de jeu pour les prochaines années à venir. C'est un jour important pour lui, l'« un des grands jours de [s]a vie <sup>14</sup> », dont il retrace les lignes principales en 1911 dans *L'Amour et M. Lewisham* — l'histoire partiellement autobiographique d'un étudiant qui intègre cette prestigieuse université et qui découvre, dans le même temps, l'amour... Voici donc Bert entouré de microscopes, de matériel de dissection et de nombreux tiroirs qui renferment divers spécimens et comptes rendus d'expériences. Et chose miraculeuse : il va rencontrer Thomas Henry Huxley, l'un des plus célèbres professeurs du Royaume-Uni.

Né en 1825, ce biologiste de renom est un ami de Darwin. Plus : il est son avocat le plus fervent. C'est lui qui a pris la défense du naturaliste lors du débat qui eut lieu à Oxford suite à la publication de *De l'origine des espèces*. Face à l'évêque Samuel Wilberforce, Huxley se vante de descendre du singe et hurle sa foi profonde en la théorie de l'évolution. Wells sait tout cela. Il n'a jamais connu Darwin (décédé l'année où lui-même arrive à South Kensington), mais il a lu ses ouvrages et Huxley lui en parle beaucoup. « Tous les deux étaient de très grands hommes, écrit Wells, ils pensaient d'une façon courageuse, fouillée et simple, ils parlaient et écrivaient sans réserve et d'une manière compréhensible ; ils menaient une vie modeste et décente ; ils étaient tous les deux de puissants libérateurs de l'esprit [...] De petits bonshommes se hisseront sur les épaules des géants, jusqu'à la fin des temps, et de petits oiseaux souilleront les nids où ils ont été couvés <sup>15</sup>. »

L'enseignement délivré par Huxley — et en creux, l'étude approfondie des thèses de Darwin — ouvre à Wells tout le champ des possibles. Il déborde d'enthousiasme, alors même que son époque est encore frileuse quant à l'idée que l'homme descendrait du singe... L'Univers lui apparaît tout d'un coup comme un vaste système biologique. S'il comprend si bien ces deux maîtres de pensée, c'est parce qu'ils le confortent dans l'idée d'une évolution naturelle de l'humanité, dissociée des notions religieuses. Ces derniers ont cru au progrès. Il fera de même. En lui germent déjà les extravagances scientifiques du docteur Moreau. Wells travaille intensément, passe des heures dans ce laboratoire, absorbé par une dissection d'animal, le nettoyage d'un fossile, ou le déchiffrement de diverses notes. Aux côtés de Howes — le préparateur hyperactif qui l'assiste dans sa tâche —, il envisage toutes sortes d'expériences qui pourraient attirer l'attention de son mentor, ce

« vieillard au visage carré, au teint jauni [et aux] yeux bruns et vifs <sup>16</sup> », celui qu'il regarde comme l'homme qu'il voudrait être.

Wells passe ses examens avec succès, obtenant la mention de « première classe ». Il partage cette note avec un camarade nommé Jennings, fils d'un instituteur qui devient vite son ami. Tous les deux travaillent des nuits entières au laboratoire, débattant jusqu'au petit matin sur des questions qui les divisent. Wells a trouvé quelqu'un à sa mesure — ou plutôt à sa démesure : ambitieux et aussi passionné que lui, prêt à tout pour percer le mystère de l'univers. Leurs discussions sont animées, ils sont souvent en désaccord, mais Jennings réussit, parfois, à le convaincre. Il lui est également loyal. Wells habite désormais dans une chambre spartiate et, manquant souvent d'argent, il lui arrive de se priver de manger. L'école sert un goûter en fin d'après-midi, il se serre le ventre en attendant. Mais le jour où Jennings découvre cette situation, il part frapper à sa porte, décroche son manteau et l'emmène dans un petit restaurant au coin de la rue. Un professeur qu'il admire, un véritable ami sur qui il peut compter : cette première année ne pouvait mieux se passer.

Dans les couloirs aussi, la camaraderie est là. On échange des livres, on débat des leçons, on s'exerce à l'éloquence. Wells est de toutes les discussions. Au milieu de ses nouveaux amis — Arthur Morley Davies, William Burton, Elizabeth Healey, Richard Gregory —, il s'enflamme pour les questions d'évolution et de religion, ou pour la nécessité du socialisme. John Ruskin, William Morris, Goethe et bien d'autres sont au centre de leurs réflexions qui vont bientôt trouver un autre théâtre. Dans une salle faiblement éclairée, au sous-sol de l'université, la Société des débats voit le jour. Il y a du matériel d'étude entassé çà et là, des chaises cassées, des vieux bureaux, et puis l'estrade, petite, bancale,

mais sur laquelle les membres du cercle montent à tour de rôle pour prendre la parole. Il faut s'imposer, interrompre les camarades, parler plus fort que l'autre. Les questions liées à la religion et à la politique sont proscrites mais Wells refuse de se soumettre à cette règle, car ne pas parler de ces sujets revient pour lui à ne pas regarder l'existence en face. Alors tout devient prétexte à montrer son « indépendance irrévérencieuse <sup>17</sup> ». L'assemblée crie au scandale, Wells se met à dos ses meilleurs amis, mais tout cela l'amuse. On le fait sortir de force. Quatre étudiants l'attrapent par les bras et les jambes, Bert se débat et se retrouve violemment jeté au sol. « Désagrément passager <sup>18</sup>. »

Les esprits échauffés se calment, et la troupe crée le *Science Schools Journal*, destiné à tous les étudiants de South Kensington. Wells en est le rédacteur en chef et le principal contributeur, écrivant sous de nombreux pseudonymes — Walter Glockenhammer, Septimus Browne, ou encore Sosthenes Smith <sup>19</sup>. Les cours ne comptent plus, les devoirs de sciences s'amoncellent sur son bureau, les bonnes résolutions de rentrée sont oubliées. Et la deuxième année commence sous des auspices plus fragiles.

L'élève brillant, assidu, voire obsessionnel, devient « le rebelle mécontent, facétieux, inquiet et agaçant <sup>20</sup> ». N'ayant plus Huxley comme professeur, il désapprouve fortement les programmes proposés par l'école, et toutes les méthodes d'enseignement. Chaque jour est une déception, il est en colère contre ce système pédagogique bancal. Sa confiance en lui ne diminue pas, bien au contraire : il persiste dans la voie de ses rêves, mais se rend chaque matin en cours avec la sensation de perdre son temps. Guthrie a remplacé Huxley. La cinquantaine bien avancée, il est « lourd et lent <sup>21</sup> », et n'a aucun talent oratoire. Wells reste dans son coin, répond présent en cours mais n'écoute pas. Les bras

sont croisés, le regard est noir, et la voix haut portée. Ne penser qu'à s'amuser. Applaudir pour déstabiliser un professeur, faire du bruit en soufflant dans un chalumeau en caoutchouc : Bert devient un « blanc-bec absolument détestable <sup>22</sup> ». Il attend la fin des cours avec impatience pour poser devant l'objectif d'un camarade aux côtés d'un squelette de singe, le bras posé sur les épaules du primate, et l'autre main soutenant fièrement un crâne d'homme. Au bout de quelques semaines, il gagne sa réputation d'agitateur. Il est dans sa bulle, sans volonté de s'en extraire, regardant le monde avec distance et amusement :

L'existence est entourée au nord et au sud, à l'est et à l'ouest, en haut et en bas, par le mystère. Dans ce cadre se trouve comme une petite maison dans un paysage étrange, vaste, froid et magnifique, la vie sur notre planète, une vie dont je suis un petit point temporaire, une impression. Il y a des sujets d'intérêt sans limites, à l'intérieur de cette maison, je veux en profiter de toutes mes forces. Quand même, on éprouve de temps en temps le besoin d'en sortir et de scruter ces immensités énigmatiques. Mais pour une petite chose comme moi, il n'y a rien à faire là-dehors. À la fin, des apparences métaphysiques lointaines peuvent vouloir dire quelque chose, mais aussi loin que vont ma volonté présente et mon activité, elles ne veulent rien dire du tout. La physique se rétrécit jusqu'à l'infinitésimal dans une étincelle vacillante, à l'intérieur d'une ampoule de verre, — ou elle tourbillonne à travers les profondeurs de l'espace avec les nébuleuses en dehors de la Voie lactée ; et après un temps je cesse de plonger mon regard à l'intérieur du verre et de scruter les étoiles, et je rentre à l'intérieur de la maison <sup>23</sup> .

Biologie, stratigraphie, minéralogie, pétrologie, cristallographie. « Il fallait apprendre tout cela par cœur <sup>24</sup> . » Judd est le nouveau Guthrie — monotone, ennuyeux. Huxley est décidément incomparable. Heureusement que les roches, inspectées au microscope, émerveillent les pupilles. Elles sont belles, d'une « beauté significative <sup>25</sup> », mais à peine son œil décèle-t-il leurs courbes et leurs couleurs qu'il faut s'occuper d'autre chose. Manque de temps, travail bâclé, enthousiasme tari. Il y a pire que la déception : il y a le désintérêt, le moment précis où plus rien n'a d'importance. Wells avait passé les grilles de la prestigieuse école avec le rêve qu'il « apprendrai[t] tout <sup>26</sup> », il se rend compte qu'on ne lui enseigne rien. À force de dilettantisme et d'exaspération, l'étudiant



échoue à l'examen final de géologie. L'annonce des résultats lui fait l'effet d'un « ballon piqué d'une épingle <sup>27</sup> ». Il n'a pas de ressources ni de relations, et ne sait comment annoncer la nouvelle à ses parents qui ont tant douté de sa réussite universitaire. Mais s'il a échoué en sciences, il réussira en littérature. Il a la conviction secrète, profonde, inexplicable, qu'il a « l'étoffe d'un homme de lettres <sup>28</sup> ». Il quitte donc l'École normale des sciences sans avoir excellé nulle part, forcé de renoncer à une carrière scientifique, et cherchant un moyen rapide de gagner sa vie. Il trouve finalement une place de professeur à la Holt Academy, à Wrexham.

Quitter South Kensington, c'est aussi s'éloigner d'Isabel. Dès lors que Wells s'était installé sur le campus de l'université, il voyait sa cousine tous les dimanches, l'embrassant en cachette, lui murmurant mille choses : pourquoi il est important de douter de Dieu, de croire en la puissance de l'art et en la possibilité d'une révolution sociale. Habillé d'une jaquette et d'un chapeau haut de forme, Wells soutient le regard d'Isabel, lui expliquant les interrogations qui le tiennent en vie. Plus ils échangent, plus il se rend compte que la jeune fille n'a pas la même passion que lui pour la lecture. Et quand il veut l'initier aux ouvrages de Ruskin, elle décline poliment. Wells n'insiste pas, mais il espère : « un jour, d'une façon ou d'une autre, je ferais quelque chose de très beau, qui aurait un grand succès, et le monde serait à mes pieds ; ses restrictions mentales s'évanouiraient, et elle se rendrait compte que dans tout ce que je disais, dans tout ce que je faisais et voulais, j'avais eu raison <sup>29</sup> ».

À ce moment, Wells est plus amoureux de l'image qu'il veut renvoyer à Isabel que d'Isabel elle-même. Il faut absolument que cette femme l'aime — qu'elle aime ce « corps scandaleusement maigre <sup>30</sup> », ce

mètre soixante-cinq qui ne pèse pas plus de cinquante-neuf kilos tout mouillé, et cet accoutrement de vagabond frotté occasionnellement avec une éponge. Assez du rêve, de ce désir bridé, de ces beautés qu'il croise au coin des rues sans imaginer les toucher. Le corps est peut-être insignifiant, mais la tête est bien pleine. La carrure d'un gentleman ne vaut rien face « à l'ambition et au désir d'un bon développement intellectuel <sup>31</sup> ». Oui, il en est certain : un jour, il aura sinon le monde, du moins toutes les femmes à ses pieds.

# Invincible

Wells écrit beaucoup, tout ce qui lui passe par la tête. Le style est peu assuré mais les intrigues se tiennent, et son petit public d'intimes lit ses quelques nouvelles avec enthousiasme. S'il osait vraiment, il enverrait un texte au *Family Herald* qui publie des fictions. Il ose, on le paie trois sous, et ses initiales sont imprimées au bas de la page. Sa décision est prise : il sera écrivain. En attendant, il doit travailler, gagner de l'argent. À Wrexham, il donne quelques cours la journée et écrit la nuit, dans une chambre qu'il partage avec deux prêtres calvinistes. Quand ses colocataires font leur prière, lui tente d'oublier Isabel (qui ne lui donne aucune nouvelle), et pense à la jeune Annie Meredith, la fille du pasteur de la paroisse voisine, avec laquelle il a entamé quelques jours auparavant un flirt « très vif et animé <sup>1</sup> ». Elle vient le voir jouer au football. Sur le banc, elle l'observe et lui sourit. Bert fait du mieux qu'il peut pour renvoyer le ballon, craignant qu'elle ne se rende compte de la supercherie — sur le terrain, il est tout sauf doué.

Ce jour-là, la pelouse est humide. La partie a commencé depuis quelques minutes, et Wells tombe d'un coup, percuté par un autre joueur. Il se relève, se pensant juste un peu sali par la boue, et reprend le jeu. Mais la tête lui tourne, une douleur intense lui engourdit le bas du dos, et il rentre chez lui en boitant. Le médecin vient le lendemain et lui annonce que son rein gauche est littéralement écrasé. L'histoire se répète : plus d'une décennie après sa jambe cassée, le voilà de nouveau

alité, immobile, lisant toute la journée *La Foire aux vanités* de William Thackeray. Les hémorragies sont constantes et son mal de dos se double d'une tuberculose chronique. On lui dit que ses jours sont comptés. Il y croit, redoute ses dernières heures, et regrette déjà tout ce qu'il n'a pas vécu :

Je détestais l'idée de la mort jusque dans mes os, je la détestais furieusement et agressivement. J'étais exaspéré de ne pas pouvoir devenir célèbre, de ne pas avoir vu le monde. J'étais encore plus exaspéré contre ce reste de retenue en moi, qui menaçait de me laisser mourir vierge. Je passais par une résurrection enragée du désir sexuel. Un curieux ressentiment s'accumula en moi contre ma cousine Isabel, parce qu'elle n'avait pas d'amour pour moi. J'avais envie de sortir et de poursuivre des femmes inconnues. Je me reprochais mes scrupules, qui m'avaient empêché d'aborder les femmes qui faisaient le trottoir à Londres <sup>2</sup>.

Et puis, il y a la peur, récurrente, provoquée par son sang dans sa bouche, l'impression d'« être étranglé, glacé et enfermé <sup>3</sup> ». La vie s'arrêterait donc là ? Pas d'exploits ni de notoriété, d'amour ni de sexe ? Aucun « couronnement <sup>4</sup> » ? Les semaines passent, et il est toujours en vie. Alors, il fait ses valises et part pour Up Park rejoindre sa mère. Son père est depuis peu installé dans les environs, près de Rogate Station. La maison de l'Atlas a été vendue, la boutique aussi et Noël arrive. Le réveillon se fête avec les domestiques, autour de l'immense table de la cuisine. Malgré sa santé fragile, Bert est heureux et vit ces instants comme s'ils étaient les derniers.

Impossible de savoir combien de temps il lui reste à vivre. Une chose est sûre, il faut combattre le sentiment d'abattement, la mélancolie, utiliser ce temps à bon escient ; lire et écrire encore davantage. Shelley, Keats, Heine, Whitman, Hawthorne : auprès de ces poètes il comprend que l'écriture s'apprend. Émerveillé par leurs œuvres, il veut les imiter. Mais sous sa plume, les sonnets grincent : à peine écrits, ils sont jetés au feu. La forme ne convient pas à Bert. Le fond non plus d'ailleurs : lui

s'intéresse surtout aux questions politiques. Depuis son lit, il veut détruire ce monde qui ne lui laisse aucune chance. C'est ce qu'il écrit à son amie Elizabeth Healey au début de l'année 1888 :

Les choses m'ont été données pour que je leur lance des pierres, parfois je m'imagine que c'est ce qui me donne le plaisir le plus profond : jeter des objets contre des objets pour les briser <sup>5</sup> .

Wells a des rêves de puissance. La plupart des personnages de ses romans auront les mêmes. Hoopdriver (dans *La Burlesque Équipée du cycliste*), Kipps (dans le roman éponyme), ou encore Alfred Polly (dans *L'Histoire de M. Polly*) apparaissent au départ tous désarmés, vulnérables, mais déploieront une force rare, une capacité à se battre, quoi qu'il leur en coûte, contre l'hostilité du monde. Le journaliste britannique Ivor Brown, auteur d'une biographie de H. G. Wells, ne se trompait pas en soulignant l'importance de la rencontre, au début des années 1920, entre l'écrivain et Charlie Chaplin :

Ce n'est pas un simple caprice qui amena Wells à inviter Charlie Chaplin dans sa maison de l'Essex. Les deux hommes ont en commun un sens du comique, un génie comique. La tragi-comédie du petit homme aux prises avec un grand univers qui le déconcerte, à l'esprit toujours quelque peu embrumé, et qui est pourtant fondamentalement supérieur à toutes les forces mécaniques, est un thème qui leur est cher à tous les deux <sup>6</sup> .

Le printemps arrive avec ses nouvelles résolutions. Wells sort un après-midi, et part seul marcher dans les bois. Près d'un arbre, il s'allonge et réfléchit. « J'en ai assez de mourir <sup>7</sup> . » C'est là, du haut de ses vingt et un ans, au beau milieu des jacinthes sauvages, qu'il revient à la vie sans aucune intention d'y renoncer. Vite, rentrer, démarcher toutes les écoles de Londres et des environs. Prendre un nouveau départ. En attendant les réponses, Wells écrit un texte dont il est pleinement satisfait et qu'il s'empresse d'envoyer à ses amis de South Kensington,

qui ont repris la direction du *Science Schools Journal*. Le récit est rapidement publié en trois épisodes. Il a pour titre « The Chronic Argonauts » (« Les Argonautes à la conquête du temps »), première matrice d'une machine qui promet d'explorer le temps.

Wells reçoit une réponse positive de l'université de Londres, qui l'autorise à compléter ses diplômes. Gare de Saint-Pancras, Theobalds Road, et le voici dans une mansarde entre un vieux lavabo et un lit rouillé. La cloison du mur est mince, il entend tous les soirs le même couple faire l'amour. La frustration est à son comble, et la concentration difficile. Alors, il trouve la parade : en toussant ou en faisant grincer sa chaise, les ébats s'arrêtent. Il peut travailler tranquillement et passer ses examens avec succès — ceux de zoologie et de géologie qui lui manquaient. Le poste d'*assistant master* qu'on lui propose de prendre quelques semaines plus tard à la Henley House School, dans le quartier londonien de Kilburn, tombe à point nommé, et lui permet de continuer à écrire son premier essai, *The Rediscovery of The Unique (La Redécouverte de l'unique)*, une réflexion sur l'évolution de l'humanité qu'il parvient à faire publier, en 1891, dans *The Fortnightly Review*.

Pour la première fois, Wells gagne assez d'argent pour envisager de s'installer dans un endroit décent. Il veut aussi épouser Isabel qu'il n'a pas cessé de convoiter. Il l'aime — ou croit l'aimer —, mais sait que la réciproque n'est pas certaine. Comme le narrateur de *Tono Bungay*, créé des années plus tard, il se prend parfois à rêver qu'il passe son bras autour de la taille de l'élue de son cœur — Marion —, un soir dans le métro, et qu'il se penche tout près de son oreille :

« Je vous aime », murmurai-je, puis, mon cœur battant à se rompre, je l'attirai, vivante image de la beauté, vers moi, et je posai ma bouche sur ses lèvres froides et passives.

« Vous m'aimez ? dit-elle, en s'arrachant à moi. C'est mal ! » Puis, comme le train entraînait en gare : « Il ne faut le dire à personne... Je ne sais pas... Vous n'auriez pas dû... »

Deux voyageurs montèrent et mirent fin à mes déclarations.

[...] Quand nous nous revîmes, elle me déclara que je ne devrais jamais refaire « cela ».

Baiser ses lèvres m'était d'abord apparu comme le comble du bonheur. Et pourtant ce ne devait être que le commencement de mes désirs. Je lui dis que ma seule ambition était de l'épouser.

« Mais, objecta-t-elle, vous n'avez pas encore de situation – à quoi bon parler de cela ? »

[...] « Je le veux, dis-je. [...]

Je n'étais qu'à quelques centimètres des lèvres que j'avais baisées ; [...] je voyais s'ouvrir entre nous un abîme d'années, de labeur, d'attente, de déceptions et d'incertitudes.

« Je vous aime, dis-je. Ne m'aimez-vous pas ? »

Elle me fixa de ses yeux graves où ne se lisait aucune émotion.

[...] J'aurais dû m'apercevoir dès ce moment que la flamme qui brûlait en moi ne se communiquait pas à son âme. Mais comment aurais-je su ? [...] Je la voulais, stupidement et par pur instinct <sup>8</sup> ... »

Isabel, comme Marion, se laisse finalement aller à cet amour. L'engagement est conclu et les fiançailles annoncées, malgré les caractères incompatibles, les passions et les ambitions divergentes. Mais il y a plus grave : Isabel est très fuyante lorsqu'il s'agit de rapprocher son corps du sien, tandis que Wells ne supporte plus sa virginité, et franchit le pas en se mettant à aller régulièrement voir des prostituées. Cela ne change cependant rien à ses projets : il est, pour une raison bien obscure, obsédé par l'idée d'être marié. La cérémonie a lieu à l'automne 1891, dans une église de Wandsworth, au sud de la capitale. Wells serre les dents. Pour l'athée qu'il est, se tenir dans la maison d'un dieu auquel il ne croit pas est douloureux. L'un de ses frères, Frank, a fait le déplacement, et pleure à chaudes larmes — première et unique démonstration d'un attachement fraternel. La nuit de noces est une catastrophe. Wells déborde de désir pour sa femme qui se montre très effrayée. Elle ne dit rien et pleure. De l'autre côté du lit, lui n'arrive pas à dormir et s'en veut d'avoir été un peu brutal ou pas assez patient. Il faut penser au lendemain, aux copies à corriger et aux grenouilles à disséquer — tout pour ne pas affronter le désastre de sa vie.

Depuis quelque temps, il enseigne la biologie à l'University Correspondence College de Londres, il écrit dans plusieurs journaux, et réfléchit sans cesse à de nouvelles histoires à raconter. Il envoie à Harris, le rédacteur en chef de la *Fortnightly Review*, un texte inédit, « L'Univers rigide », dans lequel il envisage un monde en quatre dimensions. Sans le lire en entier, Harris l'imprime, se rend compte qu'il est allé un peu vite, et convoque le jeune professeur dans son bureau. Wells, s'imaginant que son travail a été apprécié, arrive dans son plus beau costume, dégoulinant de sueur après avoir couru, encombré d'un parapluie inutile qu'Isabel lui a dit de prendre avant de partir. Harris le regarde avec sévérité, lui lance son article à la figure et lui dit :

« Vous m'avez envoyé cet “Univers rrr...rrigide” [...] Mon Dieu ! Je n'en comprends pas le premier mot. Qu'avez-vous voulu dire ? Pour l'amour de Dieu, dites-moi de quoi il s'agit. Quel est le sens de tout cela ? Qu'est-ce que vous avez eu dans la tête ? [...] »

— Eh bien ! Vous voyez ! dis-je.

— Je ne vois pas ! dit Harris. C'est justement ce à quoi je n'arrive pas.

— L'idée, dis-je. L'idée... [...] Si vous considérez que le temps est comme l'espace... alors, — ... Je veux dire que si vous le traitez comme une quatrième dimension, alors vous voyez...

— Bon Dieu ! de quelle façon j'ai été roulé ! interjeta Harris dans un aparté avec le bon Dieu. Je ne peux pas l'utiliser. [...] Il faut détruire la composition <sup>9</sup> ... »

Wells, pris pour un fou, se fait congédier sans délai. Il rentre chez lui, dans la nouvelle maison qu'il occupe avec Isabel à Fitzroy Road, s'enferme dans sa chambre, et décide de ne plus rien écrire pendant plusieurs mois. Ses amis l'encouragent à reprendre la plume, à croire en ses idées, même saugrenues. Wells s'y remet, et reçoit bien plus tard une lettre de ce même Harris lui proposant une collaboration dans son nouveau journal. Entre-temps, Oscar Wilde avait vanté les mérites de cet esprit certainement en avance sur son époque. Wells décline poliment. D'autres projets ont émergé depuis. Il a publié son premier livre, *Manuel de biologie*, avec une préface de G. B. Howes, l'assistant



de Huxley à South Kensington. Et sa vie a changé. Sans surprise, Isabel et lui se sont éloignés. Ils ne se parlent presque plus et cohabitent avec une politesse forcée, se demandant chacun comment ils ont pu croire à la possibilité de leur couple. Inutile de chercher les raisons de ce gâchis : leur mariage était voué à l'échec depuis le départ.

Il existe une disposition traditionnelle à distribuer le blâme ou la sympathie à propos de chaque rupture entre un homme et une femme. Les gens qui vous racontent leur histoire vous disent qu'il lui était infidèle, ou qu'elle n'était pas digne de lui, ou qu'elle n'a fait aucun effort et ainsi de suite. Mais dans la plupart des ruptures entre hommes et femmes, le manque d'harmonie existait depuis le commencement [...]. Ma cousine et moi avons été poussés l'un vers l'autre par les accidents de la vie <sup>10</sup>.

1893, la décision est prise. Reste à la mettre en pratique. Wells veut quitter Isabel pour les beaux yeux noirs d'une autre jeune femme. Elle s'appelle Amy Catherine Robbins — « Jane » —, c'est l'une de ses étudiantes, blonde, affranchie de toute religion, et plutôt bavarde. Un jour, à la fin d'un cours, elle vient lui parler. Les semaines passent, ils débattent pendant des heures, échangent des livres et boivent le thé. C'est avec elle qu'il veut désormais vivre. Il faut tout avouer à Isabel, mettre fin à une union qui était vouée dès le départ à l'échec ; avoir le courage de faire face à ses désirs. La tête est volontaire, résolue, mais le corps décline, une fois de plus. Depuis plusieurs jours, Wells est affaibli par une énième crise pulmonaire, une mauvaise bronchite qui l'oblige à calmer ses ardeurs. Un chemin s'ouvre à lui pourtant. Son « aimable Destinée <sup>11</sup> » lui fait signe. Tandis qu'il espère, sans trop y croire, s'installer avec Jane, un certain W. W. Astor, millionnaire américain, rachète la *Pall Mall Gazette*, et place le brillant Harry Cust à la tête de la rédaction. Cust cherche de nouvelles plumes jeunes, audacieuses. Wells tente sa chance, et envoie un texte inspiré d'une de ses récentes lectures : une nouvelle de l'Écossais J. M. Barrie (le futur créateur de *Peter Pan*), trouvée par hasard dans une librairie. Le personnage de

Barrie est justement un journaliste qui puise les sujets de ses articles non pas dans l'actualité brûlante qui l'entoure mais dans les menus détails du quotidien. Wells, qui s'est octroyé quelques jours de repos à la plage, décide de suivre cet exemple et rédige un article au titre amusant : « Sur le séjour au bord de la mer ». C'est drôle, simple, bien écrit : cela plaît immédiatement. Wells jubile, et reprend des forces.

Toutes ces années passées à publier dans des revues étudiantes avaient préparé le jeune homme à un avenir journalistique insoupçonné. Son nouvel employeur ne cesse de le solliciter, Wells est débordé, il ressort ses vieux travaux datant du *Science Schools Journal*, des brouillons, des notes jamais utilisées. Puisqu'il a carte blanche, il en profite. En moins d'un an, il écrit une quinzaine d'articles pour la *Pall Mall Gazette*, et l'argent s'amoncelle. Des sommes importantes qui l'autorisent à faire des projets. Sa première dépense n'est pas pour lui, ni pour Jane. Une chose lui tient à cœur : le sort de ses proches. Sa mère venant de se faire licencier, tout comme son frère, il les installe avec son père dans une maison qu'il loue en bordure de Londres. Il est heureux de pourvoir à leurs besoins, de leur offrir un confort qui leur a toujours échappé. Ce n'est pas le grand luxe, mais c'est déjà ça. Wells donne à sa famille ce qu'elle avait il y a si longtemps perdu : le repos et la tranquillité. Lui est encore loin de ses rêves de romancier, mais il s'est fait un nom et s'est gorgé d'une confiance inébranlable qui ne le quittera plus.

Toutes les rédactions de la capitale cherchent à le faire travailler — la *Saturday Review* et la *New Review*, notamment, pour lesquelles il rédige des comptes rendus de romans et des critiques dramatiques. Ses textes sont incisifs et son existence se colore bientôt d'une intransigeance inaccoutumée. Il faut saisir le moment et partir, tout de suite. Wells mesure la souffrance qu'il inflige à Isabel. Cela fait des mois

qu'elle est au courant de sa liaison avec Jane. Elle sait que sa rivale est plus jeune et surtout plus intellectuelle qu'elle ne le sera jamais. Elle a toujours senti que quelque chose la maintenait à l'écart de son mari, qu'elle avait une lecture et une compréhension du monde tout à fait différentes de la sienne. Elle laisse donc la place à Jane sans même résister.

À l'époque, le divorce est rare, très mal vu, et ne peut être prononcé que si un adultère est commis et prouvé. Il est fortement probable que Wells et Jane avaient consommé leur idylle depuis longtemps, mais il est hors de question pour l'écrivain de rendre tout cela public. Il en va de sa réputation. Sa carrière littéraire décolle tout juste, l'enjeu est trop important pour risquer de tout faire voler en éclats. Il doit trouver un moyen de concilier son début de gloire avec ce bouillonnement sentimental. Les deux lui sont vitaux.

Sans surprise, Joe et Sarah désapprouvent cette dangereuse séparation qui expose leur fils aux regards malveillants. Ils ne manquent pas non plus d'accuser Isabel de n'avoir pas été à la hauteur de ses devoirs d'épouse. Peu importe. Wells fait ses valises, embrasse une dernière fois Isabel, lui promettant de continuer à subvenir à ses besoins, et part. Jane l'attend. Ils ont trouvé un petit appartement à Mornington Place, le quartier londonien de ses années étudiantes. Il s'en va sans regret, avec la certitude d'avoir enfin trouvé sa partenaire de vie.

# La machine se met en route

Avec Jane, la vie est douce, ils sont « les meilleurs camarades du monde <sup>1</sup> », mais la cristallisation n'a pas lieu. Aucun doute qu'elle est une partenaire de choix, une parfaite maîtresse de maison ainsi qu'une secrétaire fiable (elle l'encourage à écrire et recopie ses manuscrits). Wells a déjà détourné les yeux d'elle, tout en lui vouant une profonde affection. Leur tendre compagnonnage se reflète dans les nombreux dessins qu'il ébauche à cette époque, des « picshua » comme il les appelle. Jane y est toujours représentée comme celle qui détient le savoir et la vérité. Wells endosse plus souvent le rôle de l'écrivain stupide, grincheux et maladroit, attendant les jambes croisées le verdict de son juge. Une série de croquis les montre tous les deux dans des situations burlesques : Jane tapant sur la tête de Wells pour le punir d'avoir mal écrit ; Jane mettant sous clef ses manuscrits afin qu'il ne les modifie pas ; Jane, encore, tenant son mari en laisse, et le promenant comme un chien docile qui a besoin d'exercice...

Les propositions de collaboration abondent. Au début de l'année 1894, Lewis Hind, rédacteur en chef du *Pall Mall Budget*, propose à Wells de devenir un collaborateur régulier de son journal. Cust lui a parlé de lui, de ses compétences en écriture et de ses connaissances en sciences. Sa plume l'intéresse. À l'heure où les nouveautés techniques sont en marche, Hind demande à sa jeune recrue d'y consacrer une rubrique fictionnelle — un espace dans lequel il pourra donner libre

cours à son imaginaire. Wells s'empresse d'accepter. Être payé pour ce qu'il sait le mieux faire — écrire — avec pour sujets ses thématiques favorites, il ne pouvait rêver situation plus idéale. Il se met au travail et rédige une étonnante histoire, « The Stolen Bacillus » (« Le Vol du microbe »), les aventures d'un homme qui s'injecte le virus du choléra dans le but de contaminer les autres. C'est la première nouvelle d'une longue série que Wells va écrire jusqu'en 1895. Cust, qui a eu vent du succès de ses publications, le recommande sans plus tarder à l'un de ses amis, écrivain, journaliste et directeur du magazine *The Observer*, William Ernest Henley. Ce dernier propose à Wells de travailler pour lui. Nouvelle opportunité tombée du ciel qui enthousiasme l'écrivain en devenir, assoiffé de reconnaissance. Enfermé dans son bureau, il ouvre son tiroir à vieilles idées, ressort de l'abîme « The Chronic Argonauts », timidement publié des années auparavant, et retravaille son manuscrit. Wells retrouve le héros qu'il avait alors créé — le savant Nebogipfel — mais décide de l'appeler désormais « l'Explorateur du Temps ». Cet homme a une étrange lueur dans les yeux, car il a fait une découverte, l'une de celles que la majorité des individus ne croirait pas : « le Temps n'est qu'une sorte d'Espace <sup>2</sup> » dans lequel les hommes peuvent aussi se mouvoir, seulement, ils ne le savent pas. Voyager dans le temps, abolir les années, enjamber les siècles : tout cela est possible si l'on embarque dans une fabuleuse machine. Pas de place pour les incrédules. Le récit que l'Explorateur du Temps fait à ses convives néglige les limites du possible. « Dites que j'ai fait un rêve dans mon laboratoire <sup>3</sup> », lance-t-il à ceux qui mettraient en doute la véracité de son propos. Lui sait bien ce qu'il a vécu. Il se souvient d'avoir cru mourir quand le voyage a commencé, passant de la lumière aux ténèbres, dépassant la Lune et côtoyant le Soleil, glissant sur le Temps comme on dévale une montagne. Dans un avenir lointain, en 802 701, il découvre la Terre débarrassée du commerce et des maladies, ressemblant à un immense

jardin, et habitée par des êtres doux et joueurs — les Éloïs —, descendants des hommes. Mais ce paradis n'est pas exempt d'obscurité et de crainte, alimentées par les Morlocks qui vivent dans des souterrains et se nourrissent de leurs semblables. Le voyage dans le temps montre la dégénérescence d'une humanité où subsiste l'opposition fondamentale des privilégiés et des plus faibles. Wells a l'ambition de faire réfléchir ses lecteurs, de les déranger aussi. Ce que la vie propose — les rapports de force, la violence, le chagrin —, le roman doit le montrer, l'interroger.

Cette « machine » donne une vision jusque-là inédite du futur et de l'évolution de l'homme, Wells allant jusqu'à évoquer, sans la nommer, la fin du monde, décrite comme une éclipse :

L'obscurité croissait rapidement. Un vent froid commença à souffler de l'est par rafales fraîchissantes, et le vol des flocons s'épaissit. Du lointain de la mer s'approchèrent une ride légère et un murmure. Hors ces sons inanimés, le monde était plein de silence. Du silence ? Il est bien difficile d'exprimer ce calme qui pesait sur lui. Tous les bruits de l'humanité, le bêlement des troupeaux, le chant des oiseaux, le bourdonnement des insectes, toute l'agitation qui fait l'arrière-plan de nos vies, tout cela n'existait plus. Comme les ténèbres s'épaississaient, les flocons, tourbillonnant et dansant devant mes yeux, devinrent plus abondants et le froid de l'air devint plus intense. À la fin, un par un, les sommets blancs des collines lointaines s'évanouirent dans l'obscurité. La brise se changea en un vent gémissant. Je vis l'ombre centrale de l'éclipse s'étendre vers moi. En un autre instant, seules les pâles étoiles furent visibles. Tout le reste fut plongé dans la plus grande obscurité. Le ciel devint absolument noir <sup>4</sup>.

Le texte terrifie et fascine Henley qui en publie le premier épisode le 17 mars 1894, et décide d'éditer la version définitive dans *The New Review*, à partir de 1895. Cette première *scientific romance* s'intitule *Time Machine* — littéralement « La Machine du Temps ». Wells y a mis toute son énergie : il espère ainsi toucher un large public, rêvant même d'un succès comme il n'en a encore jamais connu. Et bientôt, le mot est écrit là, sous ses yeux, dans le journal. Wells boit son café et lit l'adjectif

accolé à son nom : génie. Il aurait donc réussi, lui, le provincial, l'étudiant contrarié ? Finie, l'amertume des jeunes années ! Il a eu raison d'y croire, de persévérer contre l'avis de ses parents. Tout le monde allait désormais entendre parler de lui. L'éditeur Heinemann publie le livre dans son intégralité. Wells a vingt-huit ans, et il entre dans la cour d'Oscar Wilde, Thomas Hardy et Rudyard Kipling — tous les célèbres écrivains britanniques de son époque. Il rencontre Bernard Shaw et Henry James. Ce dernier est très intéressé par le travail de Wells, mais la réciproque n'est pas aussi évidente. James a certes une profonde connaissance de la nature humaine et des interactions sociales, mais sa syntaxe est lourde : « Ses paragraphe me font penser à un écheveau de laine avec lequel un chat aurait joué <sup>5</sup>. »

Sollicité par les grands du monde des lettres, enivré de fierté, Wells envoie *La Machine à explorer le temps* à une personne dont il attend encore l'approbation. Sur le dos du paquet ficelé, il écrit le nom de son cher professeur d'université, T. H. Huxley, impatient de recevoir un signe de lui.

Papier, plume, encre. Lumière. Wells écrit avec endurance, toute la journée, des dizaines de nouvelles réunies aujourd'hui dans plusieurs recueils. *Select Conversations With An Uncle* (« Conversations choisies avec un oncle »), *The Wonderful Visit* (« La Merveilleuse Visite »), *The Stolen Bacillus and Other Incidents* (« Le Vol du microbe »). Le rythme est effréné, l'auteur infatigable. Wells sait qu'il lui reste encore beaucoup de chemin à parcourir, qu'un succès ne veut rien dire ; qu'il joue aussi avec le feu en abandonnant son métier de professeur et la sécurité de revenus fixes ; qu'il doit payer une pension à Isabel (dont il a finalement divorcé) et pourvoir aux besoins de Jane (qu'il a officiellement épousée), tout en finançant la construction de sa nouvelle maison à Sandgate, face à la mer. La nuit, il dort peu, inquiet à l'idée de

ne pas y arriver, indécis sur le chemin qu'il doit prendre. Il aime autant Shelley que Darwin. Comment concilier ses différentes aspirations ? Et puis il y a cette terrible nouvelle, la mort d'Huxley, son maître, celui qui lui a donné l'envie d'apprendre et d'interroger la réalité. Wells ne sait pas s'il a eu le temps de lire *La Machine à explorer le temps*, et s'il a même reçu le paquet qu'il lui avait envoyé. Le vieil homme ne lui a jamais répondu. Dans sa tête se bousculent les souvenirs de dissection, les heures passées au laboratoire à choisir le bon instrument, à émettre des hypothèses. Tout cela lui donne envie de poursuivre un manuscrit laissé inachevé, un texte de jeunesse peuplé d'hommes-bêtes effrayants qui terrorisent la face du monde.

Wells crée un monstre. *L'Île du docteur Moreau* paraît en 1896. Quelques jours avant sa sortie, le *Times* prévient ses lecteurs :

Nous nous sentons dans l'obligation de nous élever contre certains excès qui peuvent mener nous ne savons où et d'adresser quelques paroles de mise en garde au lecteur qui ne se doute de rien et désire échapper au dégoûtant et au répugnant... Ce livre doit être tenu hors de portée des jeunes, et tous ceux qui possèdent bon goût, fine sensibilité ou des nerfs peu solides doivent éviter de le lire. C'est tout simplement un sacrilège de faire baigner la belle nature dans le sang et dans l'antiseptique de l'amphithéâtre de vivisection <sup>6</sup> .

Un sacrilège, ou une prouesse, c'est selon. Les aventures de Prendick, Montgomery et Moreau sont d'une violence inouïe, mais aussi d'une rare lucidité sur les dangers des pouvoirs de l'homme. Wells pousse le darwinisme à son extrême et imagine le pire : l'humanisation des animaux, leur remodelage en créatures répugnantes, façonnées par une parodie de Créateur — le docteur Moreau —, proscrit de la société que rien n'arrête. Le narrateur de l'histoire (Prendick, donc) a fait naufrage dans le Pacifique, quelque part entre le Pérou et Hawaï. C'est un nouveau Crusoé, un autre Gulliver. Il est recueilli par un navire transportant une étrange cargaison, et conduit par Montgomery qui



l'emmène sur une « île infernale <sup>7</sup> ». Là-bas, il découvre l'horreur : des cochons, des singes, des loups, des léopards, et tant d'autres races modifiées, trafiquées entre les mains de Moreau. Cet homme pratique l'ablation, la greffe, et même la lobotomie. Dans la nuit noire, les cris des animaux torturés retentissent, le repos des sens est impossible. Il y a du Frankenstein dans ce scientifique fou, un homme non seulement passionné mais débarrassé de tout questionnement éthique, courant après « la limite extrême de la plasticité dans une forme vivante <sup>8</sup> ». Wells explore le registre fantastique, mais plus encore la robinsonnade. Moreau serait-il le descendant névrosé de Thomas More (l'auteur de *L'Utopie*) et du comte Arthur de Gobineau (l'inventeur de la théorie de l'inégalité des races) ? La combinaison des deux noms fonctionnerait, et il n'est pas impossible que Wells ait lu les ouvrages respectifs de ces écrivains pour créer cet être hybride, tout aussi idéaliste qu'idéologue. Moreau est l'archétype du méchant, celui qui aime faire souffrir et n'a que faire de la morale. À travers lui, Wells pose la question de la cruauté : qui est, ici, le plus dénué d'humanité ? Est-il possible que les hommes ne soient, peut-être, que des bêtes ? À la fin du récit, Prendick, de retour à Londres, ne peut s'ôter cette idée de l'esprit :

Je n'ose espérer que la terreur de cette île me quittera jamais entièrement, encore que la plupart du temps elle ne soit, tout au fond de mon esprit, rien qu'un nuage éloigné, un souvenir, un timide soupçon ; mais il est des moments où ce petit nuage s'étend et grandit jusqu'à obscurcir tout le ciel. Si, alors, je regarde mes semblables autour de moi, mes craintes me reprennent. Je vois des faces âpres et animées, d'autres ternes et dangereuses, d'autres fuyantes et menteuses, sans qu'aucune possède la calme autorité d'une âme raisonnable. J'ai l'impression que l'animal va reparaître tout à coup sous ces visages [...] <sup>9</sup> .

Wells, la plume encore ensanglantée de son épouvante bestiale, a déjà mille autres idées en tête. Il est lancé à toute vitesse, sans intention de ralentir. La pratique de la bicyclette lui est à cette époque quasi quotidienne. C'est en pédalant — seul ou en tandem avec Jane — qu'il

réfléchit à ses prochains livres, qu'il imagine de possibles décors. En passant un jour près d'une plaine, il se dit qu'elle serait le parfait théâtre pour faire atterrir une soucoupe volante. Reste à décider de l'aspect des extraterrestres. Petits, visqueux, avec une grosse tête ? On verra. Pour l'instant, il pense à un personnage drôle et attachant. Hoopdriver devient le protagoniste d'une incroyable épopée cycliste qui tranche résolument avec l'atmosphère oppressante de son dernier roman. Et puis il songe à un thème inédit : un scientifique un peu solitaire trouverait le moyen de disparaître physiquement de la Terre, tout en restant vivant... Griffin, le personnage de cette nouvelle histoire, devient l'« Homme invisible », suprêmement intelligent, excessif et, là encore, amoral.

En moins de deux ans, trois romans, trois succès éditoriaux. Wells s'entoure d'agents littéraires qui l'aident à négocier ses contrats et à gagner des sommes importantes. Il achète une maison à ses parents et, chose rare pour le fils d'une femme de chambre, s'offre les services d'une domestique. Très sollicité par la presse, il reçoit les journalistes dans son bureau, décoré à la dernière mode, entouré de beaux livres et d'objets soigneusement choisis. Il est fier de cette réussite, il veut en profiter. Il a des envies de voyages, part découvrir Rome et la côte amalfitaine avec Jane et leur ami Gissing, ce « pauvre esprit tracassé <sup>10</sup> » rencontré lors d'un dîner en ville. Lui aussi est écrivain, réputé pour son tempérament et sa plume taciturnes, mais Wells a le don de le faire rire. L'amitié se noue autour de points communs fondamentaux. Même haine des conventions et de la foi chrétienne, même condition physique désastreuse — lui aussi souffre des reins —, et surtout, même amour des femmes. Ces quelques jours passés en Italie avec la nouvelle vedette de la littérature anglaise lui sont très agréables, mais le retour à la réalité est difficile. Gissing se laisse mourir lentement, et Wells le veille jusqu'à son dernier souffle, observant cet homme qui « gaspill[e] son grand et

beau cerveau à déprécier la vie, car il ne voulait pas [...] la regarder droit dans les yeux <sup>11</sup> ».

Lui fait tout pour profiter de chaque instant. Cette notoriété soudaine, ces invitations qui se multiplient, ces personnes qui veulent absolument lui serrer la main : Wells entre dans la danse sans connaître les pas. Une nouvelle vie mondaine commence pour lui, mais il n'a pas de smoking, ne sait pas comment on mange le caviar, et ne connaît pas la moitié des boissons qu'on lui sert. Un peu pataud, encore timide ; il est comme un homme qui débarque sur Terre après un long voyage depuis une autre planète : perdu. Son costume tout neuf qu'il a fait faire sur mesure lui bride la poitrine, et ses chaussures vernies lui font mal aux pieds. Alors il ne s'attarde jamais très longtemps, serre quelques mains et rentre chez lui. Il a du mal à croire à tout cela. Une heureuse surprise le ramène à la réalité. En feuilletant le journal, il tombe par hasard sur un nom familier. Sydney Bowkett. Son ami d'enfance, perdu de vue depuis des années, est auteur dramatique. L'article qui lui est consacré est élogieux. Ému, Wells lui écrit une lettre, une foule de souvenirs lui reviennent en mémoire : ces après-midi passés à jouer aux billes, à imaginer l'avenir, à se faire des promesses. La vie a séparé les deux camarades, d'un coup. Wells était, à l'époque, parti si vite de Bromley pour commencer à travailler qu'il a l'impression d'avoir laissé cette amitié en suspens, puis de l'avoir oubliée. Sydney lui répond et lui propose qu'ils se revoient. Il n'a pas changé, ou si peu. Lui aussi est marié. L'amour des femmes est ce qui rapproche désormais les anciens complices.

Un matin, Wells reçoit une lettre du rédacteur en chef du magazine *Woman*, Arnold Bennett, qui lui écrit pour lui dire tout le bien qu'il pense de son œuvre. Hasard ou coïncidence, dans son enfance, Bennett

a eu pour professeur Horace Byatt. Il n'en fallait pas plus pour que naisse une correspondance entre les deux hommes. Joseph Conrad agrandit bientôt ce nouveau cercle de connaissances : celui qui est en train d'écrire *Lord Jim* est séduit par une critique de son camarade d'écriture qu'il considère comme un auteur à part. Wells est très impressionné par sa prestance, bien qu'il soit « plutôt trapu, avec un dos voûté et une tête comme enfoncée dans son corps <sup>12</sup> ». Quelque chose le trouble : il ne voit pas ses yeux, opaques, ténébreux, et qui semblent fixes. Il n'y a que ses lèvres qui bougent, lentement, racontant des souvenirs d'aventures et des nuits passées dans la jungle. Mais plus ils parlent, plus ils se rendent compte qu'ils n'ont pas la même vision des choses. Ce bateau, par exemple, qui s'apprête à accoster et que Conrad pointe du doigt un après-midi sur la plage, Wells ne l'a même pas remarqué. Son ami lui demande de décrire ce qu'il voit. Wells répond que cela ne sert à rien, qu'il ne peut pas décrire un objet qu'il n'a même pas vu de lui-même. Il en a trop dit, ou pas assez. Conrad hausse le ton : comment peut-il ignorer ce qu'il y a sous les yeux ? La réalité est là, à portée de regard, et il y aurait tant de choses à dire sur cette forme lointaine, à peine discernable mais quand bien même tangible ! Peu importe, Wells ne l'a pas vu, ce bateau n'est pas digne d'intérêt. Selon lui, il ne suffit pas de voir pour écrire. L'histoire seule compte, pas l'objet. En quelques secondes, deux visions de la littérature ont émergé pour ne jamais cesser de s'opposer. Conrad comprend que son ami n'est pas aussi *réaliste* que lui, ou plutôt qu'il est un « réaliste du fantastique <sup>13</sup> » — hypothèse qui se vérifie l'année suivante, avec le choc de *La Guerre des mondes*.

D'un côté, des hommes heureux, insoucians, et qui se croient invulnérables. De l'autre, un puissant projectile venant de la planète Mars, et lancé à vive allure contre la Terre. Bientôt, le « cataclysme <sup>14</sup> »,

l'incompréhension, l'exode, et la lutte pour la survie. À quoi Wells rêve-t-il donc pour écrire de telles histoires ? Que se passe-t-il dans sa tête à ce moment ? D'où lui viennent ces fantasmes d'invasion, ces cauchemars de fin du monde ? Comment cet homme, vivant tranquillement à la campagne avec sa femme, et ne sortant que pour son tour quotidien de bicyclette, imagine-t-il même un jour l'apparence d'un extraterrestre ?

Ceux qui n'ont jamais vu de Martiens vivants peuvent difficilement s'imaginer l'horreur étrange de leur aspect, leur bouche singulière en forme de V et la lèvre supérieure pointue, le manque de front, l'absence de menton au-dessous de la lèvre inférieure en coin, le remuement incessant de cette bouche, le groupe gorgonesque des tentacules, la respiration tumultueuse des poumons dans une atmosphère différente, leurs mouvements lourds et pénibles, à cause de l'énergie plus grande de la pesanteur sur la Terre et par-dessus tout l'extraordinaire intensité de leurs yeux énormes — tout cela me produisit un effet qui tenait de la nausée. Il y avait quelque chose de fongueux dans la peau brune huileuse, quelque chose d'inexprimablement terrible dans la maladroite assurance de leurs lents mouvements <sup>15</sup>.

Les histoires d'invasion prospèrent à cette époque. Les lecteurs se réjouissent des romans qui mettent en scène une armée étrangère attaquant la Grande-Bretagne. Mais Wells veut aggraver cette peur, tenter d'exprimer ses propres inquiétudes, ses angoisses fondamentales. C'est en se promenant avec son frère Frank, venu lui rendre visite, que l'arrivée des Martiens sur Terre lui apparaît comme un formidable début d'intrigue. La vanité des hommes serait terrassée par une énergie destructrice sans pareille. Ce serait un bain de sang, un bal d'atrocités. Enfin quelque chose enlèverait « cette sereine confiance en l'avenir, qui est la plus féconde source de la décadence <sup>16</sup> ». Le fantasme de la destruction devient une idée fixe. Peut-être est-ce une trace de cette attirance pour l'enfer dont la simple pensée lui était interdite quand il était enfant. Peut-être aussi cela vient-il de lui-même, de son corps malade, chétif, qui ne cesse de côtoyer la menace de la mort au quotidien. Une énième rechute le cloue au lit plusieurs semaines. Mais le nouveau siècle approche. Il s'ouvrira au soleil, à Sandgate, en bord de

mer, dans la nouvelle maison que Wells et Jane occupent dès le début de l'année 1901.

# Anticipations

C'est un beau soir d'été. Wells est assis sur le sable. Sa maison est juste là, derrière lui : grande, un peu surélevée, idéalement exposée sur cette baie du Kent qu'il aime tant. Au-dessus : la lune, ronde, brillante, promontoire de tous les songes. Un jour, des hommes pourront cesser de l'observer au télescope, et y aller vraiment. Ils découvriront que les plantes y poussent, que des centaines de cavernes sont creusées dans le sol, où des souterrains sont irrigués d'eau et enduits d'or... Le roman permet d'imaginer ces choses-là, de leur donner vie. La recette est simple : mettre deux scientifiques (Bedford et Cavour) dans une sphère et les lancer très loin dans le ciel ; puis les faire sortir de la capsule, marcher en bondissant jusqu'à ce qu'ils se perdent et soient faits prisonniers par une colonie d'insectes géants — des bergers qui gardent leurs troupeaux de veaux lunaires... Les aventures des *Premiers hommes dans la Lune* <sup>1</sup> sont une anticipation étonnante. Wells s'inscrit ici dans le sillon de Cyrano de Bergerac (*Histoire comique des États et Empires de la Lune*, en 1657), Murtagh McDermot (*A Trip To The Moon*, « Un voyage vers la Lune », en 1728) et bien sûr de Jules Verne, qui, dans son célèbre diptyque, *De la Terre à la Lune* et *Autour de la Lune*, avait envisagé la satellisation d'une capsule autour de l'astre. C'était en 1870.

Comme eux, Wells rêve de la Lune et y met les deux pieds, au risque de contrarier son prédécesseur français qui ne manque pas de se moquer

de son succès :

On m'a envoyé ses livres et je les ai lus. C'est très curieux et, ajouterai-je, très anglais. Mais je ne vois pas de possibilité de comparer son œuvre et la mienne. Nous ne procédons pas de la même manière. Il me semble que ses histoires ne reposent pas sur des bases très scientifiques. Non, il n'y a pas de rapport entre son œuvre et la mienne. Je vais sur la Lune dans un boulet de canon lancé par un canon. Ce n'est pas une invention. Lui va dans Mars avec un aéronef qu'il construit dans un métal qui supprime la loi de la gravitation. Ça, c'est très joli, [...] mais montrez-moi ce métal. Qu'il nous le fabrique <sup>2</sup> !

Non seulement Verne ne cache pas son exaspération, mais il confond Mars avec la Lune ! Ce qu'il ne supporte pas, c'est la manie qu'a Wells de mêler ses fantasmes à la science. Et ce qu'il n'a pas pu voir (Verne meurt en 1905), c'est que son homologue britannique n'avait pas complètement tort : ses hypothèses — sa folie douce — ont trouvé un écho inattendu dans l'histoire du XX<sup>e</sup> siècle.

Car Wells est un anticipateur. Son intranquillité chronique le mène sans cesse à réfléchir au futur. Il a beau être arrivé au sommet, avoir balayé les doutes, les chambres miteuses et les femmes qui ne veulent pas de lui ; être avec Jane, qui vient de mettre au monde leur premier fils, George Philip ; avoir ses livres traduits dans le monde entier, et de l'argent plein les poches ; à cet instant précis, tandis qu'il observe le ciel en écoutant le clapotis des vagues, il lui manque quelque chose — l'essentiel —, mais il ne sait pas quoi. Cette existence bien rangée, il a tout fait pour l'avoir, sans jamais la souhaiter vraiment. Pourquoi s'est-il fixé à un endroit, à une personne ? Tout l'ennuie : cette vie qui s'assoupit, cette époque qui expire, cette littérature qui stagne. Il faut penser l'avenir. Mieux : le prévoir et l'écrire.

Il vient de publier *L'Amour et M. Lewisham*, récit d'une aventure amoureuse pour lequel il a fait appel à ses souvenirs d'étudiant



londonien. C'est un livre dont la tonalité tranche résolument avec celle des précédents. Bennett le lui fait remarquer. Selon lui, Wells ne devrait écrire que des ouvrages de science-fiction, et laisser de côté le reste — les romans plus réalistes comme celui-ci. Mais Wells a besoin d'écrire les deux, d'être à la fois dans l'imagination pure et dans le vécu. La rédaction de *La Machine à explorer le temps* relève pour lui de l'intuition, tandis qu'un livre comme *L'Amour et M. Lewisham* est le fruit d'un travail plus laborieux — presque plus *sérieux* à ses yeux. Les deux sont en tout cas « une distillation méthodique et prudente de [ses] pensées, [ses] sentiments, [ses] expériences et [ses] impressions <sup>3</sup> ». Infatigable, son esprit est déjà lancé ailleurs. Wells réfléchit vaguement à l'histoire d'une sirène nageant au large des côtes de Sandgate. Le titre est tout trouvé — *Miss Waters* — et le ton — quelque part entre le conte fantastique et la tragi-comédie. Son dernier roman, *Les Premiers Hommes dans la Lune*, commence à bien se vendre. Et puis un certain Robert W. Paul, un ingénieur talentueux, pionnier dans l'industrie cinématographique britannique, lui a écrit une lettre de louanges. Il a adoré *La Machine à explorer le temps*, il veut en faire un spectacle où hommes et femmes seraient installés dans une sorte de plateforme fermée, entourés de toiles gigantesques, de bruits et d'effets spéciaux en tout genre — spectacle qui leur donnerait la sensation véritable d'un voyage dans l'espace et le temps. Ce qu'il a en tête ressemble à s'y méprendre à certaines de nos attractions modernes : un « grand-huit » avant l'heure. L'idée est novatrice, elle enchante Wells qui donne son accord de principe. L'écrivain n'en revient pas que sa machine puisse prendre forme, que la fiction puisse peut-être devenir une expérience réelle hors du commun. Pour diverses raisons (surtout financières), le projet n'aboutit pas. Wells n'en prend pas ombrage. Le cinéma n'a pas fini de s'intéresser à lui.

Malgré ces bonnes nouvelles, il n'a pas la tête à écrire d'autres intrigues. Face à ce nouveau siècle, dans une Angleterre qui vient de perdre sa reine (Victoria est morte le 22 janvier 1901), les jeux de l'imagination font place à une ambition qui doit se conjuguer au futur. Wells veut écrire sur « la façon dont iront les choses de ce monde au XX<sup>e</sup> siècle <sup>4</sup> ». Prédire, avec assurance, ce que l'on ne peut que supposer. Endosser, pour ne plus jamais le quitter, le costume de prophète. Le recueil d'articles réunis sous le titre *Anticipations* est une autre incroyable machine à explorer le futur. Elle donne à l'avenir ses contours et ses couleurs. Elle vise loin, et souvent juste. Le livre, véritable best-seller à sa sortie, est une « clef de voûte <sup>5</sup> » dans l'œuvre de l'écrivain qui l'a en tête depuis des années, revenant subtilement à ses premières amours : l'étude de l'homme et de sa place dans l'Univers.

Wells a toujours eu l'esprit constructif. Il fait partie de ces êtres qui voient « le monde comme un immense chantier <sup>6</sup> » à bâtir et à consolider. Tous les livres qu'il a jusqu'à présent écrits sont tournés vers l'après — jamais vers le passé :

C'est dans le futur que nous allons, demain est la chose importante et féconde pour nous. C'est demain qui renferme tout ce qui reste à sentir pour nous, nos enfants et tous ceux qui nous sont chers. [...] Beaucoup de gens croient [...] qu'il ne peut y avoir aucune espèce de certitude touchant l'avenir. Vous ne pouvez pas plus savoir quelque chose de l'avenir, m'assurait récemment un ami, que vous ne savez à quel endroit un chat va sauter. Tous ceux qui ont cette opinion, tous ceux qui considèrent l'avenir comme une source perpétuelle de surprises convulsives, comme une impénétrable, incurable, éternelle ténèbre, ont certes raison de tirer des événements qui selon eux sont arrivés certainement les valeurs qu'il est nécessaire d'attacher aux choses. C'est notre ignorance de l'avenir et notre persuasion que cette ignorance est absolument incurable qui donnent seules au passé son énorme prédominance dans nos pensées <sup>7</sup>.

Alors, il lance les dés, pour voir. Dans le futur selon Wells, les hommes ne subissent plus la distance. Plus ils pourront se déplacer

facilement, mieux ils vivront. La locomotive fut une formidable invention, mais l'automobile la dépassera (plus « silencieuse, légère, élégante et puissante <sup>8</sup> »), sans parler du camion à moteur qui transportera les marchandises sur de longs trajets. L'homme sera un voyageur libre, insouciant, il « s'arrêtera s'il lui plaît en tel ou tel endroit pour y cueillir des fleurs, et s'il éprouve, certain matin, le désir de s'attarder au lit d'auberge, il fera prier le chauffeur d'attendre <sup>9</sup> ». Plus d'embouteillages de carrioles ou de diligences. Wells prévoit l'émergence de l'échangeur, afin que les véhicules se croisent sans se ralentir. C'est une refonte de l'organisation urbaine qu'il envisage, une ville mouvante, technique, audacieuse et qui abriterait — pourquoi pas — quarante millions de citadins. Le prophète a les yeux plus gros que le ventre, mais il n'est pas fou. Il pense à l'amélioration du quotidien de chacun par quelques menus progrès techniques. Les maisons seront pensées et construites avec un chauffage centralisé ; le téléphone deviendra un objet indispensable et « perfectionné <sup>10</sup> » dont chaque individu pourra disposer personnellement ; « la force d'invention <sup>11</sup> » de l'homme le conduira aussi à optimiser les guerres, à les préparer avec discipline. Fusils et baïonnettes seront remplacés par une « artillerie et des engins de destruction et d'intimidation dont nous ne rêvons pas encore <sup>12</sup> », et par d'étonnantes « machines volantes » qui situeront définitivement les combats dans les airs.

La Première Guerre mondiale n'a pas encore eu lieu, et Wells voit déjà les mitrailleuses, les tranchées, les blindés, et derrière toute cette ingénierie, une menace constante, un conflit inévitable et généralisé, un monde sans aucune sécurité à la recherche d'un système politique plus fiable que ce « leurre verbal <sup>13</sup> » qu'est la démocratie :

Il n'existe pas, dans nos États modernes, de gouvernement démocratique électif qui, en cinq minutes, ne puisse être démontré absurde. [...] Ni les hommes ni leurs droits ne sont

identiquement égaux, car ces droits varient avec chaque individu, et il est indiscutable que le minimum ou le maximum de bonheur général est loin de dépendre directement du contrôle public [...] <sup>14</sup>.

Il faut réfléchir à un régime nouveau, édifier un « État mondial <sup>15</sup> » qui permette aux individus de mieux vivre ensemble. Dans ce monde vivront des hommes « capables <sup>16</sup> », forts car intelligents, et ayant une idée très claire de l'ordre social. Balayer l'ignorance, la colère et les révolutions grâce à une élite de techniciens visionnaires qui n'aura qu'une seule préoccupation : l'éducation. Au sein de cette « République nouvelle <sup>17</sup> » — la référence à Platon est à peine dissimulée —, l'école aura pour mission de former les esprits au raisonnement et à la critique, tous les écrivains seront financièrement entretenus par les citoyens, et les dialectes disparaîtront au profit d'une langue unique (l'anglais) qui facilitera la communication mondiale. Wells développe le fil de sa pensée sans aucune retenue, allant même jusqu'à émettre des déclarations répugnantes pour nos sensibilités modernes. Son opinion sur « ces multitudes fourmillantes de demi-Blancs, de demi-Noirs, de nègres et de Jaunes <sup>18</sup> » peut effectivement choquer, surtout lorsqu'il prône leur expulsion de sa société idéale : « [...] le monde est le monde, non pas une institution charitable, et je vois qu'il leur faudra disparaître. L'ensemble du plan et du sens universels tend vers leur disparition. S'ils ne réussissent pas à former des personnalités saines, vigoureuses, distinctes dans le monde spacieux de l'avenir, il leur faudra succomber et s'éteindre <sup>19</sup> ». La violence du discours nous conduit aujourd'hui à nous interroger sur la cohérence du nouveau système politique prôné par Wells, et sur le paradoxe qui s'en dégage. Le progrès dont il rêvait pour les hommes était bel et bien dénué de toute humanité. Lui qui souhaitait tant porter les esprits vers les hauteurs du savoir et de l'éducation avait embourbé le sien dans le racisme le plus ignoble. Ces propos, hélas, étaient admis à l'époque dans certains

cercles comme celui des Fabiens qui voyaient dans l'eugénisme une manière comme une autre d'apporter une solution concrète aux problèmes sociaux.

Ces progressistes en vogue lisent d'ailleurs avec passion l'ouvrage de Wells et lui transmettent leur envie de travailler avec lui. Sa rencontre en 1903 avec Beatrice et Sydney Webb — deux ténors de ce groupe de réflexion — lui donne de l'espoir. Wells se rend bien compte qu'il rêve seul, qu'il parie sur l'avenir sans savoir « combien de temps il faudra pour que tout cela se réalise<sup>20</sup> ». Avec les Webb et la société fabienne — fondée en 1884, et réunissant des socialistes désireux de réformer la Grande-Bretagne —, une porte s'ouvre. Voilà l'ancien élève dissident aux côtés de Bernard Shaw, Graham Wallis, Annie Besant, Sydney Olivier, Hubert Bland : tous les phares de l'intelligentsia de l'époque qui ont pour ambition de transformer le pays en profondeur. Wells est plutôt enthousiaste, il pense que ses projets ont une chance de voir le jour, et il est encore très habité par son récent voyage aux États-Unis ; un séjour vivifiant, énergétique, qu'il effectue pour le compte du journal londonien *The Tribune*. Il a passé un peu plus d'un mois à découvrir la côte Est, à se nourrir de toute une littérature prometteuse, et à rencontrer des personnalités passionnantes. Maxime Gorki est l'une d'elles. Les deux hommes sont faits pour s'entendre : tous deux autodidactes, volontaires, désireux d'embellir l'humanité par la voie de l'éducation. Chacun connaît l'œuvre de l'autre. À cette époque, l'écrivain russe est en exil et vit de ses maigres ressources sur l'île de Staten Island, près de New York. Proche de Lénine et des progressistes qui veulent réformer le pays, Gorki s'est fixé provisoirement en Amérique avec pour objectif de recueillir des soutiens et de l'argent pour le Parti. Mais on a réservé un accueil glacial à cet étranger qui voyage avec une femme (russe, elle aussi) hors des liens du mariage. Il trouve

ainsi auprès de Wells un confident inattendu, un ami avec lequel il peut partager les valeurs qui lui sont chères. Transporté par l'assurance discrète de cet homme au regard sombre, Wells se met à rêver de la Russie. Un jour, peut-être, il ira.

Une autre entrevue, d'une importance capitale, se déroule lors de ce séjour : la rencontre avec le président des États-Unis, Theodore Roosevelt. Wells mesure sa chance d'être reçu par un tel homme, celui qui a apporté ce vent de « grande libération <sup>21</sup> » dans le pays. Invité à la Maison-Blanche, il passe avec lui une partie de l'après-midi à marcher dans les jardins de la demeure présidentielle en évoquant l'avenir du monde. Il découvre un esprit vif, enthousiaste, qui détaille les éventualités du futur avec lucidité. L'Europe le laisse perplexe — il ne sait pas de quoi ce continent est capable —, l'Asie ne l'intéresse pas, et la Russie l'indiffère. Wells défend son point de vue, énumère ses arguments en faveur d'un monde unifié (le problème, selon lui, se trouve dans la multiplicité des religions qui, toutes, tendent à l'universalité sans y parvenir), et d'un possible système socialiste capable de porter l'humanité (l'idée est nouvelle à cette époque, l'Amérique ne vivant que pour et par le capitalisme). Roosevelt écoute, attentif, mais il est davantage intéressé par le romancier que par l'utopiste. Il a lu avec beaucoup d'intérêt les livres de Wells, et garde un souvenir impérissable de *La Machine à explorer le temps*, un récit empreint à ses yeux de pessimisme. Assis au milieu de la grande pelouse de la Maison-Blanche dans un fauteuil en osier, Roosevelt revient sur l'idée, soufflée par Wells dans le livre, d'une décadence prochaine de l'humanité, et lui dit : « En supposant qu'après tout, [...] ceci soit vrai, que tout doive aboutir à vos papillons et vos gnomes, cela n'a aucune importance pour le présent. Notre effort est réel. Cela vaut la peine de continuer. Cela vaut la peine de continuer... même dans ces conditions-là <sup>22</sup> ! » Roosevelt parle en

s'agrippant à l'anse du fauteuil, l'autre poing serré vers le ciel. Wells regarde cet homme si puissant, si convaincant, lui dire qu'il faut croire non seulement à l'avenir, mais aussi aux actions de tous les individus qui se battent, au jour le jour, pour la justice et la liberté. Le présent, le *moment* présent. Wells, la main en visière et les yeux constamment fixés à l'horizon, l'avait presque oublié.

Il quitte ce grand pays dynamique rempli d'espoir, avec l'intention d'écrire un essai sur ce formidable modèle pour l'Europe \*<sup>1</sup>. Quelque chose lui plaît en Amérique, une ferveur, un enthousiasme serein, l'impression que tout est possible. Ce n'est pas le cas en Angleterre. Non seulement il n'a jamais été reçu à Buckingham, mais surtout les Fabiens sont plus frileux qu'il ne le pensait, et ne prêtent aucune attention à ses doléances. Il rentre donc en Angleterre revigoré, retrouvant les bras de la belle Rosamund Bland, qui a la moitié de son âge et la fâcheuse manie de lui souffler dans le cou dès qu'ils sont seuls. C'est la fille adoptive d'Edith et Hubert Bland, un couple d'amis fabiens qui ont une maison de vacances près de Dymchurch, dans les environs de Sandgate. Il a rencontré Rosamund chez eux un dimanche après-midi. Elle lui a tout de suite plu. Elle aussi fait partie des Fabiens, mais s'occupe de la Pouponnière, l'antichambre du groupe qui réunit les jeunes adhérents. Depuis peu, ils se voient en cachette, et projettent de passer un week-end à Paris, rien que tous les deux. Le jour de leur départ clandestin, Hubert Bland les intercepte à la gare de Paddington. Il avait bien remarqué des regards échangés et une complicité douteuse. Et puis il avait entendu Rosamund sortir plus tôt que prévu de la maison. La confrontation est terrible : Hubert, visiblement irrité, son monocle se balançant au bout de son ruban, s'approche avec détermination, frappe Wells d'un coup de poing au visage, et prend sa fille par le bras avant de s'en aller. Wells, à terre, n'a encore une fois rien vu venir. Depuis son

altercation avec Sutton, dans sa prime jeunesse, il s'était pourtant juré que plus jamais il ne se ferait battre par un homme. En vain.

Il a une marque rouge sur la joue et décide de se faire discret pendant quelques jours. Laisser l'orage passer, et surtout éviter de croiser Hubert. Une fois rétabli, il décide de marquer son retour et de formuler toutes les propositions qu'il a en tête pour améliorer le fonctionnement interne des Fabiens. Aucun membre du groupe n'a encore osé remettre en cause la Société. Wells y voit une opportunité, décide d'affronter ses pairs et de leur lire un texte critique, dont il est l'auteur, au titre sans équivoque : « Faults of the Fabian » (« Les fautes des Fabiens »). Dans cette allocution, il presse ses camarades de mener une propagande socialiste auprès de tous les intellectuels du pays afin de prôner le progrès. Il veut surtout que les Fabiens s'allient au parti travailliste, et qu'ils trouvent ainsi un engagement politique concret. Mais Wells est mauvais orateur, voire « remarquablement absurde et incapable<sup>23</sup> » selon ses propres termes. Il ne se sent pas à l'aise dans ce rôle de détracteur, et éprouve sa maladresse au moment de prendre la parole. Les plus jeunes l'écoutent avec intérêt, les vieux chefs sont sceptiques et refusent majoritairement toute idée de changement. Wells tente alors sa chance auprès des antennes locales, plus petites, plus indépendantes, mais se rend compte de la difficulté d'imposer un quelconque élan. Les Fabiens ne le rejettent pas, mais lui font comprendre qu'il ne sert à rien de s'agiter. Wells, lui, n'a qu'une envie : secouer le monde, le réveiller de son sommeil sclérosant. L'agitateur tire sa révérence, envoie sa lettre de démission et retourne à ses livres, là où il peut concentrer toute son énergie. Il quitte les Fabiens dans l'amertume, avec le sentiment de n'avoir pu changer les choses et, collée à la peau, une encombrante étiquette de « prophète ».



Son départ se teinte d'un énième parfum de scandale. Celui qui s'est permis de critiquer les grands pontes de l'organisation a aussi noué une relation des plus passionnées avec l'une des recrues du groupe, jolie et brillante, fille de politicien : Amber Reeves, vingt ans à peine. Son visage, son allure, servent de modèle romanesque au portrait de la nouvelle héroïne de Wells, qui a pour nom Ann Veronica. La voici donc, « les cheveux noirs, de beaux sourcils et le teint clair ; et les forces qui avaient modelé les traits avaient pris goût à leur ouvrage et s'y étaient attardées pour les rendre fins et délicats. Elle était svelte ; tantôt elle donnait l'impression d'être grande : sa démarche et son port avaient une légèreté allègre évoquant une personne qui se sent d'ordinaire et de façon habituelle bien dans sa peau ; et tantôt elle se voûtait légèrement sous le poids de la pensée. Ses lèvres se rejoignaient avec une expression à mi-chemin du contentement et d'un sourire esquissé ; son abord était empreint d'une réserve pudique et, à l'abri de ce masque, elle se sentait furieusement insatisfaite, aspirant à la liberté et à la vie <sup>24</sup> ».

Comme avec Rosamund, il n'a eu pas besoin de la séduire. La jeune femme lui a très tôt manifesté publiquement son intérêt. Elle connaît par cœur certains de ses ouvrages et adhère sans réserve à toutes ses idées. Maud, la mère d'Amber — elle aussi membre des Fabiens —, assiste à ce coup de foudre intellectuel et encourage sa progéniture à se rapprocher de Wells, qu'elle apprécie pour son charisme et son tempérament de feu. Mais elle est loin de se douter que les chastes promenades et les longues discussions philosophiques vont bientôt faire place à des liens plus intimes. Amber s'adresse à Wells en le nommant « Maître <sup>25</sup> » ; lui l'appelle « Dusa » — diminutif de « Medusa » dont la tête coupée, tenue par Persée et sculptée par l'Italien Cellini, est depuis longtemps admirée par la jeune fille. Un jour, n'y tenant plus, elle se jette à l'eau et lui avoue qu'elle est amoureuse. « De qui <sup>26</sup> ? », demande

subtilement l'intéressé. Pour toute réponse, Amber l'embrasse fougueusement. Nous sommes en 1908. C'est le début d'une liaison charnelle immortalisée dans le roman *Ann Veronica*, qui créera lors de sa publication une immense polémique.

Wells et Amber vivent leur amour en cachette à Londres, où elle poursuit ses études et lui continue de creuser son sillon littéraire. Mais l'idylle clandestine est éphémère, Amber ne résistant pas à l'envie de se confier à sa mère (inquiète) et à d'autres amis (bavards). Wells se rend bientôt compte que la moitié de l'université est au courant — des élèves mais surtout des professeurs qu'il connaît bien. Elle en a aussi parlé à ce jeune homme, Rivers Blanco White, étudiant en droit, qui nourrit depuis longtemps pour elle des sentiments amoureux. Il lui a déjà proposé de l'épouser, mais elle a décliné, ne pouvant se résoudre à se séparer de Wells. Est-ce Rivers qui, pour se venger, a dévoilé le secret de leur liaison au père de la jeune fille (lequel, de manière étonnante, est resté imperméable à la scandaleuse nouvelle) ? Difficile à savoir. Au sein des Fabiens, on ne parle que de cela. Le père d'Amber tente de trouver une issue aux rumeurs. Il convoque sa fille un soir et l'oblige à accepter la main de Rivers. Prise au piège, Amber supplie Wells de lui faire un enfant, pensant qu'une grossesse pourrait compromettre ce mariage forcé. Une fois enceinte, elle annonce la nouvelle à son fiancé qui reste sur ses positions. Alors, il faut partir. Après en avoir averti Jane qui n'est dupe de rien et ferme les yeux sur cette situation désormais publique, Wells emmène Amber à Victoria Station. Ensemble, ils partent pour Le Touquet, en France, dans un chalet que l'écrivain a loué pour quelques semaines. Là-bas, enfin seuls, ils réfléchissent à ce qu'ils peuvent faire. Fuir, disparaître ? Non. Divorcer de Jane ? Non plus. Wells ne veut pas la quitter, il aime son épouse et ses enfants. S'il faut choisir, il choisit sa famille. Face aux menaces constantes des parents

d'Amber qui entendent la déshériter si elle ne revient pas à la raison, les fugitifs prennent donc une décision : renoncer à leur amour. Wells raccompagne sa jeune protégée, un matin, sur le quai de Boulogne et la regarde s'éloigner en bateau. Peu de temps après, Amber épouse Rivers.

Dévasté, Wells n'a pas la force de rentrer chez lui. Jane, avertie de toute l'affaire, le rejoint avec les enfants. Elle n'exprime aucun ressentiment, aucune rancœur. « *Wonderful*<sup>27</sup> » (« merveilleux ») est le mot employé par l'auteur des années plus tard pour décrire son épouse à cet instant. À ses côtés, il se remet à écrire, décide de tourner la page en vendant Spade House, lieu de l'échec du triangle amoureux, « cette maison [qui] menac[e] de devenir le décor définitif de [s]a vie<sup>28</sup> ». Il part s'installer dans la capitale, à Hampstead, ouvrant ainsi un nouveau chapitre. Mais très vite, il reçoit des nouvelles d'Amber. Son union avec Rivers n'a rien d'épanouissant. Elle a quitté leur maison et cherche un endroit où vivre et mener sa grossesse à terme. Wells prend les choses en main, et l'installe dans la demeure d'une amie, à Blyth, dans le comté de Northumberland, près de la frontière écossaise. Là-bas, il lui rend visite régulièrement, et prend soin d'elle.

*Ann Veronica* est publié. Cette héroïne vierge qui tombe amoureuse d'un homme marié — son professeur de biologie, Capes — sans craindre de le lui dire est le parfait miroir de ce qu'ils ont vécu. Amber craint que tout cela n'envenime encore davantage un climat déjà tourmenté. Mais il est trop tard pour penser à cela. Le livre est en vente partout, et suscite un éclat dans le cercle des Fabiens, choqués à l'idée qu'une jeune fille (on soupçonne évidemment qu'il s'agit d'Amber) puisse montrer son attirance pour l'autre sexe. « Je vous désire. Je veux que vous soyez mon amant. Je veux me donner à vous. Je veux être tout

ce que je peux pour vous<sup>29</sup>. » Ces quelques mots sont révolutionnaires, tout comme la formulation de la négligence assumée des conventions :

Vous n'êtes pas pour moi un homme parmi d'autres : je veux dire, un représentant de votre sexe. Vous êtes simplement un être particulier qui échappe à toutes les classifications du monde. Vous êtes nécessaire à ma vie. Je n'ai jamais rencontré quelqu'un comme vous. Que vous m'apparteniez compte plus que tout. Rien d'autre ne vient en balance. La moralité passe après cela. Peu importe que nous ne puissions jamais nous marier. Je n'ai absolument peur de rien : du scandale, des difficultés, du combat... J'ai plutôt envie d'eux. J'en ai vraiment envie<sup>30</sup>.

Wells crée un personnage féminin qui n'a pas honte de ses actions, et qui agit sans que soit prononcée contre lui de sentence. Non seulement Ann Veronica est audacieuse, mais son audace n'est ni condamnée ni punie par le romancier. Wells le sait, il va trop loin. Il se félicite de mettre en mots ce que les femmes pensent tout bas :

Mon livre fut écrit essentiellement pour exprimer le ressentiment et la détresse qu'éprouvent aujourd'hui beaucoup de femmes devant le fait qu'elles dépendent pratiquement et inévitablement de quelque individu masculin qu'elles n'ont point délibérément choisi, et en accord complet avec l'idée naturelle, mais peut-être anarchique et antisociale, qu'il est intolérable pour une femme d'avoir des rapports sexuels avec un homme qu'elle n'aime pas, et naturel, désirable et admirable qu'elle désire en avoir avec un homme qu'elle a elle-même choisi et, encore plus, qu'elle souhaite en avoir des enfants<sup>31</sup>.

Ce n'est pas la première fois que Wells se place du côté de la femme. Déjà en 1905, dans *Une utopie moderne*, il avait énoncé plusieurs mesures visant à mettre en valeur son rôle dans la société. Constatant que les femmes étaient libres « en théorie et aucunement en pratique<sup>32</sup> » — notamment sur le plan économique —, il avait imaginé un service d'allocations qui permettrait de rémunérer celles qui mettaient au monde un enfant. Selon lui, devenir mère était, au même titre que les métiers exercés par les hommes (et aussi glacial que cela puisse paraître), « un service rendu à l'État<sup>33</sup> », et devait en conséquence être pris en compte.

Peu après sa publication, *Ann Veronica* est interdit en bibliothèque, sévèrement critiqué par l'Église <sup>34</sup> et dans la presse — ce qui favorise, évidemment, les ventes. Wells tente de calmer les esprits, et modifie la fin de son texte en décrivant le mariage d'Ann Veronica et du divorcé Capes. Il le regrette vite. Non seulement il a l'impression de donner raison aux moralistes, mais surtout, rien n'arrête le « torrent d'injures, de faussetés, de condamnations hâtives <sup>35</sup> ». Un critique, en particulier (John St Loe Strachey, rédacteur en chef du *Spectator* et contradicteur coutumier de Wells), trouve un malin plaisir à clouer au pilori cette histoire d'amour moderne :

Le dégoût et l'indignation que nous inspire ce livre tiennent à ce qu'il risque fort d'émousser chez l'individu le sens de la continence qui est essentiel à un État solide et sain. Il nous apprend en vérité qu'il n'est rien de tel que l'honneur d'une femme, ou s'il existe, il ne saurait être rien d'autre qu'un rempart contre la faiblesse de la tentation... si une envie animale ou un désir est suffisamment absorbant, alors il faut lui obéir. L'abnégation est un rêve et la retenue une illusion. De telles choses n'ont pas leur place dans le monde fangeux des fantasmes de Mr Wells. Son univers est fait d'hermines et de furets, qui ignorent ce que peuvent être le devoir et l'abnégation <sup>36</sup>.

Wells riposte, s'offusque que son livre ne puisse pas circuler entre toutes les mains et revendique ce « monde fangeux » qui est le sien. Le roman anglais est étouffé par la tradition, Wells veut l'encanailler, le mêler aux interdits et surtout, qu'il embrasse « l'amour libre ». Cette notion apparaît dans *Une utopie moderne*, l'essai romancé publié quelques années plus tôt. Toujours très influencé par la pensée platonicienne, Wells imagine un monde idéal, « sain et heureux <sup>37</sup> », tout entier dévoué à l'éducation des individus, et dirigé par une élite — l'ordre des Samouraïs — travaillant à la construction d'un véritable système socialiste — un monde qui ressemble davantage, dans les faits, à un État policier. Pas de places pour les faibles, il faut que « les

inférieurs soient mis hors d'état de croître et de multiplier<sup>38</sup> ». Wells ne veut pas des idiots et des fous, des pervers et des incapables, de ceux aussi qui peuvent être « atteints de certaines maladies répugnantes et transmissibles<sup>39</sup> ». Il a non seulement le goût de l'excellence, mais surtout celui de l'ordre et de l'autorité, refusant d'envisager un monde dirigé par « n'importe qui<sup>40</sup> ». L'élite qu'il espère voir émerger, il l'imagine scrupuleusement sélectionnée — dès la naissance, grâce à la pratique répandue de l'eugénisme, puis plus tard, au sein des classes sociales supérieures (les « Kinétiques » et les « Poétiques »). Hommes ou femmes, ils ont l'interdiction formelle de boire, de fumer, de chanter, ou même de parier de l'argent, leur vie étant consacrée à l'instruction et à l'exemplarité. Ils suivent un régime alimentaire strict, exercent régulièrement leur esprit à la méditation et pratiquent entre eux ce fameux « amour libre ». L'auteur envisage ainsi comme principe fondamental un état d'affranchissement total concernant les relations sentimentales ou charnelles, considérant que « la morale privée d'un citoyen adulte ne regarde en rien l'État<sup>41</sup> ». L'infidélité n'est donc pas une faute, elle est admise et fait partie d'un processus d'équilibre entre les individus.

Wells, lui-même, met un soin particulier à explorer cette conception depuis de nombreuses années. Ses frasques donjuanesques sont connues de tous. On parle de May Nisbet, fille d'un journaliste du *Times*, quinze ans à peine, qui aurait surgi un jour dans son salon en légère robe de plage ; de Violet Hunt, une proche de Bennett, romancière franco-britannique avec laquelle il écume les restaurants de Londres ; de Dorothy Richardson, une amie de Jane, blonde à la plume incendiaire en quête d'un équilibre spirituel, qui aime faire l'amour dans les fougères ; de cette prostituée aussi, rencontrée à Washington, qui serait tombée amoureuse de lui à la suite d'un tête-à-tête en maison close ; ou

encore de cette Australienne qui a lu *Kipps* et qui écrit au romancier pour lui dire tout le bien qu'elle pense de ses livres, avant de le retrouver dans une chambre d'hôtel. Dans les faits, donc, Wells applique au jour le jour sa théorie, mais très vite, elle n'est plus assumée, voire se trouve niée par l'écrivain qui comprend que cela peut nuire à sa réputation. Wells en fait l'aveu dans une interview <sup>42</sup>, des années plus tard, expliquant ce revirement d'opinion par une prudence économique. Il ne pouvait prôner quelque chose qui le conduirait à se mettre à dos des lecteurs, et l'empêcherait probablement de vendre beaucoup de livres.

Les mois passent, et Rivers veut récupérer son épouse. Amber et Wells décident d'un commun accord de se séparer pour de bon. Les fêtes de Noël sont célébrées, et la fugitive met au monde une petite fille, Anna Jane. De nombreuses années s'écoulent avant que Wells ne se rende compte de sa contradiction. Lui qui encourageait l'amour libre refusait secrètement à la fois de « libérer » Jane et de partager Amber :

Je théorais à propos de l'amour libre, mais je gardais Amber pour moi seul. J'essayais de maintenir une configuration triangulaire. Jane demeurait invinciblement ma femme, et Amber la jeune maîtresse ; nous nous comprenions, nous nous affirmions, magnifiquement <sup>43</sup>.

Il revoit son ancienne maîtresse après la guerre et suit de loin la croissance de sa fille qui excelle dans ses études. Les dernières nouvelles qu'il reçoit d'Amber lui parviennent dans une lettre datant de l'été 1939 : elle le remercie sincèrement pour ces années passées à l'aimer, et lui assure ne rien regretter de leur histoire :

Nous sommes rentrés hier de Wales et avons reçu ton livre — qui occupera nos pensées — comme une bénédiction. À un moment pareil, quand la vie telle que nous la connaissons semble se terminer pour nous tous, on réfléchit à ce qu'on a vécu, et même s'il n'y avait pas ce livre je pense que je t'aurais écrit pour te remercier. Ce que tu m'as donné tout au long de ces années —

un amour qui m'a semblé parfait, l'influence de ton esprit, et notre fille — ne m'a jamais quitté depuis. Je n'ai jamais pensé un instant que tout cela n'en valait pas la peine <sup>44</sup>.

<sup>\*1</sup>. *The Future in America : A Search After Realities* (1906).



# La poursuite de l'amour

Amber. Corps sublime, âme tendre, fantasma absolu. En était-il pour autant vraiment amoureux ? Il voudrait dissoudre toutes ces interrogations qui lui renvoient le poids des années — ce qu'il a été, ce qu'il a enduré et réussi, ce qu'il aurait pu faire, ce qu'il aimait ou croyait aimer. Sur ce dernier point, il ne sera jamais sûr. L'amour demeure mystérieux. Il est une chimère qu'il voudrait attraper, qui semble à portée de main mais se dérobe sans cesse à lui : l'Ombre-Amoureuse (« *Lover-Shadow* »). Et pourtant, depuis toujours, il porte en lui l'espérance d'une possibilité, l'idée que, peut-être, chaque individu en ce monde a une âme sœur quelque part :

Je pense que dans l'esprit de chacun, possiblement depuis l'âge le plus tendre, il existe un complexe d'attente et d'espoir — toujours grandissant, toujours plus subtil ; une agrégation de pensées aimables et excitantes ; des concepts de rencontre et de réaction tirés de l'observation, des descriptions, et du drame ; des rêveries de délices sensuelles et d'extases ; des rêveries de compréhension et de réciprocité ; ce que j'appellerai « *Lover-Shadow* » et que je pense aussi essentiel à nos vies que la conscience de soi. C'est une conscience autre. Aucun être humain n'affronte le monde conscient de sa complète solitude ; aucun être humain, je crois, ne vit ou ne peut vivre sans cette présence qui pour être vague, protéiforme et changeante n'en est pas moins très réelle, à côté de la persona. Voilà ce que je veux dire par *Lover-Shadow*. Il s'agit du corrélat inséparable de la persona, lorsqu'il est question de diriger nos vies. Même si on lui refuse toute reconnaissance ; même si on lui dénie toute existence ; le *Lover-Shadow* est bien là, présidant à l'écriture des livres, des poèmes, des images <sup>1</sup>.

Lui aussi, au fond, écrit des livres pour cela, même lorsqu'il évoque la guerre — c'est juste une autre manière de parler d'amour. Inscrire sur

le papier ce qu'il ne peut, dans la vraie vie, saisir, tenter de comprendre ce qu'est ce sentiment fugitif : voilà la véritable « anticipation », la seule vraie raison d'écrire, ce qui justifie même le risque de devenir écrivain. Il sait trop ce qu'est le désir, il en a connu, des femmes, étreint, des corps — certains désormais oubliés, d'autres dont il a encore la marque. « Inébranlable <sup>2</sup> », dirait Shakespeare :

Au mariage de deux esprits s'ils sont sincères  
Je ne conçois d'obstacle. Car l'amour  
N'est pas l'amour, si l'un change quand l'autre change,  
Oui si, trahi, il désire trahir.  
Ah non ! Lui, c'est le phare en son point fixe,  
Inébranlable au fort de la tempête,  
C'est l'étoile des barques désemparées,  
Dont calculable est le ciel mais inestimable le don.  
[...]  
L'amour ne souffre pas en ces heures brèves,  
Il va droit jusqu'à celle du Jugement.  
Et si c'est faux, cela, et qu'on me le prouve,  
Au diable mes écrits ! Nul n'aura donc aimé <sup>3</sup> .

La vague le submerge d'un seul coup, ça le prend à la gorge, ça lui pique les yeux. Ce cœur, là, dans sa poitrine, n'aurait peut-être jamais aimé. Il a toujours remarqué qu'il battait lentement. Jamais il ne s'emballe. Même à l'enterrement de sa mère, son rythme cardiaque ne s'est pas accéléré. Il se souvient du malaise qu'il a ressenti ce jour-là. C'était en 1905, juste avant l'été. Elle venait de mourir et lui se demandait que penser de cette femme qui était partie dans l'air moite de sa chambre, sans dire un mot, sans jamais se plaindre, sans rien demander ; que penser de son comportement à lui, son fils, qui ne lui avait jamais exprimé sa tendresse, sa reconnaissance, et qui la voyait assez peu ces dernières années. Elle était venue, pourtant, passer quelques jours à Spade House. Comme elle avait été heureuse ! Elle se

mettait au soleil dès la fin d'après-midi, sur une chaise en osier face à la mer. Elle était habillée de noir, comme à son habitude. Elle souriait.

La veille de l'enterrement, il avait retrouvé un papier dans une corbeille près de son lit. Sarah y avait gribouillé quelque chose, d'une écriture mal assurée, et il avait reconnu le mot inscrit sur la tombe d'Huxley, qui évoquait non pas l'immortalité, mais le doux repos éternel. Sa pieuse mère, qui avait tant dénigré ce professeur athée et critiqué le choix de son fils de suivre ses cours, avait scrupuleusement recopié ces lignes avant de mourir. Cela le touche de penser qu'elle ait pu être émue par les mots de son mentor, qu'elle ait même pu les écrire en pensant à lui. Ce même jour, en mettant de l'ordre dans ses affaires, il était aussi tombé par hasard sur son journal intime <sup>4</sup>, et il s'était empressé de le lire. Il n'aurait pas dû, car ce qu'il a découvert dans ce cahier interdit l'empêche maintenant de dormir : page après page, sa mère écrit sa frustration de vivre et ce chagrin insondable, jamais guéri, de la perte de sa fille aînée. C'est inscrit noir sur blanc : si elle a voulu à tout prix retomber enceinte après la mort de Fanny, c'était pour la remplacer. Elle désirait avoir une fille. Au lieu de cela, Herbert est venu au monde.

Lui se trouvait là, en face du cercueil qui s'enfonçait dans le sol, observant la couche de terre rabattue sur le corps de celle qui lui a donné la vie sans le vouloir vraiment. Il se souvient d'avoir eu honte au point de vouloir disparaître : il avait fallu que sa mère meure pour qu'il sache non seulement qui elle était, mais surtout pour qu'il se rende compte qu'il ne l'avait jamais aimée — qu'il l'aimait désormais, étrangement, et qu'il était trop tard pour le lui dire <sup>5</sup>. L'a-t-il assez dit à Jane ? Non, il le devrait. Cependant, ils ont un accord tous les deux : leur liberté avant tout. Leur mariage est réel, leur union est ouverte,

chacun ayant le droit de vivre ce qu'il veut tant que cela ne menace pas l'équilibre du foyer familial. Seul Wells en a pour l'instant profité. Guidé par son désir, amené naturellement à rencontrer de nouvelles personnes, sans cesse courtisé par de jeunes lectrices, il est de ces hommes qui ne savent pas dire non. Lui préfère dire : « Pourquoi pas <sup>6</sup> ? » Michael Sherborne, auteur d'une biographie de H. G. Wells, inédite en français, a retrouvé, dans un numéro de la *Pall Mall Gazette* datant de mai 1894, un poème intitulé « Épisode », sans nom d'auteur, mais dont tout laisse à penser qu'il a été écrit par Wells. Dans ces quelques phrases se reflète la double vie du romancier, partagé entre ses idylles d'un jour et son calme quotidien de mari :

Une rencontre sous un arbre verdoyant  
Sous une lumière douce traversant les feuilles  
Une rencontre oui, et une passion à connaître  
Si je lis bien tes yeux.  
Une séparation sous l'arbre vert,  
Une passion délicate de la douleur  
(Et sobrement je retrouve ma  
Jane, mature et élégante) <sup>7</sup>.

Jane n'a de son côté jamais d'aventures. Soit elle ne le veut pas, soit elle n'en a pas l'occasion. En tout cas, elle n'ignore rien des écarts de son mari, et les supporte en silence.

Elle s'occupe de tout, recopiant les manuscrits de Bert, gérant ses contrats, sa comptabilité, organisant les soirées, et le soutenant moralement en toutes circonstances. Elle seule peut émettre un jugement sur les écrits de son mari que ce dernier prend vraiment au sérieux. Elle est son critique le plus redoutable, le plus juste. Wells ne cesse de lui demander son avis, d'attendre ses remarques. Tout pour lui, peu pour elle. Ses goûts — pour la plume de Marcel Proust, la délicatesse de

Katherine Mansfield, la peinture figurative et les charades qu'elle invente par dizaines pour amuser les invités — comme ses ambitions (foisonnantes), elle les garde secrets. À bien y réfléchir, elle se sent bien telle qu'elle est, dans cette grande maison avec ses enfants, à s'acheter les robes qu'elle désire, à se rendre aux dîners mondains, à partir en voyage quand elle le souhaite. Les prétentions littéraires qu'elle peut avoir sont réelles, mais elles doivent rester secondaires. Un plaisir solitaire. À la fin de la journée, lorsqu'elle s'est occupée de toutes les affaires de Wells, elle se met à son bureau et écrit : des nouvelles, des poèmes, des textes épars qu'elle range précieusement dans une chemise en carton, glissée dans le tiroir de la commode. Personne d'autre qu'elle ne les lit, elle n'envisage même pas de les présenter à un éditeur, que penserait-il d'elle, l'épouse et secrétaire de l'écrivain le plus connu d'Angleterre ? Elle a bien songé à en envoyer quelques-uns, mais y a renoncé assez vite.

Elle aime son mari, elle ferait tout pour lui — elle vit *pour* lui. Elle l'aime quand il tourne en rond dans le jardin en fumant sa pipe, quand ils font du tandem le dimanche dans la campagne, quand elle le regarde, assis dans un fauteuil du salon, écouter de la musique sur son gramophone. Elle aime sa fantaisie, cette bulle dans laquelle ils vivent. Il peut bien se perdre dans les bras d'autres femmes, rien ne pourra altérer leur amour. Ils sont époux mais ils sont aussi partenaires. C'est la seule chose qui compte. Pour le reste, elle ferme les yeux, n'étant dupe de rien. « J'ai fait tout ce que j'ai voulu faire, de sorte que chacune de mes pulsions sexuelles a pu s'exprimer <sup>8</sup>. » Rien d'impossible pour Wells, jamais. L'esprit travaille et le corps exulte, sans frustration. Et cela, en fait, n'a rien à voir avec l'amour, l'attachement absolu, avec ce rêve d'une « présence <sup>9</sup> » fondamentale qui lui ôterait tout souci d'exister. Il n'est pas comme « la moitié des gens doués d'imagination [qui]

succombent à cette conviction aussi naturellement que les canetons vont à l'eau <sup>10</sup> ». Lui avance dans un désert, tels les « Pèlerins de l'Amour <sup>11</sup> », en sachant qu'il aura toujours soif. Aimer les femmes est une nécessité vitale, incontrôlable.

Amber. Il faut étouffer ce chagrin. Le remède est irlandais et s'appelle Elizabeth von Arnim — « Little E ». Séparée de son mari (un comte allemand) et installée en Angleterre avec ses cinq enfants, cette aristocrate s'adonne occasionnellement à l'écriture tout en privilégiant une vie très spontanée. C'est une bonne vivante qui s'ennuie lorsqu'il s'agit de parler politique ou philosophie. Cela plaît beaucoup à Wells qui vit à ses côtés des moments de pure extase. Ils s'amuse ensemble, voyagent dans le nord de l'Europe et quelquefois en Italie. Tandis qu'avec son mari le sexe était une « affaire désagréable <sup>12</sup> », avec Wells Elizabeth vit une aventure de tous les instants — à leur actif, des lits cassés dans les hôtels, des parenthèses érotiques dans les endroits publics. Comme cet après-midi qu'ils ont passé à lire le *Times* dans les bois, assis contre un arbre. Un article dénonçait la tendance moraliste de la jeune génération dont une partie s'offusquait de la liberté de ton d'une certaine Rebecca West... Wells ne connaît pas cet écrivain dont tout le monde parle, et ne s'en inquiète pas davantage. Ce qu'il veut faire en revanche, c'est montrer à cette journaliste qu'elle a tort, que certains n'ont que faire de la morale. En moins de deux minutes, ils se déshabillent et font l'amour là, sous les arbres, littéralement *sur* le texte de Mrs Humphrey Ward. Répondre à une idée par un acte, et brûler le journal tout de suite après.

Les choses deviennent plus difficiles dès lors que « Little E » commence à nourrir une inexplicable jalousie envers Jane. Elle ne cesse de la critiquer devant Wells, de la déprécier et de vouloir lui en donner

une mauvaise image. Parfois, quand Wells écrit une lettre à son épouse alors qu'il est en déplacement avec Elizabeth, celle-ci se met dans des colères noires. Elle veut davantage. Plus que le simple amusement et que ces escapades au soleil. Elle veut vivre avec Wells et le lui fait violemment savoir. À l'automne 1912, il fait finalement ses valises, agacé par ces remontrances qu'il pense illégitimes, et rejoint en hâte son foyer. « Little E » rentre seule à Londres, et ne cesse d'écrire à son amant pour lui demander pardon. Il accepte finalement de la revoir, sonnant un jour à sa porte de manière impromptue. Les semaines ont passé, et Wells a fait d'autres conquêtes qui ne sont pas passées inaperçues. Les reproches fusent, Elizabeth l'accusant de toutes les fautes dont celle de ne l'avoir jamais aimée. Wells réplique : si elle se permet de lui dire cela, c'est elle qui ne l'aime pas. « Tu n'as été que la moitié d'un amant <sup>13</sup> », lui lance-t-elle pour finir. Ils se séparent sur ces mots, Wells claquant la porte derrière lui.

Comme à chaque bouleversement — qu'il soit professionnel ou personnel —, il en profite pour donner une nouvelle impulsion à sa vie. Cette rupture correspond donc à son installation dans l'Essex, près de la ville de Dunmow, dans une maison de grand style surplombant le parc de la comtesse de Warwick. Cela lui rappelle son enfance, et Up Park. La demeure, entourée de cèdres, est vaste et luxueuse, mais s'appelle pourtant « Little Easton Rectory ». Jane et les enfants s'y sentent très vite chez eux ; Wells aussi, même s'il garde un pied-à-terre dans la capitale, à St James Court — son havre de paix et de liberté.

Décidément, il ne comprend rien à l'amour. Il en est presque dégoûté. Il a trop vu quels pouvaient en être les lourdeurs, les débordements et les dangers (l'emprise, la possession, la jalousie, tout ce qu'il déteste). Il en fait le sujet de son nouveau roman, *Mariage*,

l'histoire d'un jeune couple issu de la classe moyenne — un professeur en sciences et sa jolie femme — confronté aux aléas de l'existence. L'essor de la vie professionnelle du mari (Trafford) tranche avec la tranquillité d'une union qui devient peu à peu morose. Malgré l'éloignement et les crises, sa femme, Marjorie, demeure aux côtés de son époux, l'aidant dans son travail et déployant toute son énergie pour que son couple ne sombre pas. Toute ressemblance avec des personnes réelles est, évidemment, totalement fortuite. Le roman est salué par la critique pour son aspect moral. Le véritable amour, ce serait donc cela : traverser le meilleur comme le pire, mais rester ensemble, quoi qu'il advienne. Cette idée met tous les lecteurs et lectrices d'accord, tous sauf une, Rebecca West, qui critique sévèrement la vision que Wells donne de la femme — faible, conciliante, acceptant un rôle inférieur à celui de son mari. Son opinion est détaillée dans un magazine au titre révélateur, *The Free Woman*. Il fallait oser s'attaquer au romancier publiquement.

Volontaire, téméraire, révoltée : cette jeune fille a tout d'une héroïne dramatique. C'est d'ailleurs en découvrant une pièce d'Henrik Ibsen (*Rosmersholm*) dans laquelle apparaît la fictionnelle Rebekka West, que la journaliste décide d'en faire sa signature. Avec ces deux initiales, elle se sent prête pour affronter le monde, déjouer les règles qu'on lui impose, crier haut et fort ses idées à qui veut les entendre. Disparue la petite Cicely Isabel Fairfield, née d'un père journaliste irlandais et d'une mère écossaise morte trop tôt. Fascinée par la scène, grande admiratrice de Sarah Bernhardt, la future Rebecca suit des cours à l'Académie d'art dramatique de Londres, écrit dans des journaux d'avant-garde des articles engagés sur le droit des femmes, la discrimination raciale, l'avenir de la classe moyenne, ou encore le mouvement des suffragettes, jusqu'à ce jour du 19 septembre 1912 où elle consacre ce fameux article au nouveau livre du plus populaire des écrivains britanniques. Et



comme s'il ne lui suffisait pas de tourner en ridicule cette Marjorie bien peu crédible à ses yeux, elle désigne son auteur comme « la vieille fille des romanciers » — « *he is the old maid among novelists* <sup>14</sup> », écrit-elle en conclusion de son article.

Très vite informé de l'affaire, Wells est moins contrarié qu'intrigué, et il décide d'inviter cette « femme libre » à déjeuner chez lui. Il s'attend à rencontrer une journaliste acariâtre et frustrée. Rien de cela. Quand il ouvre la porte, il se retrouve face à une femme extrêmement attirante, vingt-deux ans à peine, de grands yeux noirs, une bouche pulpeuse, et un franc-parler déconcertant. Dès qu'ils se mettent à table, le ton monte et aucun des deux ne touche à son assiette. Ils sont trop occupés à débattre de tel livre ou de telle question philosophique. Rebecca ne ressemble à aucune autre. Elle enchante Wells qui ne manque pas de remarquer son « esprit perturbé et magnifique <sup>15</sup> ». À la fin du déjeuner, ils conviennent de se revoir. Leur deuxième rendez-vous se déroule dans la bibliothèque de Wells, autour de livres ouverts dont ils discutent à voix basse, avant de s'embrasser. Dès lors, il est son « jaguar », elle, sa « panthère » <sup>16</sup>.

Ce devait être la notoriété, l'assurance qui émanait de lui — ces yeux fixes qui jamais ne tremblent — qui ont plu à Rebecca. Elle sait qu'elle n'est pas la seule, qu'il y a Jane et toutes les autres. Aussi, elle n'exige rien. Les deux amants se fréquentent en cachette, à l'abri du regard envahissant de la famille West, qui veut préserver Rebecca du scandale. Cette dernière n'écoute rien ni personne. Elle est heureuse et profondément amoureuse, ce qui ne l'empêche pas de nourrir des points de discorde avec son amant. L'écriture en est un. Ils ont tous les deux une approche très particulière du roman. Les modèles de Rebecca s'appellent James Joyce, Henry James et D. H. Lawrence. Ceux de Wells

sont bien différents : Charles Dickens, Jonathan Swift et Laurence Sterne, entre autres. Le point litigieux se noue surtout autour de l'œuvre de James. Au début de leur relation, Rebecca a débuté une étude très élogieuse de l'auteur du *Tour d'écrou*. Au même moment, Wells a été approché par l'Academic Committee of the Royal Society of Literature, un cercle très fermé réunissant tous les grands écrivains de l'époque. J. M. Barrie, Thomas Hardy, Bernard Shaw et bien sûr Henry James en font partie. Wells, qui garde un mauvais souvenir des assemblées collectives des Fabiens, décline poliment l'invitation. Quand il est question d'art, il vaut mieux faire cavalier seul. Mais un matin, on lui apporte une lettre de James en personne qui tente de le faire changer d'avis. Rien à faire : Wells préfère « l'anarchie <sup>17</sup> » en littérature, tout plutôt que ces organisations académiques qui gomment les individualités.

Avec James, les liens sont de plus en plus tendus, le premier n'ayant pas digéré le refus du second — un refus qu'il prend pour de l'arrogance. De son côté, Wells s'amuse. Il écrit *Boon*, un roman, ou plutôt une satire, secrètement dirigée contre ce James si susceptible, dont il désapprouve totalement la démarche fictionnelle. Le livre est écrit comme une conversation entre George Boon — romancier célèbre — et ses amis qui sont réunis lors d'un colloque, Boon s'évertuant à défendre sa vision de la littérature comme une chose sacrée qui doit se fonder dans une structure parfaite. Wells va contre cette opinion. Le roman doit être pour lui mouvant, foisonnant, il doit permettre la digression, la réflexion, l'inattendu — tout ce que Rebecca, elle aussi, refuse. À la sortie du livre, à l'été 1915, Wells, un brin provocateur, envoie un exemplaire à James qui lit l'ouvrage et le déteste, choqué de voir son nom et sa réputation moqués de la sorte. Wells sourit et répond à l'intéressé que tout cela est de bonne guerre : après tout, c'est James

qui, le premier, l'avait publiquement attaqué dans un journal en critiquant son œuvre : *Le Nouveau Machiavel* et *Mariage*, notamment. Les voilà désormais à égalité. Mais James est en colère, il écrit à son adversaire pour lui dire tout le mal qu'il pense de son œuvre et pour rompre tout lien avec lui. Wells réplique, tentant d'apaiser les choses : « Pour vous, la littérature comme la peinture est une fin ; pour moi, la littérature comme l'architecture est un moyen, elle a une utilité <sup>18</sup>. » La discorde se clôt sur cette distinction de la fonction des arts. James meurt quelques années plus tard, sans avoir répondu à aucune des lettres que Wells continuait pourtant à lui écrire.

Avec Rebecca, la relation est parfois houleuse, notamment à cause de ces différences d'opinions sur la théorisation littéraire. Plusieurs fois, Wells pense la quitter, mais ils se retrouvent toujours, et s'aiment avant de se déchirer à nouveau. Très vite, Rebecca tombe enceinte. Ils ne s'y attendent pas, Rebecca vient juste de se voir proposer un poste à responsabilité au *New Freewoman*, Wells n'a de temps que pour ses livres. Mais la réalité les rattrape. Leur fils, Anthony, naît le 4 août 1914 — date « mémorable <sup>19</sup> », dira l'écrivain, puisqu'il s'agit de l'entrée en guerre du pays. Une nouvelle (une autre) vie de famille commence alors pour lui, sans qu'il l'ait désirée ; les deux amants se connaissent finalement très peu. Jane apprend la nouvelle sans heurt et accepte que son mari partage son temps entre ses deux maisons — Rebecca et Anthony sont installés à quelques kilomètres de la propriété d'Easton. La jeune mère est seule, délaissée par sa propre famille, qui désapprouve cette union clandestine, constamment jugée par les domestiques embauchés par Wells, qui observent d'un mauvais œil cette situation. Pour éviter les scandales en public, le petit garçon est éduqué dans l'ignorance de ses origines — il appelle sa mère « Tata Panthère <sup>20</sup> ». La famille est souvent amenée à faire ses valises et à

changer de maison, deux, trois, quatre fois, jusqu'à ce que Rebecca n'en puisse plus et demande à Wells de choisir. Jane ou elle. Comme à son habitude, Wells est catégorique, jamais il ne brisera son mariage. Rebecca hurle de colère. Shakespeare ne disait-il pas que l'amour était « inébranlable au fort de la tempête <sup>21</sup> » ? L'amant résolu décide de le croire, et de laisser passer la bourrasque.

# Face à la guerre

Une autre tempête, plus dangereuse, se prépare en Europe. D'un côté, des démocraties — la France, l'Italie et la Grande-Bretagne, première puissance économique. De l'autre, des monarchies plus ou moins autoritaires — l'Autriche-Hongrie, la Russie et bien sûr l'Allemagne. Mais sur l'échiquier, les alliances font se mélanger les régimes qui promettent de se soutenir les uns les autres si un conflit éclate. Il y a celle qui porte l'empreinte du chancelier Bismarck (la Triple-Alliance réunissant les Empires allemand, austro-hongrois et le royaume italien), et l'autre que l'on nomme Triple-Entente (France, Grande-Bretagne et Russie). Les deux font s'opposer les éternels ennemis, anciens adversaires de la guerre de 1870 : la France et l'Allemagne. Tout cela tient pour l'instant, mais le fil risque de se rompre face à la montée des nationalismes.

Wells observe l'Europe depuis son bureau d'Easton Glebe, et rêve secrètement de partir — loin. Un pays l'attire principalement : la Russie. Il ne saurait dire pourquoi. Après tout, ses romanciers l'ont toujours profondément ennuyé, il déteste le froid et il n'a pas de passeport — ce curieux objet exigé depuis peu à la frontière. Mais l'ambassadeur de Russie à Londres insiste pour qu'il aille visiter sa belle contrée, et l'invite officiellement à faire le déplacement en janvier 1914. Wells fait donc ses valises et se retrouve à Saint-Petersbourg (bientôt rebaptisée Petrograd) en plein hiver. À son arrivée, ses guides l'attendent : le diplomate et

journaliste Maurice Baring, le fondateur du parti constitutionnel démocrate russe, principale force d'opposition politique, Vladimir Dmitrievitch Nabokov (le père de l'auteur de *Lolita*) et la publiciste Ariadna Vladimirovna Tyrkova, l'épouse d'un proche de Wells (Harold Williams, journaliste du *Times*).

Un pied dehors et déjà son regard se perd dans l'immensité blanche. De la neige partout, des champs entièrement recouverts et des maisons à peine visibles. Surréaliste. Cette marche dans la ville de Pierre le Grand est relatée plus tard dans un roman, *Jeanne et Pierre*, évoquant ces « boutiques noir et or <sup>1</sup> », cette « foule nocturne <sup>2</sup> » s'engouffrant dans le Palais du Peuple, et la superbe Neva gelée qui, pour des yeux habitués à la Tamise, semblait scintiller sous les étoiles. L'écrivain veut voir le pays, connaître son peuple, comprendre le tsarisme. Il veut se fondre dans cette poudre laiteuse et observer la vie qui s'y déroule. Après avoir fait un crochet par les terres reculées de la campagne, visité avec délectation les isbas (maisons traditionnelles russes, entièrement construites en bois) et les écoles de plusieurs villages, Wells se dirige vers Moscou. Le rouge du Kremlin apparaît aux yeux de l'étranger comme le phare au navigateur. Il est charmé par « l'étrange cathédrale Saint-Basile et la magnificence du monastère de Troitsky <sup>3</sup> », par les dômes des églises et leurs croix qui s'érigent dans le ciel blafard, mais aussi par ces nombreux « prêtres barbus <sup>4</sup> » et ces citadins recouverts de fourrure. Si la ville ne prête pas autant à rêver que ses alentours, le voyageur apprécie malgré tout ses sorties nocturnes, notamment au théâtre. Il garde un souvenir mémorable d'une représentation des *Trois sœurs* d'Anton Tchekhov, ébloui par les fastes du décor et la ferveur des spectateurs. Ce pays tremble d'une énergie inhabituelle, à l'opposé de son Angleterre natale — grise et monotone. Il le quitte après une

douzaine de jours d'excursions merveilleuses, avec l'impression d'avoir touché « les limites de l'humanité <sup>5</sup> », et en sachant qu'il reviendra.

De retour à Easton Glebe, il se met à écrire. Au-dessus de lui, le ciel se couvre. Depuis sa table de travail, Wells ne veut pas croire au conflit mondial qui pourtant se prépare. Il préfère rester dans la théorie, la prévision, continuer à penser que la paix est possible, avertir les hommes que la guerre peut réellement les détruire. Alors, il joue au météorologue, fait s'obscurcir les nuages et jette, non pas un éclair, mais une épaisse fumée à l'horizon. Ce n'est pas du bois qui flambe, c'est l'humanité qui part en poussière :

Le monde n'était plus le même. On apercevait une espèce de vibration. [...] C'était comme si toutes les conduites d'eau, toutes les machines enfouies dans le sol et tous les câbles des rues s'étaient mis à battre — tel un cœur qui bat. Et tout autour d'elle soufflait comme un vent — le vent du désarroi. [...] Plus rien n'existait que cet éclair pourpre et ce vacarme, assourdissant et continu, embrasant l'univers <sup>6</sup> .

Le désastre a désormais un nom : la fission nucléaire. Tout commence par cette conférence à laquelle assiste un jeune chimiste ambitieux. Le scientifique sur l'estrade montre à tous les étudiants une bouteille contenant de l'uranium, c'est-à-dire « au moins autant d'énergie que celle que nous obtiendrons en brûlant cent soixante tonnes de charbon ». « Si d'un mot, continue le professeur, en un instant, je parvenais à libérer brutalement cette énergie, ici et maintenant, elle nous exploserait au visage et nous réduirait en lambeaux <sup>7</sup> . » L'homme assis dans les gradins, et qui écoute religieusement la démonstration, est l'un des personnages qui ouvrent le nouveau roman de Wells : *La Destruction libératrice*. Écrit à la fin de l'année 1913, publié quelques semaines avant le déclenchement du conflit mondial, le livre se veut une mise en garde contre cette formidable découverte de la puissance du radium. Wells est très au fait

des travaux de Rutherford et Soddy, deux scientifiques (l'un néo-zélandais, l'autre britannique) qui analysent la transformation radioactive dès 1903, et observeront quinze ans plus tard la première réaction nucléaire.

La possibilité d'une explosion est encore hypothétique, mais Wells, depuis sa table de travail champêtre, y croit fermement et choisit la France comme théâtre de l'apocalypse. Sous sa plume, Paris prend des couleurs brumeuses, étrangement rougeâtres. Ce n'est pas son sixième sens qui parle. Là encore, le romancier est simplement attentif à tout ce qui se passe autour de lui, à l'évolution de la société, et à l'escalade du progrès technique dont il est le premier admirateur. Dans ce livre, il retrace avec précision toute l'histoire de l'homme et de ses inventions, depuis la caverne préhistorique jusqu'à l'éclosion de la pensée et, surtout, le moment où l'individu a pris conscience de sa force « illimitée <sup>8</sup> ». Après avoir apprivoisé les animaux, maîtrisé le feu, sculpté le bois et trouvé comment fréquenter la mer, l'homme — et « le singe qui sommeille <sup>9</sup> » en lui — découvre la bombe atomique. Wells prévoit son explosion pour l'année 1956, pas avant. Selon lui, l'être humain n'est pas encore prêt à une telle avancée scientifique, une quarantaine d'années supplémentaires seraient bien nécessaires à l'élaboration de cette arme. Wells vise presque juste, devançant Robert Oppenheimer (souvent présenté comme le père de l'arme nucléaire), se trompant d'à peine une décennie (Hiroshima est pulvérisée en 1945) et anticipant dans le même temps une seconde guerre mondiale que personne n'a encore osé imaginer.

Au cœur de ce chaos émerge un homme, un Français : Leblanc, ambassadeur à Washington. Il va tout faire pour mettre un terme au conflit. Le choix du nom n'est pas anodin. Dans le roman, Leblanc est



celui qui apporte une lueur d'espoir au cœur d'un monde qui a perdu toute clarté. De lui vient le sursaut salvateur. « La question de savoir si un Leblanc peut encore exister, la question de savoir s'il est toujours possible de provoquer un accès de clairvoyance créatrice dans l'esprit de l'homme, d'enrayer ce glissement continuels vers la destruction, est pour l'heure l'une des questions les plus cruciales à laquelle le monde va devoir répondre <sup>10</sup> », écrit-il dans sa préface au roman, publiée en 1921. S'il y a des hommes assez stupides pour se faire la guerre, il y en aura d'autres plus intelligents pour l'arrêter : « Il est évident que l'auteur est, par nature, enclin à espérer qu'il subsiste pareille éventualité <sup>11</sup>. »

Mais le réveil est douloureux. En ce mois de juin 1914, l'archiduc François-Ferdinand s'est fait tuer à Sarajevo par un nationaliste serbe, et la guerre est là, sous les yeux de Wells, plus réelle que jamais — il ne voulait pas y croire. Il est désespéré de voir les hommes engagés dans l'horreur, honteux de s'être trompé d'époque. Il pensait que ce serait pour plus tard. Il sait qu'il a perdu en crédibilité, que ses lecteurs qui lui faisaient jadis confiance ne le prennent plus au sérieux. Certains rient de cette prédiction atomique fantasque. Pour la première fois, le masque du prophète glisse de son visage.

Comment a-t-il pu se tromper à ce point ? Cela fait vingt ans au moins qu'il ne fait qu'écrire sur d'hypothétiques guerres, qu'il en rêve la nuit. Il y a encore peu (1908), il imaginait une bataille aérienne qu'il offrait à ses lecteurs comme une gourmandise empoisonnée. Regardez ce que la guerre peut faire à l'homme, semblait-il dire, lui, le passionné d'aviation qui n'avait pas encore effectué son premier vol mais qui décrivait déjà un monde vu d'en haut, et attaqué de toutes parts, peuplé d'hommes inquiets et vivant dans un climat géopolitique tendu. Dans *La Guerre dans les airs*, les grandes puissances mondiales se jaugent et

craignent l'émergence de nouvelles nations telles que l'Égypte ou l'Inde ; l'Allemagne, pays le plus puissant du monde, est dirigée par le prince Karl Albert qui a pour seul objectif de conquérir la Terre entière. La ville de New York, que tout le monde croyait invulnérable, est attaquée. La riposte américaine est redoutable, un bombardement aérien généralisé, tout s'écroule. Le monde n'est plus qu'un tas de miettes.

La fiction n'est pas très éloignée de la réalité. La Première Guerre mondiale arrive avec son cortège d'engins inédits, tous pensés pour « bombarder » l'adversaire. Le mot est nouveau, la méthode encore hésitante, et les fameuses bombes, rudimentaires. Mais les conséquences n'en sont pas moins impressionnantes, surtout lorsque les Allemands utilisent leurs récents dirigeables (les zeppelins). Les premiers missiles s'abattent sur Londres en 1916, et touchent des civils. Au mois de mai, l'armée britannique organise sa défense. Elle croit à une guerre d'usure et s'est dotée d'un attirail qu'elle pense infailible. La flotte lève donc l'ancre et se dirige vers Jutland, au nord du Danemark. La bataille a lieu de nuit et voit se confronter près de deux cent cinquante navires. Les Anglais perdent, leur trentaine de dreadnoughts (navires au blindage métallique, construits pour être insubmersibles) est coulée, avec six mille hommes à bord. Wells serre les poings. Il avait prévenu que la menace allemande viendrait de ses sous-marins, et il a toujours su que ces dreadnoughts n'étaient pas fiables — il y avait même consacré un article quelques années plus tôt. Personne n'y avait prêté attention.

Il se sent inutile avec son papier et sa plume. Il lui faut aller voir la guerre de plus près, savoir à quoi ressemble une tranchée. Et voilà Wells qui pose un pied en France, à Arras, en compagnie de l'archéologue Osbert Guy Stanhope Crawford, engagé sur le front. Ils marchent à hauteur de la terre dévastée, « dans un long et haut couloir aux murs de

boue <sup>12</sup> », sous le soleil qui tape, par une journée de trêve. Au loin, on entend des obus exploser, mais cela ne les inquiète pas. On leur a donné à chacun un casque d'acier qu'ils gardent sous le bras, au cas où. Crawford connaît bien les environs et demande au visiteur de rester courbé, de ne surtout pas laisser dépasser la tête en dehors de la tranchée. Wells, pour le plaisir de la désobéissance, fait le contraire, laisse glisser furtivement son regard et ne voit qu'une étendue déserte. Aucun Allemand à l'horizon, mais une plaine fumante, trouée çà et là. Ce terrain chahuté par la folie des hommes ne devait plus jamais quitter son esprit.

Cela le hante : le bruit, l'odeur de la guerre, sa violence. Une nuit, dans sa chambre d'Easton Glebe, la pluie tombe à torrents contre la vitre et le sort brusquement d'un mauvais rêve. Dans son sommeil, il a vu des soldats luttant dans les tranchées, il les a entendus hurler, avalés par une bouche d'ombre. C'est une image insupportable qui l'amène à réfléchir. Il se lève, allume une bougie, prend une feuille dans le tiroir de la table et commence à dessiner. Son idée est simple : trouver un moyen d'améliorer le quotidien de ces hommes qui manquent matériellement de tout. Alors il esquisse le projet d'un téléphérique mobile qui, grâce à un système de câbles et de traction, servirait à approvisionner tous les soldats sur les lignes de combat. Les premières lueurs du jour apparaissent, Wells est satisfait de sa trouvaille. Dans la foulée, il écrit à Winston Churchill. L'ancien officier revenu des Indes et d'Afrique a rejoint depuis peu le parti libéral, et a été nommé Premier Lord de l'Amirauté (soit ministre de la Marine). Wells sait combien cet homme d'État s'intéresse aux innovations — il a notamment été sensible à l'idée du romancier de créer des chars de combat (les futurs « Churchill », qui verront le jour à l'occasion de la Seconde Guerre mondiale). Et surtout,

ils ont déjà deux points communs : une personnalité fougueuse et la passion immodérée des avions.

La rencontre s'effectue dans l'atelier de Clare Sheridan, une journaliste et sculptrice en vogue qui est aussi la cousine de Churchill. Ce dernier est séduit par l'idée de Wells et fait tout pour l'aider à la mettre en œuvre. Wells, qui n'a jamais aimé les uniformes, se retrouve à travailler en lien direct avec l'armée, entouré d'esprits qui ne comprennent pas sa vision des choses. Le téléphérique se construit tant bien que mal, sans pour autant apaiser l'angoisse fondamentale qui monte en lui. Ce premier pas dans la lutte contre les Allemands en appelle d'autres, et Wells n'a aucune envie de reculer. Ses amis ne comprennent pas cette alliance soudaine avec l'ordre militaire, lui qui a toujours revendiqué son pacifisme et qui n'a cessé de décrire la guerre dans ses livres afin, justement, d'éviter qu'elle ne se produise dans la réalité. Une seule obsession l'habite désormais : abattre l'ennemi. Et comme beaucoup d'intellectuels de l'époque, son arme demeure l'écriture. Contacté par Lord Northcliffe (grand patron de presse qui a lancé en 1896 le *Daily Mail*, un quotidien qui s'arrache à la vente), il se rend à Crewe House, à Londres, un bâtiment d'où s'organise dans le plus grand secret la propagande britannique contre l'Allemagne. Northcliffe, qui connaît le travail de Wells et lui a déjà confié par le passé une enquête sur la classe ouvrière du pays, lui propose de devenir le responsable de la préparation de la propagande. C'est un honneur pour l'écrivain qui impressionne les troupes par sa verve et son intransigeance. Il veut donner une ligne directrice à cet appareil de guerre, et l'orienter tant qu'il peut non seulement vers la victoire, mais vers la paix durable :

Une paix négative n'est pas notre but ! C'est naturellement déjà quelque chose qu'un répit dans la souffrance qu'on subit, et dans celle qu'on inflige ; mais c'est une chose encore plus

grande d'être affranchis : et la paix affranchit les peuples. Elle leur donne la liberté de penser, de vivre, d'accomplir un travail qui vaut la peine d'être accompli, de bâtir au lieu de détruire, de se consacrer à la poursuite ou à la création des choses qui leur semblent suprêmes, au lieu de passer leur temps à éviter d'être tués. La paix est une coupe vide, que nous pouvons remplir à notre guise, — c'est une opportunité que nous pouvons saisir, ou négliger <sup>13</sup>.

Le message est clair, et il circule dans toutes les instances de l'organisation afin d'enrayer les possibles erreurs. Wells sait qu'il a affaire à des ministères qui n'envisagent que la violence et qui ont parfois des « intentions mesquines <sup>14</sup> ». Alors il martèle partout sa conviction qu'une sortie du conflit est possible. De jour comme de nuit, il distribue des brochures aux agents secrets, fabrique de faux journaux et des tracts à charger dans la cale des avions. Ses livres aussi, comme une sorte de mélodie lancinante, évoquent tous la guerre <sup>\*1</sup>.

Au cœur de ces sombres années, un roman marque profondément les consciences : *M. Britling commence à y voir clair*. Wells y décrit le quotidien d'un écrivain britannique pendant le conflit mondial. Dans ce personnage typiquement anglais, auréolé d'un succès important mais inexplicablement attaché à ses origines modestes, vivant dans la campagne bucolique, il est aisé de reconnaître l'autoportrait du romancier. M. Britling « figurait dans l'annuaire littéraire de deux continents ; les dernières années l'avaient vu se hausser jusqu'au rang d'écrivain consacré et fêté par le public américain cultivé, voire même connu d'un cercle choisi de lecteurs anglais... [...] Il parlait de tout ; il avait des idées sur tout ; il lui était aussi naturel d'avoir des idées sur tout qu'il l'est à un chien de vous flairer les talons. Lui flairait les talons de la réalité <sup>15</sup> ». Et l'odeur humée est celle de la guerre. Tout y est peint avec précision dans le but de montrer l'absurdité du combat : la surprise des premières attaques, d'abord, à laquelle M. Britling refusait de croire (« Les grandes puissances d'Europe peuvent se chicaner et se menacer entre elles, n'empêche qu'elles sauront désormais régler leurs conflits

autrement que par les armes <sup>16</sup> ») ; puis les peurs liées à « la catastrophe en marche <sup>17</sup> », à l'entrée de l'Angleterre dans le conflit, à l'avenir du monde décidément incertain ; enfin, le quotidien des soldats dans les tranchées, décrit dans le roman avec une précision glaciale, comme cet épisode relaté par Hugh, le fils de M. Britling engagé sur le front, qui raconte dans une lettre la mort au front d'Ortheris, l'un de ses camarades :

« Un obus arrive, me renverse, sans me blesser. Tout étourdi, couvert de boue, je me redresse sur les genoux, et je [le] vois [...] à six mètres de là, les jambes broyées. Une bouillie rouge...

Il avait l'air stupéfait. « Foutu, fit-il. Foutu. »

Il fixait les yeux sur moi ; et soudain, il eut un rire grimacé. [...] « Je croyais que tu y étais, reprit-il, et c'est moi. J'suis propre ! Pire qu'un cochon saigné. Foutue saleté ! Foutu, c'est le cas de le dire, hé ? » [...]

Consterné, je le contemplais, ne sachant que répondre. [...]

Brusquement, pendant que je débouchais mon bison, Ortheris, abandonnant son rôle de guerrier stoïque, eut un instant de révolte. Il fit une moue d'enfant capricieux qui refuserait d'aller se coucher et grommela d'un ton rageur : « J'voulais pas partir encore, et, pourtant, m'v'là flambé ! »

Ce furent ses dernières paroles. Il tourna la tête un peu de côté, comme dégoûté de tout... s'évanouit — et mourut.

Un bon moment, je restai là, essayant de le faire boire.

[...] soudain, je me mis à pleurer... comme un gosse. Moi non plus, je ne voulais pas qu'il parte ! Je voulais garder mon petit voyou faubourien. Je le voulais de toutes mes forces <sup>18</sup> ... »

Il ne s'agit plus pour le romancier de s'attarder sur les questions politiques — la guerre comme enjeu entre les nations mondiales —, mais de donner une idée de la mort, de rendre compte du choc des pertes humaines, colossales. Ce livre touche en plein cœur Maxime Gorki qui entreprend d'en superviser la traduction en russe. La lettre qu'il adresse à Wells quelques semaines plus tard est une véritable déclaration d'amitié :

Cher ami,

Je viens de terminer la correction de la traduction russe de votre dernier livre, *M. Britling*, et je désire vous exprimer mon admiration, car vous avez écrit un livre magnifique. Sans aucun doute, c'est le meilleur livre, le plus hardi, le plus véridique et humain écrit en Europe pendant cette guerre maudite ! Je suis certain que par la suite, quand nous serons redevenus plus humains, l'Angleterre sera fière que la première voix de la protestation, et une protestation si véhémence, se soit élevée en Angleterre contre les atrocités de la guerre, et tous les hommes sincères et intelligents prononceront votre nom avec reconnaissance. Votre livre est de ceux qui vivront longtemps. Vous êtes un homme grand et excellent, Wells, et je suis si heureux de vous avoir vu, de pouvoir me souvenir de votre visage, de vos yeux magnifiques. J'exprime peut-être cela d'une façon quelque peu primitive, mais je veux tout simplement vous dire qu'en ces temps de cruauté et de barbarie universelle, votre livre est un grand livre <sup>19</sup>.

Dans ce livre, Wells place son héros face au décès de son fils, ce Hugh si enthousiaste et volontaire qui voulait faire comme tous les autres, être un homme quel qu'en soit le péril. Et voilà Britling — et derrière lui, Wells — faisant appel à Dieu. Deuxième choc. L'incroyant absolu, l'athée de naissance, se tourne vers le ciel comme ultime recours, à la recherche d'un « capitaine de la République mondiale <sup>20</sup> » capable de faire advenir la paix.

Ce virage spirituel étonne beaucoup. Les lecteurs ne sont pas habitués à voir leur auteur favori, l'enfant terrible de la littérature britannique, s'épancher sur cette foi nouvelle, presque artificielle, qui rayonne aussi dans un essai au titre sans équivoque : *Dieu, l'invisible roi*. L'élan mystique est de courte durée (rapidement, l'auteur embrasse de nouveau ses premières convictions), mais il témoigne bien, à cet instant, du désarroi de Wells que la guerre désespère. Jadis, pourtant, il n'hésitait pas à critiquer les hommes, ces êtres faibles, qui s'attachaient à une force supérieure. Croire en Dieu signifiait qu'on n'était pas armé pour la vie. C'est maintenant à son tour d'être pleinement *désarmé*. Wells cherche une issue pour sortir le monde — et lui-même — de ce désastre.

Le 11 novembre 1918, l'armistice est signé, officialisant la victoire des Alliés face à l'Allemagne. C'est un jour particulier en Europe, chaque pays fêtant à sa manière la fin des combats. À Londres, la foule se presse au Victoria Memorial, brandissant des drapeaux, chantant, hurlant, tapant des mains. Wells est là aussi, ballotté par le flot des corps et des voix, tentant de se frayer un chemin au milieu de ce délire. La guerre est finie, mais il n'a pas le cœur à sourire. Il est envahi par un profond sentiment d'échec. Des centaines de milliers de victimes, peut-être un million : ce sont en tout cas les chiffres provisoires avancés par les gouvernements européens. Il n'a jamais autant ressenti la fragilité du monde et la nécessité d'imaginer un système qui permette de créer de nouvelles bases communes.

Depuis plusieurs mois, il est devenu membre de la Ligue de la Société des Nations à Londres, un groupe d'intellectuels qui réfléchit à l'avenir mondial. Au sein de cet organisme émerge une idée, plus vaste et ambitieuse : créer une sorte de comité qui réunirait les grandes puissances, ferait respecter le droit international, et garantirait non seulement la paix mais aussi la sécurité collective. L'idée devient un projet qui séduit le président américain Wilson et qui prendra le nom de Société des Nations <sup>\*2</sup> en janvier 1919, juste avant la signature du traité de Versailles. Wells croit profondément en la puissance américaine. Selon lui, le Nouveau Monde peut et doit conduire les autres nations hors du gouffre de la guerre. Et derrière ce rêve d'un « ordre nouveau <sup>21</sup> » résiste une foi inébranlable en l'homme et en sa capacité à rebondir :

Tous les hommes ont dans leur nature des instincts mélangés. Il n'y en a pas un seul exempt d'avidité ou de bassesse, ou incapable de désir de vengeance. Après la détresse et les pertes d'une lutte comme celle où nous sommes, il n'est que trop « naturel » d'être prêt à empoigner et à punir, dès que la balance de la victoire penche en notre faveur. Il ne faut pas attacher une trop grande importance au patriotisme agressif de la presse dans les pays



belligérants. Il nous faut garder un peu d'humour dans notre interprétation des motifs de l'ennemi, et nous rappeler que, bien que l'homme ait encore assez du singe dans son tempérament, cela ne fait pas de lui un diable incurable. Le même Allemand qui exultera en lisant qu'un bateau avec des passagers britanniques a été torpillé par un sous-marin, ou qui, les yeux rivés sur une carte, rêvera d'une Allemagne gigantesque, qui s'étendrait d'Anvers jusqu'à Constantinople, fondée sur le sang et l'horreur, et dominant le monde, — le même sera, dans ses moments lucides, tout prêt à se soumettre à un plan de bonne volonté générale, pourvu que ce plan assure, à lui et aux siens, un degré tolérable de prospérité et de bonheur. L'élément belliqueux se trouve chez tout homme, mais il n'est pas incurable chez la plupart d'entre eux <sup>22</sup>.

Mise en application dès l'année suivante, et s'appuyant sur une base de cinq membres permanents, la Société des Nations (S.D.N.) piétine et ne convainc pas. Elle est rapidement désertée par les Américains qui ont peur que leurs intérêts ne soient pas sauvegardés et, plus que tout, elle déçoit Wells qui rêve toujours, en silence, de son État mondial. Le moment est peut-être venu de tout refonder, de bâtir un monde meilleur, à sa manière, sans rien attendre ni des Américains ni de quiconque. Ce qui n'a pas fonctionné, c'est l'éducation, il en est sûr. C'est le problème fondamental de toute société en crise. L'unité doit donc passer par le savoir, seul capable d'enrayer le chaos.

<sup>\*1</sup>. *La guerre qui tuera la guerre* (1914), *La Guerre de l'avenir* (1917), *Jeanne et Pierre* (1918).

<sup>\*2</sup>. Ancêtre malheureux de l'Organisation des Nations unies, créée sur ses ruines à l'issue de la Seconde Guerre mondiale.

# Un monde meilleur

La paix est signée, et Wells commence l'écriture d'un ouvrage qui sera l'un de ses plus importants : *The Outline of History* (*Esquisse de l'histoire universelle*), une grande fresque qui retrace l'évolution de la civilisation. Le romancier laisse place au professeur qui énonce un cours magistral, ambitieux, une leçon délivrée au plus grand nombre qui promet de lui apporter un regain de notoriété, de confiance (il en a besoin) — et beaucoup d'argent. D'abord, ses éditeurs l'ont mis en garde, l'avertissant que ses lecteurs attendaient probablement de lui une nouvelle fiction, de l'aventure, du suspense, tout ce qu'il sait si bien raconter. Mais Wells a la conviction profonde qu'il fait ce qu'il doit faire : proposer à tous les hommes « une base commune d'idées générales <sup>1</sup> ». Tant pis si les lecteurs ne le suivent pas.

Il se met au travail, et effectue des recherches colossales pour lesquelles Jane l'aide quotidiennement. C'est un dur labeur — une année entière de rédaction —, l'ouvrage le plus complexe qu'il ait entrepris jusqu'alors. L'écrivain y apporte d'incessantes corrections, n'étant jamais pleinement satisfait du résultat. Jane tape le manuscrit et vérifie les références de certaines informations. Le travail se termine bientôt et le livre arrive en librairie. Wells espère que l'étudiant comme l'ouvrier l'achèteront. Il n'a pas pensé à l'universitaire ou au spécialiste pendant la rédaction, mais au lecteur lambda, à celui qui est mû par la curiosité et l'envie. Derrière l'écriture de la grande Histoire se loge la sienne, celle

d'un fils de commerçant qui était destiné à tout sauf à devenir écrivain, mais qui s'est accroché à l'école comme à un rocher. Il n'a pas oublié les livres qu'il cachait sous ses blouses d'apprenti drapier, les écoliers qu'il voyait passer avec envie dans la rue, lui qui devait garder la caisse de la boutique. Il n'oubliera jamais le jour où il en a eu assez, ce matin d'hiver où plus rien n'avait d'importance que ce feu intérieur, cette envie irrépressible de dire « non » à sa mère, quitte à en mourir. La thèse qu'il développe dans son *Histoire universelle* suit subtilement la trajectoire de sa propre vie. L'éducation l'a sauvé, il en est l'exemple parfait. Apprendre lui a donné l'envie d'écrire et de transmettre son savoir aux autres. Juste avant le déclenchement de la guerre, il avait d'ailleurs trouvé l'éducateur parfait en la personne de Frederick William Sanderson, un professeur aux méthodes avant-gardistes à qui il décide de consacrer une biographie <sup>\*1</sup>. L'homme dirige l'école d'Oundle, où sont inscrits les fils de Wells. Il est décrit comme « original et vigoureux », partisan d'une « éducation modernisée » <sup>2</sup>. L'une de ses idées était par exemple de bâtir une « Maison de la Vision », à côté du bâtiment scolaire, afin que chaque élève puisse y aller pour penser, au calme, entouré d'une collection de livres et d'archives, nécessaires pour développer des facultés de réflexion. Sanderson est mort avant d'avoir pu concrétiser ce projet. Wells l'a toujours eu en tête et l'a porté, d'une autre façon, dans ses livres. L'intelligence, il en est sûr, doit se déployer à grande échelle. Le savoir doit devenir la « clef » de toute existence :

Nous — moi et les gens de mon espèce — avons déterminé exactement comment est faite cette clef d'une plus parfaite vie humaine. Par un labeur incessant : études, propagande, éducation, par des suggestions créatrices, par des sacrifices s'il en faut, en luttant courageusement et en nous mesurant intrépidement avec la stupidité, l'hypocrisie et la méchanceté, nous pouvons encore découper, lisser et polir et insérer dans la serrure et tourner cette clef d'une communauté heureuse du monde, avant qu'il ne soit trop tard. Le royaume des cieux est matériellement à notre portée <sup>3</sup>.

« Le royaume des cieux » devient, effectivement, une possibilité réelle pour au moins cent mille lecteurs (c'est le nombre d'exemplaires vendus du livre, lors de sa publication en 1920), et plus tard près de deux millions (lorsque l'ouvrage est traduit et vendu à travers le monde). Wells ne touche plus terre, et se targue d'être l'auteur d'ouvrages plus populaires que la Bible. Des éditeurs étrangers le contactent pour acheter les droits. Les pays francophones notamment, comme la Belgique, saluent son courage et son intelligence. Le prophète est de retour, il a endossé son costume favori (celui de l'éducateur) et veut désormais se consacrer exclusivement à l'écriture d'essais. Jane l'encourage. Rebecca, au contraire, voit tout cela d'un très mauvais œil. Selon elle, il se gâche, il gaspille du temps et de l'énergie pour des livres qui ne servent à rien, alors qu'il devrait continuer à écrire des romans, inscrire sa marque dans l'histoire littéraire. Mais il a déjà en tête la suite, deux volumes pour compléter une série qu'il envisageait dès le départ comme un triptyque : *La Science de la vie*, publié en 1930, et *Le Travail, la Richesse et le Bonheur de l'humanité*, publié en 1931.

Le succès est grisant et conduit Wells à entreprendre plusieurs voyages. Il est notamment invité par le bolchevique L. B. Kamenev à se rendre en Russie (à peine remise des bouleversements révolutionnaires) pour rencontrer Lénine, le nouveau chef du pays à la tête du Conseil des commissaires du peuple. L'écrivain jouit auprès du parti vainqueur d'une grande aura. Les bolcheviques espèrent qu'ils pourront, grâce à lui, renouer le dialogue — totalement rompu depuis qu'ils sont au pouvoir — avec l'Angleterre. Après Stockholm et Tallinn, Wells arrive donc à Petrograd, sinon en dernier espoir, du moins en intermédiaire de choix, le 26 septembre 1920, en compagnie de son fils George Philip (« Gip »). Il sait qu'il est attendu, qu'il a une certaine renommée dans le pays (plusieurs de ses livres sont traduits en russe), et qu'il est probable

qu'il trouve ici un homme politique capable d'entendre ses idées. Déçu par la S.D.N., il n'a pas abandonné son projet d'État mondial, et compte bien profiter de ce séjour pour exposer ce qu'il a en tête.

Depuis 1914, date de son dernier voyage là-bas, la Russie a bien changé. L'archaïsme du système politique, les défaites de l'armée russe durant le premier conflit mondial et les famines à répétition ont conduit à la Révolution de février 1917 qui a provoqué le renversement du régime tsariste. Mais l'allégresse populaire a bientôt fait place au désordre, et le gouvernement provisoire n'a pas résisté. Peu à peu, le parti bolchevique a affirmé sa légitimité et sa volonté de prendre le pouvoir. Au mois d'octobre de la même année, une nouvelle révolution a éclaté avec en tête de cortège Lénine, ancien avocat et homme politique fougueux qui a déjà vécu la déportation en Sibérie, et qui a de grands espoirs pour son pays. Aux côtés du militant marxiste Léon Trotski, Lénine installe, pour de bon, le régime bolchevique. Pour les grandes puissances du monde, il s'agit d'un coup d'État, pis : du début d'une dictature. Pour Wells en revanche (qui, pourtant, soutenait le tsarisme il y a encore quelques années), ce soulèvement est vécu comme une joie, un envol démocratique. Certes, les bolcheviques sont des « socialistes marxistes <sup>4</sup> ». Certes, Wells n'a jamais admiré l'auteur du *Capital*, ce « raseur de la pire espèce <sup>5</sup> ». Mais il sait aussi qu'il ne faut pas s'arrêter aux détails, perdre de vue l'essentiel. Tout ce qui assure la paix et la possibilité d'un système universel est bon, à ses yeux. Sans même les connaître, Wells décide donc de croire en l'honnêteté de ces nouveaux dirigeants, attendant avec impatience de les rencontrer.

Wells est logé chez son ami Gorki, à Petrograd. Très heureux de le revoir, il le trouve plutôt en bonne santé, malgré les récentes mauvaises nouvelles sur son état. Lorsqu'il arrive dans son appartement, une

femme est dans le salon. Elle s'appelle Moura, elle a vingt-sept ans, porte une robe noire et une veste militaire kaki. Belle, presque arrogante avec une main dans sa poche et l'autre qui tient une cigarette. Wells la salue et se présente. Elle lui dit qu'ils se connaissent déjà, qu'ils s'étaient croisés brièvement quelques années plus tôt, en 1914, lors d'un dîner ici même, à Petrograd. Comment peut-il ne pas s'en souvenir ? Elle ne lui en tient pas rigueur, l'invite à s'asseoir, et lui annonce qu'elle sera son interprète pour toute la durée de son séjour. Wells tente de mieux la connaître, et demande à Gorki quelques renseignements. Moura est née en 1892. Elle est la fille d'un fonctionnaire russe de lignée ukrainienne, Ignace Platonovitch Zakrovski. Arrivée en Angleterre à l'âge de onze ans, sous la coupe d'un demi-frère conseiller de cour à l'ambassade russe de Londres, la jeune femme parle couramment l'anglais. Après un premier mariage en 1911, elle s'engage dans les services secrets britanniques pendant les quatre années du conflit mondial, et fait la connaissance de Robert Bruce Lockhart, espion lui aussi, qui devient son amant. Cet homme dressera d'elle un portrait, l'un des rares connus à ce jour :

Elle considérait de haut toutes les petites gens de l'existence et prenait toutes choses avec un courage qui ne se démentait jamais. Sa vitalité, due vraisemblablement à une constitution de fer, était incomparable et réconfortait tous ceux qui la voyaient. Là où elle aimait, là était son univers, et sa philosophie de la vie lui en faisait accepter toutes les conséquences. C'était une aristocrate ; elle aurait pu être communiste, bourgeoise jamais <sup>6</sup>.

Gorki, qui rencontre Moura en 1919, a dû percevoir tout cela. La jeune femme, mère de deux enfants — Tania et Paul —, est devenue sa secrétaire et confidente. Wells la soupçonne d'être sa maîtresse.

C'est souvent en sa compagnie que l'écrivain sort se promener. Dehors, Petrograd s'offre à lui d'une manière bien étrange — cette ville qu'il avait trouvée si belle la première fois, et qu'il découvre aujourd'hui

déserte, comme éteinte. Partout, des rues vides, des boutiques fermées — sauf peut-être un ou deux fleuristes qui survivent inexplicablement. Il n'y a rien à manger, le peuple meurt de faim, mais si l'on veut, on peut acheter des chrysanthèmes. Curieux, Wells se risque à aborder les habitants, à leur poser des questions sur leur quotidien, leurs peurs et leurs espoirs. Ils lui racontent la révolution, l'effondrement de la monarchie, et surtout la faim et le froid, tenaces, omniprésents. L'écrivain est en colère. Ce pays se meurt, ces gens n'ont plus rien pour se nourrir, se chauffer ni se soigner, cela se passe sous les yeux du monde entier, et personne ne réagit — surtout pas l'Angleterre. Le gouvernement soviétique a organisé un système de rationnement, mais ce n'est pas assez pour remplir les ventres. Les commerces clandestins se propagent à chaque coin de rue, quelques pommes de terre se vendent sur des établis de fortune çà et là, et des cuisines de quartier sont ouvertes jusque tard dans la nuit. Wells voit tout cela, mais ne veut pas croire que les bolcheviques en sont responsables : « [...] cette désolation de la Russie ne résulte pas des attaques subies par le système, qui serait détruit par une force maligne. C'est le système lui-même qui, atteint de corruption, s'est épuisé et s'est effondré. Ce n'est pas le communisme qui a bâti ces villes immenses et impossibles, c'est le capitalisme. Ce n'est pas le communisme qui a plongé dans une guerre épuisante de six ans ce colossal empire insolvable et grinçant ; c'est le capitalisme européen <sup>7</sup> ».

Avec Gorki, Wells assiste à de nombreuses réunions, des mondanités plutôt déplaisantes mais nécessaires. Les maisons d'ouvriers, les prisons : il voit le tragique du quotidien du peuple, sa pauvreté, sa misère. Les mots qu'il choisit pour ses articles sont sans équivoque : « effondrement », « débâcle », « chaos » <sup>8</sup>. Par chance, il pousse la porte d'un vieux laboratoire toujours en exercice, peuplé de

scientifiques de renom (Oldenbourg, Karpinski, Pavlov, Radlov et bien d'autres) qui poursuivent tant bien que mal leurs travaux de recherche. Wells veut les aider, et fait son possible pour leur faire envoyer d'Angleterre des livres et du matériel dont ils ont besoin. Il visite aussi des foyers pour enfants abandonnés et des écoles : dans l'une d'elles, il se rend compte que son arrivée a été soigneusement préparée, les élèves l'accueillant en énonçant par cœur les titres des ouvrages dont il est l'auteur. Contrarié, Wells ne s'attarde pas, mais reconnaît que le système éducatif russe est bon, qu'on y apprend des choses. Dès qu'il le peut, il s'échappe de la ville et part dans les provinces éloignées. Là-bas, il observe à sa grande surprise que les paysans sont plutôt bien lotis et parviennent à vivre de leur récolte, contrairement aux autres classes de la population. Là encore, son appréciation est à l'opposé du séjour de 1914 : probablement influencé par Gorki qui n'hésite pas à critiquer ces « moujiks » que Tolstoï porte aux nues, Wells regarde les habitants de la campagne comme une menace.

La distraction arrive le soir, dans les salles obscures des théâtres et des opéras qui tiennent encore debout. Depuis la Révolution, les arts sont en difficulté sauf la scène, qui survit grâce aux généreuses subventions de l'État. À la nuit tombée, la foule, argentée ou non (l'entrée est gratuite), rejoint les fauteuils d'orchestre et oublie la rudesse de ces temps troublés en écoutant *Le Barbier de Séville*. Et soudain, « on eût dit que rien n'avait changé en Russie<sup>9</sup> ».

Wells ne perd pas de vue son objectif : rencontrer le nouvel homme fort du pays, Lénine. Après plusieurs démarches fastidieuses, il est introduit dans la Maison des Invités de Moscou puis dans les appartements du « rêveur du Kremlin<sup>10</sup> », accompagné par M. Rothstein, interprète, et par un photographe américain, Wigfrid



Humphries, venu pour immortaliser ce moment politique important. En entrant dans son bureau, Wells est frappé de trouver un petit homme assis derrière une grande table, au milieu d'un beau désordre, « le visage plutôt basané, les traits agréables et mobiles, un sourire enjoué et l'habitude [...] de contracter un œil quand il cesse de parler <sup>11</sup> ». La discussion s'engage rapidement, l'Anglais demandant à son hôte ce qu'il compte faire pour rebâtir cette Russie en ruine, Lénine s'étonnant que l'Angleterre n'ait toujours pas entamé sa révolution sociale. Il se réjouit de cette entrevue — il avait été auparavant déçu de ne pouvoir se faire entendre face à une délégation de députés travaillistes. Il expose à Wells tous ses projets, parfois utopiques (notamment l'électrification étendue à toutes les provinces du pays, qui aboutirait à l'avènement de l'ère industrielle, et à la disparition de la paysannerie). Wells sourit. Il écoute cet homme rêver à voix haute. Le pays est trop atteint, trop affaibli pour mettre en place ce type de bouleversements. Mais Lénine, confiant, le rassure : « Revenez dans dix ans voir ce que nous aurons accompli [...] <sup>12</sup>. » Wells repart indécis, troublé, mais avec la certitude qu'il n'est plus le seul à désirer un monde meilleur.

Il ne lui reste que quelques jours avant de rejoindre l'Angleterre. Il les passe à Petrograd avec Moura, qui l'emmène dans des endroits insolites et lui fait part de sa vision de l'avenir pour la Russie. Mais Wells ne veut pas parler politique avec elle. Un soir, de retour dans l'appartement de Gorki après une nuit en ville, ils partent chacun dormir dans leur chambre. En pleine nuit, Moura se réveille avec l'impression que quelqu'un se tient près d'elle. En effet, Wells est là, dans l'obscurité, au pied de son lit. Ils s'embrassent et font l'amour juste à côté de la chambre de Gorki qui dort paisiblement. Wells est amoureux comme il ne l'a jamais été <sup>13</sup>. Le lendemain, il lui faut partir. Elle l'accompagne sur le quai de la gare, pense qu'ils ne se reverront

jamais, et lui dit juste : « *I will never forget you*<sup>14</sup>. » (« Je ne t'oublierai jamais. ») Dans le train, il regarde Moura s'éloigner, la Russie défiler sous ses yeux, et il pense à Rebecca, à leur amour contrarié, à cette relation qui le gangrène. Cela doit cesser, une fois pour toutes.

De retour en Angleterre, il raconte son récent voyage dans une série d'articles publiés dans le *Sunday Express* entre le 31 octobre et le 28 novembre 1920, et réunis dans un recueil intitulé *La Russie dans l'ombre*. C'est un travail documentaire précis et critique qui tente d'analyser la situation politique et sociale du pays. Surtout, Wells veut convaincre l'Occident que le bolchevisme est la seule et unique solution pour le peuple russe. L'ouvrage provoque l'ire de certains politiques et intellectuels : plusieurs journalistes lui reprochent sa connivence avec celui qui est considéré comme un ennemi de la démocratie (Lénine) ; d'autres, des expatriés russes vivant en Angleterre, pointent du doigt son caractère versatile. Pour beaucoup de monde, Wells s'est mis du mauvais côté de l'échiquier. Mais l'intéressé ne sourcille pas. Il demande même une entrevue à Lord Curzon, le ministre britannique des Affaires étrangères. L'homme est plutôt austère, conservateur, et refuse d'entendre ce que son invité veut lui dire. Wells a beau déployer l'argument humain — la nécessité de venir en aide non pas à des fêrus de marxisme mais à des hommes qui se meurent, avant tout —, Curzon reste flegmatique. D'un ton cinglant, il réplique. Non, il ne débloquera pas de moyens financiers pour aider la Russie à sortir du gouffre de l'après-Révolution. Et non, jamais il n'approuvera le gouvernement bolchevique, ce système politique qui ose critiquer la Grande-Bretagne à l'étranger. Wells n'insiste pas, le salue, et franchit la porte avec le sentiment d'avoir échoué. Le pas est lourd, la tête baissée. À cet instant, il est persuadé que l'Angleterre a manqué une marche de son destin : en refusant de regarder la Russie en face, elle souille son idéal

démocratique. Il est déçu, mais surtout en colère de n'avoir pour interlocuteurs que ce genre de « déficients infantiles, qui devraient être ou renvoyés à l'école pour étudier les éléments de la sociologie, ou être reconnus comme des esprits endommagés, et mis de côté comme incapables de diriger les affaires publiques <sup>15</sup> ». Lui n'a pas l'intention de passer à côté de la construction du monde et veut s'en donner les moyens. Son projet de réformer la société en profondeur, de créer une humanité unie et solide, ne peut aboutir que s'il en a le pouvoir concret. Alors, comme il se jetterait d'une falaise dans le vide, il se présente aux élections législatives du côté des travaillistes. La tâche est ardue et pénible. Mener campagne l'épuise : il court les réunions, les comités, donne des interviews, tente de faire entendre sa voix. Mais il doit faire face aux vieux représentants du Labour Party qui n'apprécient guère son volontarisme. Les élections sont un échec. Wells est moins embarrassé que perplexe. Il a le vertige.

<sup>\*1</sup>. *Un grand éducateur moderne. Sanderson, directeur du collège d'Oundle (1924).*

# Dégrisement

1923, Londres : cet « [...] amas chaotique de rues, de bâtiments, [et] de gens courant sans raison çà et là <sup>1</sup> ». Et lui, figé dans son appartement de Whitehall Court, toujours enfoncé dans le fauteuil de son bureau, à laisser filer les heures, à se demander ce qu'il fait là. Depuis l'incident avec Hedwig, il n'a pas bougé. On vient de l'appeler. Son admiratrice suicidaire a été transférée au Charing Cross Hospital, elle va bien et passe la nuit en observation. Lui est toujours couvert de sang, incapable de faire le moindre mouvement. Il faudrait se lever peut-être, changer de chemise, se mettre au lit. Le soleil a décliné, il ne s'est même pas rendu compte que son bureau était plongé dans le noir. Dehors, il entend les voitures se garer : les journalistes, sans aucun doute. La domestique entre, lui dit que plusieurs personnes veulent lui parler. D'un geste de la tête, il fait « non » et ferme les yeux. Il est tellement fatigué, il aimerait dormir, oublier toutes ces femmes, ces visages et ces corps qui l'empêchent de se reposer, d'écrire — de vivre. Revoilà la familière détresse, comme une vieille rengaine qui vient opprimer son cœur. Il aimerait tellement s'en défaire. Parfois, il a peur de finir comme les héros de ses romans, tel celui des *Coins secrets du cœur*, le dernier en date, qui met en scène un homme dans une impasse existentielle. Ne sachant comment changer de vie, il décide d'attendre qu'elle passe. Wells se demande ce qu'il lui a pris d'écrire une telle histoire. Lui n'a jamais fait cela. À choisir, il ferait comme le protagoniste de *M. Barnstaple chez les hommes-dieux*. Dans cette

fantaisie romanesque, un homme en pleine crise quitte femme et enfant pour des vacances solitaires et arrive finalement en Utopie. Oui, cela lui conviendrait mieux. Changer d'horizon, d'univers. Il a besoin de partir. « Si ta vie n'est pas satisfaisante, change-la » : il n'a pas oublié le credo de ses jeunes années. Jusqu'ici, il l'a sans cesse appliqué, fuyant toujours l'inertie, la sécurité et même le confort. Mais aujourd'hui, la fatigue lui pèse. Il faut qu'il se mette debout. Demain matin, il a rendez-vous avec Rebecca. Il ne sait pas ce qu'il va lui dire. Qu'il a couché avec Moura ? Qu'une femme entièrement nue s'est ouvert les veines chez lui ? Qu'il ne l'aime plus ? Tout cela, oui, entre autres. Wells se lève, se dirige vers la porte, et disparaît dans la pénombre de son appartement.

C'est une matinée agréable. Assis sur un banc de Kensington Garden avec Rebecca, il savoure la douceur de l'été qui commence tout juste. Sa voix est sereine, elle lui sourit, lui annonce qu'elle se rend avec une amie à Marienbad, qu'il est le bienvenu s'il veut se joindre à elles. La proposition ne peut pas se refuser. Et puis, cela fait longtemps qu'ils ne sont pas partis avec leur fils Anthony, en famille. Jane comprendra — elle comprend toujours. Les vacances sont agréables bien que parfois houleuses, certaines soirées se terminant dans les cris et les larmes, Wells se rendant compte (pour la énième fois) qu'ils ne sont pas faits pour être ensemble <sup>2</sup>. À sa grande surprise, c'est Rebecca qui décide de rompre. Elle doit bientôt se rendre aux États-Unis pour une série de conférences. Peut-être est-ce le moment qu'ils se séparent pour de bon. Alors, ils se font leurs adieux. Rebecca s'en va au mois d'octobre ; Jane, elle, a emmené les enfants dans les Alpes. Wells se retrouve seul à Londres, triste, et encombré d'une mauvaise bronchite. Un peu de soleil lui ferait du bien, celui de Lisbonne par exemple. Il part et s'installe à l'hôtel Mirimar de la capitale portugaise pour plusieurs mois, profitant de cette nouvelle liberté pour séduire une jolie rousse, Dorothy Petrie, avec

laquelle il se rend peu après au pays basque. Une rousse, c'est bien la première fois que cela lui arrive.

Ses doigts caressent la longue chevelure de feu, mais son cœur est ailleurs. Cela fait des mois qu'il ne pense qu'à Moura, qu'il lui écrit et espère la voir. Il sait depuis peu qu'elle a réussi à s'enfuir de Russie et qu'elle a épousé Nicolai Budberg, un baron dont elle a payé les dettes de jeu en échange d'un passeport estonien. Tallinn est sa nouvelle patrie. La vie à Petrograd devenait impossible pour elle. Gorki aussi a dû partir, échappant à de récurrentes menaces de mort. Il s'était permis de critiquer le parti bolchevique, et de pointer du doigt l'attitude de Lénine. Il savait pourtant qu'il n'avait pas le droit de critiquer le chef. Atteint d'une tuberculose chronique, le vieil ami de Wells a préféré s'exiler. Il s'est installé sur la côte amalfitaine, à Sorrente, où il coule des jours paisibles. Il se souvient de leur dernier dîner à tous les trois, à Petrograd, la veille de son départ pour l'Angleterre. C'était une belle soirée. Il avait pu toucher Moura, il avait senti qu'il était amoureux d'elle. Maintenant, il en était sûr. Parfois, quand il se promène dans les rues de Londres, il a l'impression de la voir, de reconnaître son allure, son parfum. Mais non, c'est juste une brune qui passe — il y en a décidément beaucoup trop en Angleterre.

Dans sa boîte aux lettres, il trouve un courrier de Rebecca qui est de retour des États-Unis et demande à le voir. Si Moura est insaisissable, Rebecca, elle, demeure omniprésente. Crispation. Il pensait pourtant cette affaire réglée. Il n'a plus rien à lui dire, plus rien à vivre avec elle. Il a toujours eu le sentiment de *presque* l'aimer, mais de ne jamais tout à fait y parvenir<sup>3</sup>. Rebecca appartient au passé, elle fait déjà partie de ses livres (elle est Amanda dans *La Recherche magnifique*, et sera Helen dans *Le Monde de William Clissold*), c'est dire s'il a tourné la page. Une

autre lettre le sort bientôt de sa torpeur : c'est Amber qui lui écrit pour lui donner des nouvelles de leur fille, Anna Jane. La petite a bientôt quatorze ans, elle est, selon les dires de sa mère, une jeune élève brillante avec de grandes ambitions — comme son père. Parfois, c'est étrange, il oublie qu'il a aussi une fille et que cette dernière n'a aucune idée que son géniteur s'appelle Herbert George Wells. Peut-être est-ce mieux comme cela. Peut-être que les choses ne doivent pas tout le temps être dites. Sur ces sages réflexions, il ouvre une troisième enveloppe : une invitation pour la réunion de la Société des Nations à Genève, au mois de septembre prochain — dans quelques semaines, donc. Cela lui était totalement sorti de l'esprit.

Le voilà en Suisse, dans sa chambre d'hôtel, assis sur le rebord du lit, et entouré de ses valises. Le téléphone sonne. Il hésite à décrocher — à peine arrivé, on le dérange déjà. Il saisit finalement le combiné, articule un son et écoute. C'est une femme. Mieux : c'est Odette Keun. Elle est dans le même hôtel que lui, à quelques portes de sa chambre, et lui demande de venir la rejoindre. Il ne l'a encore jamais vue, mais la connaît depuis au moins un an. Elle est écrivain, elle aussi, et fille de diplomate. Elle a du sang italien dans les veines et la réputation de toujours arriver à ses fins. Au début de l'année 1923, l'un de ses ouvrages écrits en français (*Sous Lénine*) est traduit en anglais, et le rédacteur en chef du magazine *Adelphi*, Middleton Murry, demande à Wells de rédiger une notice pour signaler la parution du livre. Wells s'exécute, un peu machinalement, sans savoir à quoi il s'expose. Odette est l'une de ses plus ferventes lectrices, cela fait des années qu'elle lui voue une admiration sans faille et qu'elle ne part pas en voyage sans un de ses romans dans ses bagages. Quand elle apprend que son écrivain préféré lui a consacré un article, elle saisit l'opportunité pour lui écrire et lui faire une proposition osée : qu'il vienne la voir chez elle à Paris, et

qu'ils deviennent amants. Amusé, Wells avait, à l'époque, décliné poliment. En a-t-il envie à cet instant ? Après tout, il n'y a plus Rebecca, il n'y a pas Jane, et pas encore Moura. Alors il accepte, raccroche, réajuste sa veste et sort. La chambre d'Odette se trouve au bout du couloir, à quelques mètres.

Il est en face de la porte : c'est le bon numéro. Il frappe, perçoit un mouvement et soudain se retrouve devant une femme qui lui dit d'entrer. À l'intérieur, il fait noir, les rideaux ont été tirés, et ça sent le jasmin. Odette le déshabille, lui dit qu'elle est heureuse qu'il soit là, et qu'elle l'aime depuis toujours <sup>4</sup>. Cette femme le fascine : elle a grandi à Constantinople, a passé plusieurs années dans un couvent dont elle s'est fait renvoyer le jour où son confesseur lui a fait des avances. Arrivée à Paris, elle devient la maîtresse d'un professeur de sociologie, un certain Bernard Lavergne, commence à écrire un essai intitulé *Une femme moderne* et dédicacé... à Wells <sup>5</sup>. Odette est excentrique, drôle, il a besoin d'elle, de sa bonne humeur, mais n'en est pas amoureux. Cela ne l'empêche pas de l'emmener dans le sud de la France, près de Grasse, dans une maison qu'il loue pour l'hiver. « Lou Bastidon » (c'est le nom de la propriété) cache leurs amours pendant plusieurs mois, à l'abri des regards indiscrets, et loin de la vie londonienne dont Wells s'est lassé. Jane a tout accepté. Elle connaît bien son époux, et sait qu'il a besoin de temps pour lui seul. Depuis des années, ils vivent de manière très indépendante : elle, à Easton Glebe et lui, à Whitehall Court. Il lui rend souvent visite le week-end, et elle passe lui dire bonjour lorsqu'elle est de passage dans la capitale (elle aussi possède un petit appartement, près de Bloomsbury, au cœur duquel elle peut écrire à sa guise). Cette liberté leur convient bien à tous les deux.



Le soleil de Grasse est curatif, tout comme cette terre jonchée d'oliviers. Wells s'y sent bien. Ses problèmes comme ses frustrations s'éloignent. Mais à presque soixante ans, l'heure de la retraite n'a pas encore sonné. Son esprit fourmille de mille idées, il n'a pas abandonné le projet de sauver le monde de sa propre perte, et il est prêt à écrire de nouveaux romans. *Entre-temps*, d'abord, un récit social très documenté sur le monde ouvrier en Angleterre. Puis *Le Monde de William Clissold*, dédié à Odette, publié en 1926 et d'emblée annoncé comme le grand retour de l'écrivain. Ces dernières années, la science-fiction n'est plus à la mode. La littérature est devenue introspective : ce n'est pas le futur qui intéresse les lecteurs, ce sont l'intimité, les émotions, les méandres du moi. Le groupe de Bloomsbury est désormais incontournable, Virginia Woolf s'est fait remarquer avec *La Chambre de Jacob* et *Mrs Dalloway*, tout comme James Joyce qui a publié *Gens de Dublin* et surtout *Ulysse*. Pour Wells, la gloire est passée, on l'observe comme un essayiste, un conférencier, plus du tout comme un romancier. Peu importe, ses ambitions sont intactes, et tant qu'il peut écrire, tant qu'il peut se faire entendre, il continue. Il rêve d'une entente secrète entre les hommes, non pas d'un complot mais d'une « conspiration » qui s'accomplirait dans la lumière — au grand jour :

Ce n'est qu'à travers une coopération consciente, universelle des hommes de la science, des travailleurs scientifiques, des hommes habitués à diriger l'industrie productive, des hommes capables de contrôler les artères de l'afflux du crédit, des hommes qui peuvent avoir le contrôle des journaux et des politiciens, — que le grand système d'échanges, qui a été mis en marche presque par inadvertance, peut être développé d'une façon ordonnée, et telle qu'elle donne des espoirs pour l'avenir.

Les hommes de cette sorte, qu'ils le veuillent ou non, sont les vrais révolutionnaires de notre monde <sup>6</sup> ...

Chercher les prochains « conspirateur[s] au grand jour » et élaborer une véritable solidarité intellectuelle deviennent les nouvelles obsessions

de l'écrivain. L'expression va bientôt devenir un livre.

La douceur du sud de la France décide Wells à investir dans une nouvelle maison. Il en fait construire une, selon ses désirs, dans cette belle région qu'il aime tant, sur « un terrain avec de jolis rochers, des vignes, du jasmin, et un cours d'eau tout près <sup>7</sup> », et la baptise « Lou Pidou » — contraction de « le petit dieu », surnom français qu'Odette aimait donner à Wells. Mais la somptueuse propriété, les fréquentes virées sur la côte, et les amis de l'écrivain qui passent régulièrement, ne masquent pas les tensions qui émergent au sein du couple. Charles Chaplin en fait l'expérience. Le comédien arrive à Lou Pidou un matin et s'extasie devant la beauté du lieu. Il remarque notamment l'inscription gravée au-dessus de la cheminée (« *Two lovers built this house* », « Deux amants ont construit cette maison ») et se tourne vers Wells en souriant, heureux de voir son ami amoureux. Mais son hôte lui explique sans attendre que tout cela n'est pas aussi simple qu'il y paraît : qu'un maçon est venu récemment enlever ce bout de pierre car il s'était disputé avec Odette et pensait la quitter. Ils s'étaient finalement rabibochés et Wells avait donc demandé au maçon de revenir pour restaurer l'inscription. Aujourd'hui, leur amour était au plus mal, et il pensait très sérieusement faire de nouveau appel à cet homme patient et dévoué. Quelques secondes plus tard, Chaplin et lui ouvraient une bonne bouteille.

Wells a tout pour être heureux. Il a deux femmes et deux maisons, dans deux pays différents, que demander de plus ? Mais Odette est maladivement jalouse de Jane, ouvrant toutes les lettres que l'épouse envoie à son mari — devenant de plus en plus insupportable. Face à ses reproches, à ses cris, et malgré tout l'argent qu'il lui donne chaque jour depuis trois ans, Wells mesure pour la première fois « le tracassé de

vivre <sup>8</sup> » avec elle. « Ce sont les femmes [...] qui nous obligent à travailler et nous imposent tous les tracas. [...] Somme toute, je ne fais pas là une découverte si originale : relisez donc le troisième chapitre de la Genèse <sup>9</sup>. » Ce que pense le narrateur d'*Effrois et fantasmagories*, un recueil de nouvelles cocasses, est à peu près identique à ce que ressent Wells à cet instant. Et puis la maison lui cause beaucoup de soucis — le jardinage, l'entretien de la voiture, des allées, et cet anonymat qui ne joue plus en sa faveur. Comme souvent dans ce genre de situations, il laisse passer l'orage.

De l'autre côté de la Manche, Jane la discrète prépare ses valises. Elle doit rejoindre son mari à Paris pour une conférence qu'il donne à la Sorbonne dans quelques jours. Wells fait de même et quitte Odette, devenue en quelques semaines « mauvaise et détestable <sup>10</sup> », pour sa tendre et fidèle épouse. Dans le train, il peaufine son discours. Cette invitation française est très importante, c'est un honneur d'être accueilli là-bas. Jane l'attend à la gare, cela fait des semaines qu'ils ne se sont pas vus, Wells est heureux. La conférence a lieu l'après-midi, ils n'ont pas beaucoup de temps. Arrivé sur place, on le dirige vers le grand amphithéâtre. La salle est comble, il se hisse derrière son pupitre et annonce le sujet du jour : « La démocratie soumise à révision ». Depuis son expérience (malheureuse) avec la Société fabienne, il n'a pas eu l'occasion de s'exprimer devant un tel public. Certes, il a énoncé ses idées dans ses livres, dans les journaux et face à de grandes personnalités politiques, mais aujourd'hui ses propos résonnent comme jamais dans le pays qui fut le berceau des Lumières.

L'auditoire — plutôt jeune — est attentif, et Wells félicite pour son intervention. Comme d'habitude, il est observé en anticipateur un peu fantaisiste, en romancier qui ne peut s'arrêter de rêver. Pour beaucoup,

ce qu'il explique ce jour-là n'est rien d'autre qu'un remaniement de ses thèses passées, à savoir le projet d'un système politique et social qui ressemble davantage à une utopie qu'à une réalité potentielle. On le salue, on le complimente, lui ne sait comment exprimer cette inquiétude qui l'habite, ce pressentiment qu'il faut agir avant que le monde ne bascule de nouveau. Nous sommes en 1927, la Seconde Guerre mondiale n'est même pas encore un fantasme, mais lui sait qu'il y a urgence, qu'il faut trouver une alliance, former une communauté d'esprits. Les sourires sont de rigueur, les mains se serrent fermement, et Wells ravale son amertume qui risque de le faire flancher. Jane est à ses côtés, souriante et vigoureuse. Cela fait des mois qu'elle apprend le français en préparation de cet événement. Parmi la foule de personnalités venues à leur rencontre, la plus grande partie est française, et Jane parle à tout le monde avec aisance. Elle irradie d'intelligence et impressionne Marie Curie qui a fait le déplacement. La scientifique désirait depuis longtemps rencontrer le fameux couple d'Anglais.

Elle irradie et, pourtant, elle sait qu'elle est gravement malade. Une douleur abdominale l'affaiblit depuis des semaines. Les médecins sont catégoriques : c'est un cancer, trop avancé pour être guéri. Wells l'ignore encore, Jane ne veut pas l'inquiéter. Ils se quittent après la conférence, lui redescend dans le Sud, elle rentre à Londres. Mais son état s'aggrave, et leur second fils, Frank, décide de prendre les devants. Jane est trop triste pour annoncer à son mari la mauvaise nouvelle — il ne lui reste plus que quelques mois à vivre. Frank écrit alors à son père et Wells, sous le choc, envoie immédiatement une lettre à Jane, l'assurant de son retour prochain, de son amour profond, et lui promettant qu'il va s'occuper d'elle.

Chère mère, ma tendre épouse, j'ai reçu aujourd'hui une lettre de Frank m'apprenant que tu as été gravement malade et qu'il est fort possible que cela continue. Ma chérie, je t'aime comme

je n'ai jamais aimé personne au monde, et j'arrive pour m'occuper de toi et tout faire pour te rendre heureuse.

Ton Bins qui t'aime <sup>11</sup>.

Il arrive en Angleterre quelques jours plus tard, se rendant directement à Easton Glebe. Il trouve Jane amaigrie mais souriante, refusant de se plaindre. Elle rassure tout le monde, prépare son départ, console ses enfants et leur demande de ne pas porter le deuil quand elle sera morte. Wells voit leurs trente ans de mariage défiler dans sa tête. Les premières années à Mornington Place, l'excitation de ses premiers succès littéraires, puis le soutien indéfectible de Jane, leur travail commun, son sens de la critique, son indulgence, surtout. Il veut profiter du peu de temps qu'ils ont encore à vivre ensemble et fait tout pour lui faciliter le quotidien. La journée, ils passent des heures à écouter ses musiques préférées (Bach, Mozart, Purcell), à parler, se remémorer leurs bons souvenirs, se relire leurs premières lettres d'amour. Quand elle s'endort, il se met à son bureau et travaille à son prochain ouvrage, *La Science de la vie*. Pour ce nouveau livre, il travaille conjointement avec son fils Gip mais aussi avec Julian (le petit-fils de T. H. Huxley et frère d'Aldous), grand biologiste — et futur premier directeur de l'Unesco.

Le mois d'octobre arrive. Jane meurt la veille du mariage de Frank. La crémation a lieu dans le quartier londonien de Golders Green. Tous leurs amis sont là : le couple Shaw notamment, le fidèle Arnold Bennett, et même Virginia Woolf qui ne manquera pas de relater cet événement dans son *Journal*. De retour à Easton Glebe, Wells ne sait pas ce qu'il va faire. Jane était la seule qui apportait un équilibre à sa vie — un équilibre et une « dignité <sup>12</sup> ». Au fond, il a toujours cru qu'elle lui survivrait, c'est lui qui est malade depuis tant d'années, ce corps l'a tellement trahi qu'il aurait dû mourir dix fois avant elle. Cette liberté tant désirée lui devient soudain réelle, pesante. Il est seul, enfin, il n'est

plus obligé de rendre de comptes à personne, mais il est triste et abhorre désormais ce qu'il a si longtemps convoité. Toutes les femmes du monde peuvent sonner à sa porte, il ne leur ouvrira pas. La maison lui paraît bien vide, trop grande pour lui — Gip est parti aux États-Unis et Frank aussi doit bientôt y aller (il écrit des scénarios pour le théâtre et le cinéma). Wells range les affaires de Jane, tous ses cahiers, ses manuscrits qu'elle gardait précieusement dans son secrétaire. Il savait qu'elle écrivait, mais n'avait jamais pris le temps d'ouvrir un seul de ses manuscrits. Le voilà, assis dans son bureau, à tout lire, à comprendre qu'il a pu devenir ce qu'il est justement parce que Jane avait accepté de reléguer son ambition dans les tiroirs. Il met tout en ordre, classe les différents textes et en fait un livre (*Le Livre de Catherine Wells*), publié en 1928.

Easton Glebe est mise en vente. Avec l'argent de la transaction, il finit de payer Lou Pidou, ce gouffre financier et sentimental dont les couloirs sont toujours hantés par l'envahissante Odette. Il ne sait plus comment s'en débarrasser. De toute évidence, le couple qu'il formait avec Jane ne ressemblait à aucun autre, jamais plus il ne retrouvera un tel équilibre, un tel bonheur — une telle femme. Odette, qui espère désormais récupérer Wells pour elle toute seule, l'accueille avec sa moue de reproche. Elle veut habiter à Paris avec lui, quitter Lou Pidou qui devient une prison. Wells refuse, il n'a aucune envie d'aller jouer les amants passionnés dans la capitale, et ne veut surtout pas envisager un quotidien avec elle. Elle est son amante, elle le restera. La maison résonne souvent de leurs cris, et Wells prend l'habitude de s'isoler dans la chambre. Seul, il se demande comment continuer ainsi.

# Le conspirateur amoureux

« Mais que faites-vous donc <sup>1</sup> ? » La question lui est posée sans qu'il sache d'où elle vient. En fait, il imagine qu'on la lui pose, à lui, l'écrivain accompli, le célèbre romancier qui rencontre les grands de ce monde, habite à Londres, Paris, Moscou, et tente tant bien que mal d'attacher son cœur à celui d'une femme. Si jamais quelqu'un lui demande ce qu'il fait, il doit être préparé à répondre, il doit surtout ne pas hésiter et s'inclure dans la grande ronde des penseurs de son temps. « Nous, travailleurs intellectuels à facultés créatrices, nous transformons les bases mêmes de la vie humaine <sup>2</sup>. » Il sait bien ce que les gens s'imaginent : qu'il mène une vie parallèle, privilégiée, en dehors des contingences de la réalité. Ces dernières années, il a gagné des sommes importantes : sa famille et lui sont à l'abri du besoin. Rien de comparable, donc, au quotidien de l'ouvrier ou du commerçant. Ses jeunes années brûlées à attendre le client derrière la caisse l'ont persuadé d'une chose : cette vie de labeur passée aux dépens d'une autre — plus poétique — n'était pas faite pour lui. Il admet avoir plongé « dans l'eau <sup>3</sup> », être allé se perdre dans les profondeurs de son imagination, et remonter de temps en temps à la surface pour inspirer. Selon lui, les hommes de plume ont deux solutions : « Il nous faut respirer ou mourir <sup>4</sup>. » Lui choisit de respirer. S'il continue à vivre, malgré la mort de Jane, malgré les soucis que lui cause Odette, ce n'est pas pour le plaisir : il a une « tâche particulière <sup>5</sup> » à accomplir.

Une seule chose le fait tenir : l'écriture. *La Conspiration au grand jour* est devenu un livre, concis, ramassé, limpide, l'un de ceux dont Wells est le plus fier et qui réunit les points fondamentaux de son projet. Dans cet essai, il invite les hommes à engager une révolution mondiale, à ouvrir la brèche d'un mouvement réconciliateur, à former une fraternité sereine. Wells n'a jamais cru en Dieu — ou si peu, et si vite —, mais il a toujours cru en l'homme. C'est une foi tenace, indestructible. Il cherche des alliés, il espère que cet opuscule soulèvera les foules, mais la parution du livre ne provoque que de timides vagues. Il récidive avec un petit texte interrogatif : *Que devons-nous faire de nos vies ?* La question est lancée comme une bouteille à la mer. Toujours rien. Wells doit bien se rendre à l'évidence : le prophète est inaudible, il « conspire » tout seul.

C'est à ce moment-là qu'il reçoit un appel de Berlin. Wells est invité à donner une conférence devant les députés allemands et un parterre de représentants étrangers en tout genre. Paul Loebe, le président du Reichstag, l'accueille en grande pompe. Et tandis qu'il marche vers la tribune, Wells entrevoit une possibilité, un espoir — toujours ce regain d'optimisme qui le caractérise. Depuis un an, les sociaux-démocrates sont au pouvoir en Allemagne, et aujourd'hui ils sont là, face à lui, tout comme, probablement, les futurs nazis qui l'écoutent sans rien dire. Chacune de ses paroles est traduite en allemand. Wells prêche pour une paix durable et concrète, pour la création d'un État fédéral mondial. Il met en garde l'auditoire contre la guerre qui, selon lui, est imminente. « En dépit de tous les pactes et de toutes les promesses, le monde marche indiscutablement vers des guerres nouvelles <sup>6</sup> », dit-il gravement. Personne ne réagit. Il continue : « Bientôt les canons partiront d'eux-mêmes, la psychose de la guerre nous coupera la parole et le caporal nous poussera de nouveau dans la cour d'une caserne <sup>7</sup>. » Il ne croit pas



si bien dire. Hitler, qui est entré depuis peu en politique, est justement un caporal ambitieux qui a vécu les tranchées et qui a de grands projets pour son pays. Mais à ce moment, c'est tout juste si Wells est entendu et applaudi.

En sortant de la salle, et après quelques salutations de rigueur, son regard s'arrête sur un visage. La personne s'approche de lui. « C'est toi <sup>8</sup> », dit soudain la voix. En face de lui se tient Moura. Elle était dans la salle, elle a entendu son discours. Huit ans qu'il ne l'a pas vue, qu'il a espéré la revoir et la croiser par hasard. C'est bien elle : ces cheveux noirs, ce nez un peu cassé, cette peau blanche, si fine, qu'il aperçoit dans son décolleté. Elle a trente-six ans, et s'appelle désormais Moura Budberg. Ils se parlent quelques instants, bousculés par la foule des convives, et se faufilent rapidement vers la sortie. À cette époque, Moura est suspectée d'être un agent double (au service des Russes et des Allemands), et certains historiens ont même établi l'hypothèse qu'elle était allée trouver Wells ce jour-là dans l'intention de l'utiliser pour un rapprochement avec les pays de l'Ouest <sup>9</sup>. Il devait aussi y avoir un peu d'envie de revoir un homme qui avait sans aucun doute marqué son esprit. Attablés au restaurant, Moura lui raconte sa nouvelle vie en Estonie, ses enfants, son amitié avec Gorki qui n'a pas faibli. Wells lui demande si elle a été sa maîtresse — si elle l'est, tout court —, elle nie en bloc, jure qu'elle n'a eu que six amants dans sa vie, que Gorki n'en fait pas partie. La discussion se prolonge, ils boivent énormément, Wells est impressionné par la quantité de vodka qu'elle peut ingurgiter. Son charme est inchangé, magnifié par les années. Il avait bien retrouvé une photographie d'elle quelque temps auparavant, mais le cliché ne lui était pas favorable. Moura est ce genre de beauté-là : celle qui ne supporte pas la fixation.

Moura exerce un tel « magnétisme <sup>10</sup> » sur lui qu'il pense quitter Odette définitivement. S'il lui avoue son amour, il la prévient aussi : il ne peut lui promettre de lui être fidèle — il ne l'a jamais été, avec aucune femme. « *Very well my dear* <sup>11</sup> » (« Très bien mon chéri »), lui répond Moura. Elle ne lui demande rien, elle veut juste avoir l'occasion de le voir de temps en temps. Cela aurait dû satisfaire Wells. Il n'en est rien. Ses inquiétudes, au contraire, augmentent. Il sait que Moura plaît aux hommes, aux femmes. Il sait qu'il risque de ne pas être le seul amour de sa vie. Cette situation est nouvelle pour lui, être avec une femme qui n'exige rien de lui. Leur idylle débute donc dans une clandestinité délicieuse et se poursuit en Angleterre, à l'abri du regard d'Odette à qui Wells ne laisse pas le choix : il faut qu'elle parte en vacances, voici justement des billets pour l'Égypte.

À son retour, Wells lui donne rendez-vous dans un parc de Londres pour mettre un terme à leur relation. Odette arrive, elle lui raconte qu'elle est plongée dans l'écriture de son nouveau livre, *I Discover the English* (*Je découvre les Anglais*), et qu'elle est très excitée à l'idée d'être prochainement publiée en Angleterre. Grâce à lui, elle a pu rencontrer des personnes importantes, être intégrée dans les cercles intellectuels de la ville. Elle est persuadée de toucher à la gloire. Manque d'occasion ou de courage ? Wells ne lui dit rien et ils repartent par des chemins séparés. Sur les routes de Suisse, Odette lui écrit constamment, Wells ne répond pas. Irritée, elle décide d'en faire part aux plus proches amis de son amant pour les avertir de la situation et leur demander d'intervenir. Toujours rien. Ultime menace : elle annonce par lettre à Wells qu'elle va écrire un livre et tout révéler de lui — ce que les gens ne savent pas, la partie sombre de sa personnalité, ses secrets, ses enfants illégitimes, ses obsessions. Elle le menace aussi de publier toutes les lettres qu'il lui a écrites, de rendre leur intimité publique. Wells sourit à de telles

démarches et l'encourage à se dépêcher car il prévoit lui aussi d'écrire son autobiographie, comptant bien rendre sa vie privée *publique* <sup>12</sup>.

Un temps, il a mis sa fatigue physique et morale sur le compte de cette histoire de cœur. S'il dormait peu, s'il avait mal à la tête et au ventre, c'était à cause d'Odette. Mais le docteur Norman lui annonce une mauvaise nouvelle. Wells est diabétique. Il faut qu'il se ménage, qu'il prenne soin de lui, le médecin est formel, avec sa santé fragile, il devrait faire attention. À peine quelques semaines plus tard, il apprend la mort de son vieil ami, Arnold Bennett, qui a succombé à la typhoïde. Depuis leur première lettre échangée en 1897, ils ne se sont jamais perdus de vue, même si, ces derniers temps, ils s'étaient éloignés l'un de l'autre. Tous les deux se ressemblaient tellement : curieux, francs, autodidactes. Conrad est mort aussi. De leur petit groupe de camarades écrivains, il ne reste que lui et Bernard Shaw. Rapidement, un autre décès vient assombrir cette année 1931 : celui de sa première femme, Isabel. Malgré leur divorce, ils continuaient de s'écrire, il lui envoyait régulièrement de l'argent. Elle meurt et Wells reste hanté par l'inachèvement. Il aura été à la fois si amoureux d'elle, et si incapable de l'aimer. L'idée même de ce paradoxe le plonge dans une profonde désolation.

Le spleen est enrayé grâce à l'écriture de deux romans — *M. Blettsworthy sur l'île Rampole* et *La Dictature de M. Parham* — ainsi qu'à la publication du troisième tome de son histoire universelle — *Le Travail, la Richesse et le Bonheur de l'humanité*. Mais ses livres ne se vendent pas — plus. Depuis une dizaine d'années, son nom est associé à celui d'un conférencier, d'un éducateur, mais pas d'un écrivain. La gloire est venue si vite — à trente ans, il publiait consécutivement *La Machine à explorer le temps*, *La Guerre des mondes* et *L'Île du docteur*

*Moreau* — qu'il a oublié qu'elle pouvait être rare, et fugace. Ses romans ne plaisent plus autant désormais, bien qu'il ait toujours son cercle de fidèles lecteurs. Trois d'entre eux ont d'ailleurs créé un groupe de réflexion en son honneur : The H. G. Wells Society. L'écrivain est flatté, mais demande à changer le titre. *The Open Conspiracy* (« La Conspiration ouverte ») lui convient mieux. Et puis la B.B.C. l'a contacté. Les dirigeants de cette radio veulent l'inviter à exposer ses idées à l'antenne. Jusqu'à présent, il a toujours décliné, craignant de ne pouvoir être totalement libre de dire ce qu'il veut. Mais la chaîne insiste, lui assure qu'il n'y aura pas de censure, et fait transmettre le message par une séduisante jeune femme. Wells peut difficilement refuser, et signe donc un contrat pour une série d'émissions bien rémunérées. L'expérience est intéressante mais laborieuse, Wells n'étant pas familier de l'exercice. Après chaque émission — diffusée en direct et écoutée par un très grand nombre d'Anglais —, Wells salue les auditeurs, épuisé, n'ayant qu'un seul but en tête : boire un peu de cette bouteille de whisky qu'on a mise à sa disposition sur la table, au cas où il en aurait envie.

Sur le chemin du retour, il pense à ce qu'il a et à ce qui lui manque. Peut-être est-il temps de vivre, enfin, l'amour après lequel il court depuis si longtemps ? Au mois d'avril 1932, il se lance et demande à Moura de devenir sa femme. Elle refuse. Pas pour des raisons sentimentales : elle est follement amoureuse de lui, elle confie même à son ami l'écrivain Somerset Maugham (qui ne comprend pas comment elle peut s'attacher à cet homme plus vieux qu'elle et un peu gros) qu'elle ne peut se passer de lui car « il sent le miel <sup>13</sup> ». En fait, elle n'a jamais compris ce que le mariage venait faire entre deux personnes qui s'aimaient. « *Let us go on as we are* <sup>14</sup> » (« Continuons ainsi »), lui répond-elle. Pourquoi ? Et Moura l'embrasse pour toute réponse. Ils partent ensemble à Salzbourg et Vienne, puis dans les Alpes. Ce séjour dans les montagnes est

lumineux, passionné — parfait. Wells, qui n'en démord pas, lui renouvelle sa demande. Encore non. Elle lui promet de toujours être là pour lui. Elle veut juste savoir qu'elle peut être libre. Wells se rend compte avec accablement de la dure réalité : la femme qu'il aime est peut-être plus « wellsienne » qu'il ne l'a jamais été. Il ne comprend pas, insiste, hausse le ton et parvient à lui soutirer des explications supplémentaires. Le couperet tombe. Cela fait des semaines qu'ils s'écrivent de nouveau, Gorki et elle. Il vient de perdre son fils, il est très malade et la réclame à ses côtés, en Russie. Wells continue de lui déclarer son amour, l'emmène partout, la présente à tous ses amis. C'est la première fois qu'il a envie de montrer son amour pour une femme. Moura se laisse porter, tout en gardant ses distances.

De l'autre côté du Rhin, quelque chose a insidieusement grandi. Le système politique allemand a subi une impulsion glaciale. À l'hiver 1933, Hitler est nommé chancelier de la République de Weimar. Chef du Parti national-socialiste des travailleurs allemands depuis 1921, il a monté les marches du pouvoir une à une, bâtissant autour de lui un culte mégalomane et installant progressivement une chasse à tous les opposants. Les nazis ont pris le pouvoir, et la persécution des intellectuels commence. Au même moment, Wells est désigné pour remplacer John Galsworthy (décédé récemment) à la direction du P.E.N. Club, une association internationale d'écrivains créée afin de réunir les plumes du monde entier et de permettre le dialogue entre elles. « PEN » comme « stylo », bien sûr, mais aussi comme ce qui rassemble en trois lettres l'ensemble des gens de lettres : les poètes (« P »), essayistes et éditeurs (« E »), et les romanciers (« N » comme « novelists »). Wells se retrouve propulsé à la tête de cette société littéraire, d'emblée confrontée à l'arrivée du Führer qui terrorise l'Europe. La priorité est de protéger les intellectuels allemands, les écrivains juifs et ceux qui appartiennent à

la gauche, dont certains se sont déjà fait arrêter et emprisonner. Il tente de convaincre ses troupes, participe à des rencontres et se rend à Raguse et Édimbourg afin de trouver des alliés. La résistance s'organise aussi à Rome, Vienne et Berlin où les P.E.N. Clubs respectifs assurent une petite propagande locale qui porte haut la valeur de liberté d'expression. Wells fait tout pour protéger ses collègues et, derrière eux, la littérature. Il sent quelque chose approcher.

Ses inquiétudes nourrissent un roman. Dans *The Shape of Things to Come* (littéralement « La forme des choses à venir », encore inédit en français), une guerre mondiale débute en 1940 par l'embrasement du couloir polonais... Près de sept années avant le déclenchement réel du conflit, Wells écrit approximativement la date et le lieu. Prophète, toujours. La débâcle qu'il ébauche est sans commune mesure avec ce qu'il a pu imaginer auparavant. Le combat qui oppose principalement l'Allemagne et l'Italie à la Pologne et à la France est d'une violence inouïe. Le romancier a renoncé à l'arme atomique (il a toujours en tête le souvenir de la parution de *La Destruction libératrice*, qui lui a causé beaucoup de tort), mais a doté ses personnages d'une arme tout aussi dangereuse — le gaz — qui décime des milliers d'hommes sur son passage. Tout s'écroule : les systèmes comme les bâtiments, les individus et les rêves. Au cœur de cette nouvelle fin du monde, une conspiration émerge du brouillard et des hommes éclairés reprennent en main l'humanité. Qu'il ait raison ou tort, il poursuit sa route rêvée : celle d'un « *happy ending* », d'un sursaut ultime qui préparerait le monde de demain.

Le cinéma le convoite de plus en plus. Paramount achète les droits de *L'Île du docteur Moreau* et en fait un film d'horreur (*Island of Lost Souls*) en 1933, avec Charles Laughton et Bela Lugosi (premier

interprète de Dracula sur grand écran) dans les rôles principaux. Le septième art lui plaît, il réfléchit d'ailleurs à y mettre un pied en tant que scénariste, mais attend l'opportunité. Écrire des fantaisies scientifiques ne l'intéresse plus. Tout ce qui pouvait l'amuser il y a trente ans — ces « exercices de l'imagination <sup>15</sup> » qui ne visaient qu'à divertir le lecteur, qu'à le mener, par l'illusion de l'écriture, à l'idée de l'impossible — lui semble aujourd'hui obsolète. « Je crois que je m'emploie mieux maintenant en étant plus près de la réalité, à essayer de faire une analyse pratique des perplexités sociales croissantes <sup>16</sup> », écrit-il dans une préface à l'occasion de la réédition en un seul volume de ses quatre plus grands romans scientifiques (*La Machine à explorer le temps*, *La Guerre des mondes*, *L'Homme invisible* et *L'Île du docteur Moreau*). Il ajoute :

Face aux cataclysmes réels, le monde n'a pas besoin de nouveaux cataclysmes fantastiques. Ce jeu est terminé. Qui a besoin des humeurs inventées de M. Parham à Whitehall, quand nous pouvons observer jour après jour M. Hitler en Allemagne ? Quelle invention humaine peut se camper face aux farces fantastiques du destin ? J'ai tort d'en vouloir aux critiques. La réalité a pris une feuille à mes livres et s'est mise en passe de me remplacer <sup>17</sup>.

Ce jour-là, à la terrasse du restaurant The Queen's, dans le quartier de Sloane Square, Wells prend le soleil, les yeux plissés à cause de la lumière. Il est l'heure de déjeuner, les Londoniens s'affairent dans tous les sens mais son corps à lui est comme fixé dans le temps et l'espace. Immobile. Il a l'impression d'être dans un univers sans limites, que cette ville qu'il connaît si bien égale l'infini. Il est assis derrière sa table, en terrasse, mais c'est comme s'il éprouvait l'apesanteur, ou voguait sur l'eau. Londres, après tout, est « une mer où il faut nager <sup>18</sup> ». Depuis peu, il a recouvré la vue, les choses lui apparaissent clairement. Il ne peut pas prétendre vouloir un monde meilleur si lui-même ne tente pas, aussi, d'améliorer son existence. Jane est morte, Isabel aussi. Amber est heureuse avec leur fille, Anna Jane. La petite a grandi, elle étudie à la

prestigieuse London School of Economics, et est tombée amoureuse d'un certain Eric Davis. Wells a pris l'habitude de la voir souvent, jouant le rôle de l'ami, du confident. Un jour, tandis qu'ils déjeunent ensemble, elle lui annonce qu'elle prévoit de partir s'installer en Afrique du Sud avec Eric, l'université du Cap lui offre un poste de conférencière dans sa discipline. Wells, follement jaloux que sa fille unique lui échappe pour ce jeune homme qu'il n'apprécie guère, veut l'en empêcher. Il lui écrit une lettre, lui avoue ce qu'elle a sûrement déjà deviné : qu'il est son père, qu'à ce titre il s'oppose non seulement à son départ mais à son union avec Eric. Une semaine passe sans qu'il reçoive de nouvelles d'Anna Jane. Il lui écrit de nouveau. La jeune fille lui répond qu'elle vivra comme elle l'entend, que cela lui plaise ou non.

Rebecca, elle, va bientôt se marier. Elle lui a annoncé la nouvelle l'autre jour, entre un thé et des gâteaux secs. Elle a beaucoup changé. Sa fougue d'antan a laissé place à un certain conservatisme, mais elle a l'air heureux — même si leur fils Anthony lui cause du souci. Wells aussi aimerait être heureux. Cela ne tient pas à grand-chose : juste à un poids dont il doit se délester.

Une ombre vient le priver du soleil qui chauffait sa peau. Quelques secondes s'écoulaient avant qu'il ne reconnaisse Odette. Elle est en retard, mais elle est là, c'est tout ce qui compte. Ils commandent leur repas, Wells mange tandis qu'elle déblatère sur son inconséquence, sa méchanceté, et qu'elle renouvelle ses menaces à son encontre. « *Go ahead with it* <sup>19</sup>. » Vas-y, lui dit-il, publie ce que tu veux sur mon compte, cela n'a pas d'importance. Puis il lui annonce qu'il la quitte, qu'à bientôt soixante-sept ans, il veut continuer à vivre sans elle, qu'il a rencontré une femme formidable (Moura) et qu'il est éperdument amoureux d'elle. Il la rassure aussi, elle peut rester à Lou Pidou, il



continuera à s'occuper de sa sœur Maggie (qui vit seule avec trois enfants, sans argent, et que Wells entretient depuis des années). Odette se lève brusquement et se dirige vers les toilettes du restaurant. Quand elle revient, Wells a payé la note et l'attend debout, à l'entrée. Il hèle un taxi, ouvre la portière, elle s'assoit, le supplie encore un peu et il claque la porte. Enfin libre. Toute cette histoire fera, il en est sûr, un très bon livre <sup>\*1</sup>.

<sup>\*1</sup>. *Dolorès* (1938).

# Un cerveau pas si ordinaire

Neuf heures du matin, face au miroir. Impossible d'éviter son reflet. À vingt ans déjà, il n'éprouvait que du dégoût en se regardant, gamin chétif qu'on bousculait sur les terrains de football et qui n'avait pas de quoi se nourrir. Aujourd'hui, il s'est rattrapé, il est riche, aime la bonne chère et a de l'embonpoint. Mais il ne ressemble toujours à rien. Il aurait aimé être bel homme, avoir « un beau corps <sup>1</sup> » et s'en servir pour l'amour. Au lieu de cela, il est laid et les yeux encore endormis de la veille ne l'empêchent pas de voir avec acuité sa silhouette dans la glace. Ce n'est plus du dégoût, c'est de l'aversion. Des cheveux en moins et des rides, çà et là, par centaines. Cela plaît aux femmes après tout, c'est là sa chance. En revanche ce grand front, trop grand pour une si « petite <sup>2</sup> » tête... L'inverse serait plus gracieux — quoique. Si seulement il pouvait savoir ce qu'il y a dans ce caillou. S'il pouvait assister, par miracle, à sa propre autopsie. Contempler son encéphale percé, enfin accessible... Oui, imaginer la taille de cette chose, ses circonvolutions, ses beautés, ses défauts : le spectacle lui plairait bien. Il sait précisément ce qu'il dirait au moment où les médecins découvriraient l'intérieur de son cerveau : « Je vous l'avais dit. Bande de cons <sup>3</sup>. » Cette phrase est parfaite. Il faudra l'inscrire sur sa tombe — ne pas oublier d'en parler aux enfants.

Un cerveau correct, donc. Pis : ordinaire. Pas celui d'Albert Einstein ou de David Lloyd George. Non, son cerveau malheureusement n'a

l'envergure ni de celui d'un génie ni de celui d'un Premier ministre. Il ne lui a jamais permis d'exceller en calcul mental, lui a souvent fait défaut lorsqu'il s'agissait de se rappeler le nom d'un ami, et le ralentit parfois au bridge <sup>4</sup>. Le problème vient peut-être des vaisseaux sanguins : « Je soupçonne mon artère carotide de ne pas irriguer ma matière grise aussi librement et généreusement qu'elle devrait le faire <sup>5</sup>. » De là, sans doute, son crâne étroit, inhabituellement étrié par rapport au reste de son corps, et qui amuse les foules. C'est toujours la même chose, dès qu'il échange son chapeau contre celui d'un autre, il se retrouve systématiquement dans le noir complet. Alors il ravale sa colère, rit à grands éclats — trop préoccupé par « cette terreur nationale qu'a tout bon Anglais d'être surpris dans l'embarras <sup>6</sup> » — et s'en sort par une pirouette. Rien de grave, sinon que sa tête n'est plus seulement *petite*. Elle l'est publiquement.

Dans ses mains pourtant, elle lui paraît lourde, bien remplie. De cette caboche sont sorties les histoires les plus fantasques (un homme qui échappe aux créanciers en devenant invisible <sup>7</sup> ; un autre qui sacrifie sa jeunesse pour un héritage <sup>8</sup>, un autre encore, en vacances, qui rencontre une sirène <sup>9</sup>). Petite, malgré tout. Il faut se rendre à l'évidence, ne pas embellir le tableau, décrire l'exacte image que ce miroir lui renvoie en cette matinée ensoleillée : un homme de taille moyenne, que la jeunesse a quitté, épuisé par des nuits trop courtes, accablé par des tourments considérables (l'écriture, les femmes, sa réflexion sur l'avenir du monde), inquiet de ne peut-être jamais atteindre une pleine satisfaction existentielle ; persuadé, aussi, qu'une catastrophe le guette. Cela n'a jamais été autrement. Il a déjà frôlé la mort deux fois, son rein gauche le fait atrocement souffrir, des difficultés respiratoires l'empêchent de vivre normalement depuis des dizaines d'années, et comme si cela ne suffisait pas, il est diabétique. À vrai dire, il n'a pas

peur du noir. « La mort ne me concerne pas <sup>10</sup>. » Il aimerait juste que tout cela continue encore un peu : l'écriture, les femmes, et sa réflexion sur l'avenir du monde. Il a soixante-huit ans, et n'a pas terminé sa tâche. Il pourrait encore démontrer tant de choses, publier tant de livres, et aimer tant de fois.

Il est temps de s'y mettre. Assez du miroir qui brille et du temps qui passe. Il se met à sa table de travail et écrit les premières lignes de son autobiographie. Il vise la transparence totale, mais la prudence lui souffle un mot qui deviendra son titre et le dédouanera de toute erreur potentielle : « *experiment* » (essai, tentative). Il n'a jamais eu de difficulté particulière à trouver l'inspiration. Ce jour-là, sa main est fiévreuse et inépuisable. Il écrit vite, comme ça lui vient, des souvenirs, des images, des phrases entendues ou prononcées. Il a un si grand besoin de « soulager [s]on esprit <sup>11</sup> » et de « bavarder[r] <sup>12</sup> » avec son lecteur, d'apparaître tel qu'il est : un « vagabond fatigué <sup>13</sup> » qui tente de s'extraire de la mélancolie. Il n'est pas mieux qu'un autre, ni plus fort ni plus intelligent. Il connaît ses failles : le manque de sérénité, sa faculté à se laisser envahir par le doute, son volontarisme aussi et son ambition, qui l'ont amené à convoiter la gloire, et à ne plus pouvoir s'en passer. Mais la vie, en fin de compte, l'a gâté, même si aujourd'hui ses convictions demeurent inaudibles :

C'est le destin de tous les créateurs de n'aboutir qu'à des choses imparfaites et incomplètes. Nous transigeons tous. Nous subissons tous des échecs. L'histoire de la vie de n'importe quel travailleur aux facultés créatrices — de sa nature même, par la divergence de ses objets, par ses succès, jamais complets, par ce continu et grotesque passage du sublime aux basses nécessités de la vie, avec sa tendance à l'évasion, — est une pure comédie <sup>14</sup>.

Une comédie, une farce. Mais il ne désespère pas de changer le monde, de le rendre meilleur. C'est peut-être son tourment fondamental,

ce qui le fait avancer, ce qui l'use en même temps : « le désir d'accomplir quelque chose qui dépasserait [s]a capacité antérieure <sup>15</sup> ». Tous les efforts qu'il déploie depuis tant d'années sont dirigés vers ce but impossible, vers ce futur imperceptible et fuyant. Wells aime la vitesse, il n'est pas sportif mais a toujours aimé courir, aller voir ce qui se passe plus loin, avant les autres. Il y est parvenu, parfois, mais il sait aussi qu'il se trompe, souvent. Il y a une chose, néanmoins, dont il est persuadé : « Nous ne réalisons jamais les splendeurs secrètes de nos intuitions ; cependant quelques-uns parmi nous arrivent à faire des choses qui semblent valoir la peine qu'ils se sont donnée <sup>16</sup>. » Wells espère faire partie de ceux-là.

Il doit bientôt partir aux États-Unis (pour rencontrer le président Roosevelt) et en Russie (pour interviewer Staline, officiellement au pouvoir depuis 1929). Il demande à Moura de l'accompagner — surtout en URSS, il a besoin de son regard sur le pays, de son aide aussi pour communiquer. Partir sans elle serait sans intérêt. C'est non. Elle a des choses à faire, des gens à voir en Estonie. Ils se retrouveront à son retour.

Wells est sur le pont du *Washington*, le bateau qui l'emmène de l'autre côté de l'Atlantique. Rien devant lui, ni derrière. Juste l'Océan. Il réfléchit à ce qu'il va dire au Président, il pense surtout lui parler d'éducation — la colonne vertébrale de son propos. Il se rend compte d'une chose : lui et sa petite tête quittent un pays où l'instruction se meurt pour un autre, en face, qui subit la même situation. Comment deux nations aussi évoluées que la Grande-Bretagne et les États-Unis peuvent-elles être en retard sur ces questions ? Son rêve à lui n'a pas changé, il n'a pas oublié ses lectures de jeunesse. Comme Shelley, il attend un nouveau printemps :

Le grand âge du monde renaît ; les années d'or reviennent ; la terre, comme un serpent, renouvelle ses vêtements usés de l'hiver ! Le Ciel sourit ; fois et empires ne jettent plus qu'une faible lueur, semblables aux débris d'un songe évanoui <sup>17</sup> ...

Le bateau accoste à New York dans la brume du matin. L'arrivée au port s'est faite au milieu des sirènes — le *Washington* a manqué de toucher un navire allemand qui passait juste à côté. Wells profite de quelques jours dans la ville avant de se rendre à la Maison-Blanche. Il aime New York, sa foule vibrante, son intranquillité. Assis au restaurant ou déambulant dans les salles des musées, il laisse traîner ses oreilles, rencontre des Américains, s'imprègne de l'atmosphère et prépare son entrevue. Washington est une ville qu'il connaît bien, cela fait plusieurs fois qu'il s'y rend (le premier Roosevelt, Wilson et Harding l'avaient déjà reçu). Il arrive dans l'après-midi, accueilli par le brain-trust du Président — un groupe d'économistes et d'universitaires, experts réputés, qui conseillent le chef de l'État. Wells serre toutes les mains. Felix Frankfurter, Rexford Tugwell, Hugh S. Johnson : les « cerveaux » de Roosevelt lui posent quelques questions et Wells ne sait que penser de cet amas d'intellectualités disparates qui l'entourent comme des abeilles autour du miel. Ce sont eux qui ont mis en place la politique du New Deal pour faire face à la Grande Dépression. Wells est sceptique jusqu'à ce qu'il soit introduit dans un grand bureau. Il découvre alors un président infirme, le torse attaché au dos d'une chaise roulante, les jambes dissimulées sous une couverture. Mais dès que Roosevelt lui adresse la parole, son handicap disparaît, il est d'une éloquence et d'un humour rares. Son épouse est à ses côtés. Ce couple est beau à voir, ils ne cherchent pas à plaire, ils *se* plaisent. Wells leur parle librement de son rêve d'un monde unifié, de l'Est et de l'Ouest qu'il imagine un jour avancer main dans la main. Roosevelt acquiesce, il voudrait surtout que les deux grandes communautés anglophones (les États-Unis et l'Angleterre) se rapprochent davantage. Wells repart sans

certitudes réelles, mais avec le sentiment d'avoir un allié. En Russie, Staline l'attend. Il veut voir aussi Gorki. Lui seul peut l'aider à convaincre le gouvernement russe de s'allier aux Américains.

Juillet 1934. Wells, accompagné de son fils Gip (désormais biologiste et parlant bien le russe), prend l'avion à Croydon, au sud de Londres, direction Moscou. L'orage gronde dans le ciel, ils sont obligés d'atterrir à Berlin, et de passer la nuit dans cette ville désormais nazie. Ils repartent tôt le lendemain, tandis que le soleil se lève. Wells, qui survole l'Europe dans ce ciel doré, regarde les nuages et n'en revient pas des avancées techniques de ces dernières années. Lorsqu'il décrivait, il y a plus de trente ans, les trajets aériens dans ses romans, il ne s'imaginait pas qu'ils deviendraient si courants. Tout le monde, il en est sûr, pourrait bientôt voyager dans les airs, se rendre d'un point à un autre du globe en quelques heures, plus rapidement que par aucun autre moyen de transport. Bientôt, la distance n'aurait plus d'importance.

Voilà enfin Moscou. Wells est frappé par la vue qu'il a du pays depuis le ciel : des chantiers partout, des usines, qui montrent bien que l'Union des républiques socialistes soviétiques a pris le virage de l'industrialisation. La première chose qu'il fait est de se rendre sur le mausolée de Lénine. Le « petit homme » est mort en janvier 1924 et repose sur la place Rouge, tout près du Kremlin. « Son visage était cireux et pâle, et ses mains inquiètes étaient au repos. Sa barbe me semblait plus rouge que je ne l'avais dans mon souvenir. Son expression est très digne et simple, un peu pathétique. Il a du courage et quelque chose d'enfantin : les suprêmes qualités humaines. Et il dort, trop tôt pour la Russie <sup>18</sup>. » Autour de lui, des femmes prient. Dehors est inscrite cette formule en gros caractères : « La religion est l'opium du peuple. » Tout cela appartient désormais au passé.

Le nouveau père des peuples s'appelle Joseph Staline. Après avoir dirigé le comité central (plus haute instance du Parti communiste de l'Union soviétique) et éloigné Trotski du pouvoir, il est devenu l'un des dirigeants les plus redoutés d'Europe, mettant en place la collectivisation des terres et faisant régner autour de lui une forte terreur. Wells s'attend à rencontrer un individu rustre, fermé au dialogue. Mais au lieu du « montagnard géorgien <sup>19</sup> » il trouve un homme souriant, presque doux. Staline le reçoit vêtu d'une vulgaire chemise blanche et d'un pantalon noir, dans une pièce quasiment vide de meubles. Wells a quarante minutes — pas plus — pour le convaincre de la nécessité d'un État mondial organisé et unifié. Il veut combattre avec lui la bêtise du Bureau anglais des affaires étrangères et du Commonwealth, l'égoïsme de Mussolini et le délire allemand qui s'étale en la personne de Hitler. Il lui dit qu'il revient d'Amérique, qu'il aimerait que Roosevelt et lui puissent se parler. Staline l'écoute et se dit prêt à travailler à ses côtés même s'il lui semble que leur conviction profonde diffère. Pour Wells, les hommes sont tous bons et perfectibles, tandis que Staline est un homme de doutes, qui n'accorde pas sa confiance facilement. Wells veut lui dire à quel point l'éducation est importante pour bâtir une société solide, libre en actes et en paroles. Il lui demande s'il se sent prêt pour la liberté. Il n'aura pas de réponse claire. Selon le dirigeant russe, la critique est possible, mais elle doit se faire à l'intérieur du Parti. Wells regrette de ne pas parler le russe, de ne pas pouvoir communiquer plus directement avec son interlocuteur. La discussion dure finalement trois heures. Wells repart satisfait et avec la conviction étrange de n'avoir « jamais rencontré un homme plus sincère, plus loyal et plus honnête <sup>20</sup> ». Deux mois plus tard, leur conversation est officiellement publiée dans le journal *The New Statesman*.



Après cette rencontre, il a prévu de voir quelques amis : les écrivains Alekseï Tolstoï et Alexandre Beliaïev, auteurs de romans de science-fiction, mais aussi le physiologiste Ivan Pavlov, et bien sûr Gorki. Il le retrouve très changé, habitant une demeure luxueuse, son sourire habituel masqué par une méfiance de rigueur. Son engouement pour l'œuvre de l'écrivain britannique est retombé. Wells l'ennuie, tandis que Knut Hamsun — l'auteur de *La Faim* — le passionne. D'autre part, l'ami russe devenu stalinien n'apprécie guère les allées et venues de son camarade britannique entre les différents bureaux politiques du monde. À ses yeux, l'Amérique est l'ennemi, elle ne sera jamais un allié du système soviétique. Wells lui explique qu'il vient pour défendre l'intérêt des individus libres et surtout celui des écrivains, menacés de toutes parts. En tant que président du P.E.N. Club, et face à la montée du nazisme, il veut promouvoir la liberté d'expression. Gorki, lui, veut le contraire : désormais protégé par le régime stalinien, il considère que tout le monde ne peut pas exprimer ce qu'il veut. Il est impossible pour Wells d'entendre ce genre de déclaration, impossible de « séquestrer l'imagination », de dire : « Vous pouvez imaginer jusque-là, mais pas plus loin <sup>21</sup>. » Son idée de créer un P.E.N. Club russe tombe à l'eau. Pour détendre l'atmosphère, Gorki lui montre ce sur quoi il travaille, pensant que cela le mettra en joie : la construction d'un gigantesque et luxueux palais dédié à la biologie. Pas de quoi lui remonter le moral. En jetant un œil à ces plans d'architecte tapageurs, Wells se demande à quoi pense son ami, lui qui vit dans un pays où le papier est encore une denrée rare, où les rues sont un chaos de voitures et de charrettes, et les ventres toujours vides. La magie a opéré un temps, mais il doit bien se rendre à l'évidence : les rêves qu'il projetait pour la belle contrée blanche ne sont pas réalisables. Il constate son impuissance à toucher

sinon le peuple, du moins son camarade : « Je peux leur parler, les ébranler même, mais je ne peux pas les obliger à voir <sup>22</sup>. »

Gorki et lui ont toujours besoin d'un interprète, même si le visiteur commence à être familier de la langue russe. Andreychin — c'est le nom du traducteur — demande à Wells de manière très informelle quels sont ses projets après la Russie. Il lui dit qu'il doit rejoindre une amie en Estonie, Moura Budberg. Andreychin lève soudain les yeux et s'exclame qu'il la connaît bien. Elle était justement là, la semaine précédente. Wells ne comprend pas et lui assure que non, la semaine passée, Moura était en Estonie et lui aux États-Unis, c'était convenu comme cela, il ne pouvait en être autrement. Et de renchérir en disant à l'interprète qu'il avait reçu il y avait trois jours une lettre d'elle postée de Tallinn — impossible, donc. Gêné, Andreychin acquiesce et avoue s'être peut-être trompé. Wells commence à réfléchir, à compter, à se remémorer les dates. Le calendrier défile dans sa tête, et il se souvient surtout des réticences de Moura qui ne voulait pas l'accompagner. Deux fois, il le lui a demandé. Deux fois, elle a refusé. Pour en avoir le cœur net, il décide d'interroger Gorki et d'amener subtilement le sujet dans la conversation — il ne sait rien de leur liaison, Moura ne voulait pas qu'il sache. Il va donc vers lui et, l'air de rien, lui dit qu'il avait beaucoup apprécié, lors de son dernier séjour, la présence de son ancienne secrétaire, Moura, et qu'il regrette de ne pas la voir ce jour-là. Andreychin, le visage blême, traduit. Wells les regarde échanger longuement, sans rien comprendre. Puis l'interprète se tourne vers lui, lui transmet la réponse de Gorki : Moura est effectivement une femme formidable, elle est venue lui rendre visite trois fois cette année-là, et elle était encore là une semaine auparavant. Wells cache péniblement sa surprise, salue son ami et s'en va. Avant de reprendre l'avion, il envoie une carte postale à Moura lui demandant des explications.

Il quitte l'URSS, cette terre de « littérature surveillée <sup>23</sup> » et de chagrin de l'âme, ne sachant comment faire face à la femme qu'il aime. Elle l'attend à l'aéroport de Tallinn, lui demande si tout va bien, et ne fait aucune mention de la carte. Wells ne dit rien. Ils se dirigent vers un restaurant du centre-ville puis, après un déjeuner silencieux, prennent le train pour une petite ville de province où elle séjourne. Là, Wells peut l'interroger. Elle se justifie comme elle peut, lui assure que son dernier séjour russe n'était pas prévu, qu'elle voulait revoir Gorki, que Moscou lui manquait. Wells lui rétorque que, d'après Andreychin, elle y est allée trois fois en un an, et qu'elle ne lui a rien dit. Elle nie tout, arguant que Gorki a dû commettre une erreur, ou qu'Andreychin a mal traduit ses propos. Wells ne la croit pas, se convainc qu'elle l'a certainement trompé avec leur ami commun, qu'il ne pourra pas lui pardonner. Le soir même, il fait un cauchemar. Il marche, en pleine nuit, dans une sorte de taudis. Il ne voit rien puis aperçoit soudain Moura qui tient dans ses bras un grand sac. Il lui demande ce que ce sac contient et celui-ci explose en une multitude de vieux journaux. Il lui demande avec qui elle se trouvait en Russie, et Moura tombe littéralement en pièces, comme un pantin de bois qui se briserait sous l'impulsion d'un mouvement. Sa tête roule à ses pieds, il la soulève et découvre qu'elle est vide <sup>24</sup>. Dans la réalité, cette vacuité s'étend à leur couple, Wells étant incapable de lui pardonner. L'amour n'a plus lieu d'être « libre » pour lui à cet instant. L'amour est plutôt une ombre épaisse, et persistante.

Avidité, sottise et grandes espérances : voilà à quoi se résume son histoire avec les femmes <sup>25</sup>. Avidité d'aimer, sottise de conquérir, espoir que cela sera davantage qu'une illusion. Wells n'a jamais renoncé à ce rêve d'une entente parfaite, d'une femme avec laquelle il pourrait partager, selon ses dires, une maison et un jardin, et qui serait à la fois

compréhensive, passionnée et travailleuse. La liste est longue, il l'énumère en détail dans la suite de son autobiographie rédigée en cette fin d'année 1934 — *H. G. Wells in Love* (« La Vie amoureuse de H. G. Wells ») — dont le manuscrit fut tenu confidentiel jusqu'à sa mort, et finalement publié en 1984 par son fils Anthony.

# Entre-temps

Une histoire de plus qu'on aura du mal à croire. C'est Amber qui la lui raconte au téléphone, encore sous le choc de ce à quoi elle vient d'assister. Odette est venue frapper à sa porte, furieuse, et lui a proposé d'aller saccager la nouvelle maison de Wells, Hanover Terrace, dans le quartier de Regent's Park. Comme pour l'assurer de sa détermination, Odette lui a montré un revolver qu'elle cachait sous son manteau. S'il ne voulait pas d'elle et de son amour, il allait le regretter, et puisque Amber aussi avait souffert à cause de cet homme, il fallait qu'elles y aillent toutes les deux. D'après le récit d'Anthony West (rapporté par l'un des biographes d'H. G. Wells, Michael Sherborne), Amber aurait réussi à s'emparer de l'arme, à la restituer à la police de son quartier, et à convaincre Odette de rentrer chez elle se reposer.

*The world is a world of disorder and menace*<sup>1</sup>. » (« Le monde est un monde de désordre et de menace. ») Les mêmes qualificatifs (désordre, menace) pourraient être employés, à ce moment précis, pour la vie de Wells. Mais heureusement, de même qu'il a un plan de sauvetage pour le monde, il en a aussi un pour lui-même : d'abord, ne plus donner de nouvelles à Odette (cela lui demande peu d'efforts), ensuite, ne pas quitter Moura (il en est bien incapable) et, enfin, côtoyer d'autres femmes (beaucoup d'autres), autant que possible, pour consoler son cœur de l'impossibilité fondamentale de l'amour. L'Italie et la Riviera lui ont ouvert de nouveaux horizons. Il y a passé quelques

semaines — rendant visite à son ancienne compagne « Little E », elle aussi installée dans le Sud — avant de séjourner à Lou Pidou. Cela fait longtemps qu'il n'était pas allé dans sa demeure française, évitant à tout prix de croiser Odette, gardienne des lieux. Moura, qui l'accompagnait, est rentrée un peu plus tôt. Ces derniers temps, elle était très préoccupée, toujours inquiète pour ses amis à l'étranger, et plutôt distante. C'est étrange comme à cet instant il la déteste autant qu'il l'aime, les deux sentiments s'équilibrant parfaitement : « Moura est Moura, comme toujours : humaine, fautive, sage, idiote, et je l'aime <sup>2</sup>. »

La mélancolie s'est peu à peu effacée au contact d'une certaine Constance Coolidge — belle, passionnée et américaine —, avant-goût romantique de son voyage outre-Atlantique qui l'a amené à voir, de nouveau, Roosevelt et à découvrir, davantage, cette nation (les États-Unis ont fait le pari — dangereux, selon lui — du New Deal), et à rencontrer une blonde charismatique. Elle s'appelle Martha Gellhorn, elle est journaliste, elle a vingt-six ans. Quarante-deux ans d'écart, c'est beaucoup, il en convient. Leur liaison fait du bruit : on taxe la jeune fille (qui a des velléités littéraires) d'opportunisme, on regarde Wells avec suspicion. Mais que peut-il face à une jolie femme ? Pas grand-chose. Avec Martha, la vie est simple. Les paysages rocheux du Connecticut ont abrité un temps leurs amours, Wells quittant cette nature sauvage pour Los Angeles où l'attendait son ami Chaplin, avec Paulette Goddard. Le comédien et sa compagne, en plein tournage de leur film *Les Temps Modernes*, étaient très intéressés par l'un des romans de Wells, *L'Histoire de M. Polly*, dont ils ont acheté les droits. Le film sera finalement réalisé en Angleterre, quinze ans plus tard.

De retour à Londres, Wells a compris qu'il entrait dans la dernière « phase <sup>3</sup> » de sa vie. Il a pris une décision soudaine mais réfléchie :

acheter cette superbe maison à Regent's Park, le quartier de ses jeunes années, celui où chaque coin de rue est associé à des souvenirs d'Isabel ou de Jane. La maison — Hanover Terrace — est spacieuse et lui donne l'impression d'être son château de Ferney à lui. La première chose qu'il a faite en investissant les lieux a été de placer un buste de Voltaire dans la salle à manger. Comme le philosophe français (dont il lisait, adolescent, les contes, allongé dans la bibliothèque d'Up Park), il souhaite depuis ce domaine protégé continuer à observer le monde — et surtout ne jamais le perdre de vue. Moura, tel un fantôme, erre de temps en temps dans les couloirs de la demeure sans jamais s'y installer vraiment. Forment-ils toujours un couple ? Ils s'interrogent tous les deux. Un jour, Moura demande à Wells de réunir leurs amis pour un banquet de noces. La romancière et dramaturge britannique Enid Bagnold, qui faisait partie des convives, a relaté l'épisode dans ses *Mémoires*. La soirée s'est déroulée dans un restaurant londonien de Soho :

Une longue table était déjà mise, où nous prîmes place. [...] Je m'approchai de Moura pour la féliciter. Elle me sourit calmement : « Je ne l'épouse pas. Il se l'imagine. Je ne suis pas si bête ! »

Quand tout le monde fut là, ils entrèrent en se tenant le bras. Ce fut l'allégresse générale, les congratulations, le champagne. Mais, au milieu du repas, Moura demanda la parole et se leva :

— Tout ceci n'est qu'une plaisanterie, dit-elle. Nous vous avons joué un tour. Nous ne nous sommes pas mariés aujourd'hui et nous n'avons pas l'intention de le faire à l'avenir <sup>4</sup>.

Wells, à l'autre bout de la table, sourit comme il peut.

Depuis des mois, Wells prépare l'adaptation de son roman *The Shape of Things to Come*. Le film (*Things to Come*) (« Des choses à venir ») a été réalisé sans qu'il ait pu véritablement donner son avis sur le projet, par un homme qu'il juge « incompétent <sup>5</sup> » (William Cameron

Menzies), dont le manque supposé d'imagination aurait mis l'auteur en furie. Il assiste, un peu à contrecœur, à la première projection au Leicester Square. Moura, elle, se trouve en Russie, au chevet d'un Gorki mourant. Elle a voulu partir seule, Wells ne s'y est pas opposé, même s'il soupçonnait son ami de vouloir récupérer son ancienne maîtresse. La réalité, malheureusement, lui a donné tort : il apprend, peu de jours après, le décès de son vieux camarade.

Il y a du monde, ce soir du 19 octobre 1936, au Savoy Hotel de Londres. Le P.E.N. Club a invité plus d'une centaine de personnes, triées sur le volet, à venir célébrer le soixante-dixième anniversaire de Wells. Moura est à ses côtés, tout le monde l'observe. L'écrivain est heureux, ne sent pas le temps passer sur lui, et en fait part à l'assemblée dans un discours amusé qui lui ressemble : « Ce soir, je suis tout à fait dans la situation d'un petit garçon qui, lors d'une magnifique réception, a reçu une quantité de beaux jouets et a juste commencé à les étaler sur le plancher. Tout d'un coup, sa nurse arrive : “Il se fait tard, Bertie, lui dit-elle, c'est l'heure de ranger vos jouets.” Mais je n'ai pas la moindre envie de ranger mes jouets, je déteste l'idée de m'en aller <sup>6</sup>. » Des jouets, justement, il en manipule de nouveaux chaque jour en réfléchissant, avec toute la ténacité qui le caractérise, à réaliser son prochain rêve : créer une encyclopédie moderne, quelque chose de grand et d'inédit, qui toucherait toute l'humanité ; un savoir déployé à l'infini, éclairé, puissant, qui n'aurait pas la forme d'un livre, mais plutôt celle d'un dispositif.

Il a bien réfléchi. Le savoir ne peut pas se contenter du papier, il doit pouvoir être accessible à tous sous une forme moins lourde et plus fonctionnelle : le savoir a besoin du microfilm. Ce procédé existe déjà depuis la fin des années 1860, mais il est encore très confidentiel.



Pourtant, Wells en est certain, la reproduction analogique est la condition de la diffusion des connaissances — il en fait mention lors de la première conférence qu'il donne à ce sujet, en novembre 1936. Diderot et d'Alembert ne sont pas allés assez loin dans leur démarche. Il faut aller au bout de l'idée, permettre aux hommes non seulement d'acquérir le savoir, mais d'y accéder de la manière la plus simple et permanente qui soit. L'idée n'est plus de figer l'époque dans des livres, mais de la voir se refléter sur un support qui la démultiplierait. Wells — dont l'enfance fut tant privée de cette curiosité intellectuelle qui fait d'un homme un esprit en marche — formule un souhait : celui du « *world brain* » (cerveau mondial). Sa démarche est ambitieuse. Il se sent à la hauteur du défi et l'étaye dans un ouvrage éponyme, publié en 1938.

*Brynhild, Enfants des étoiles, Dolorès et World Brain* : en moins de deux ans, Wells a publié quatre livres, et reçu le titre honorifique de « docteur en littérature », délivré par l'université de Londres. La santé est bonne et l'esprit vaillant, comme toujours, malgré la mauvaise nouvelle de la conférence de Munich dont il apprend le triste dénouement. Depuis son arrivée au pouvoir en Allemagne, Hitler et ses ambitions terrorisent l'Europe. Il a notamment exigé l'annexion de la région des Sudètes (en Tchécoslovaquie) peuplée de germanophones. Après plusieurs semaines d'hésitation, Mussolini prend les devants et organise une conférence afin de régler ce qui s'apparente à une « crise ». Le Premier ministre britannique, Neville Chamberlain, ainsi que le président du Conseil français, Édouard Daladier, rejoignent donc le Duce et le Führer à Munich, le 28 septembre 1938, pour convenir ensemble d'un accord. La décision prise donne satisfaction au chancelier. Edvard Beneš, le président tchécoslovaque écarté de cette réunion, est contraint de quitter son propre pays. Wells, qui le connaît

bien pour l'avoir déjà rencontré lors de sa tournée européenne pour le P.E.N. Club, lui écrit une lettre chaleureuse, condamnant fermement la signature de ces accords, et assistant avec horreur aux débuts de l'invasion nazie.

Une autre invasion se prépare outre-Atlantique — une invasion à laquelle personne n'était préparé. La veille de Halloween, le 30 octobre 1938, peu après 20 heures, un bulletin spécial d'informations interrompt un programme musical de la chaîne CBS (principale radio du pays) annonçant l'arrivée imminente des Martiens en Amérique. Un certain professeur Farrel, de l'observatoire du mont Jennings à Chicago, aurait observé sur la planète Mars une série d'explosions de gaz se dirigeant vers la Terre. Quelques minutes plus tard, un autre bulletin d'informations, plus inquiétant, fait état d'un objet en flammes venu du ciel, qui se serait écrasé près d'une ferme de Grover's Hill, dans le New Jersey. Un reporter est sur place et rend compte, en direct, de ce qu'il voit, décrivant la terreur des habitants alentour et la présence de la police qui tente de contenir la foule. Soudain, le reporter décrit une créature étrange, ressemblant à un serpent et tenant une arme qu'elle projette contre les hommes. Dans sa voix, on peut entendre la peur. Il se met à crier, la liaison se brouille puis plus rien — le silence, abyssal, a envahi les ondes.

Dans les studios new-yorkais de la CBS, au vingtième étage d'une grande tour, un homme fige ses mains en l'air, tel un chef d'orchestre. Il porte une chemise blanche à manches courtes, des bretelles noires et une cravate nouée négligemment. Sur ses oreilles, un casque. Devant lui, un pupitre et un micro. Tout autour, vingt-sept musiciens et autant de comédiens, qui le regardent, attendent son signal. Orson Welles a vingt-trois ans, il est aux commandes d'une émission hebdomadaire de

fiction radiophoniques, et il n'a pas encore conscience du vent de panique qu'il vient de déclencher dans près d'un million de foyers. Passionné de théâtre et de littérature, l'homonyme du romancier a déjà foulé les planches et mis en scène une adaptation très remarquée du *Macbeth* de Shakespeare. Depuis peu, il est à la tête de sa propre troupe et s'amuse, tous les lundis soir, à mettre en ondes ses romans préférés. Ceux de H. G. Wells sont parmi ses favoris et, la soirée de Halloween approchant, il a l'idée d'adapter *La Guerre des mondes* en transposant l'action qui se déroule en Angleterre sur le territoire américain. Cela devait être un divertissement : ce fut une panique. Une grande partie des auditeurs n'a pas entendu le générique de l'émission (qui précise bien qu'il s'agit d'une « pièce radiophonique »), et se retrouve perplexe à l'écoute de ces cris, de ce silence qui dure maintenant depuis plusieurs secondes. Puis une voix (celle d'Orson Welles) reprend l'antenne et annonce l'invasion martienne. Dans un pays non seulement affaibli par la crise économique de 1929 mais dans l'appréhension constante d'un nouveau conflit mondial, cette annonce (d'un réalisme total) est vécue comme un véritable drame. Dans les maisons, on s'inquiète, on se réfugie chez le voisin, on pense à partir. La prophétie de la première page de *La Guerre des mondes* se serait donc réalisée, punissant ces hommes arrogants qui, « avec une suffisance infinie, [...] allaient de-ci, de-là par le monde, vaquant à leurs petites affaires, dans la sereine sécurité de leur empire sur la matière <sup>7</sup> ».

Face à la vague de peur provoquée par l'émission, Orson Welles et son équipe sont forcés d'arrêter le programme et de s'expliquer auprès des dirigeants de la CBS, qui commencent à recevoir des plaintes. Une conférence de presse est organisée le lendemain matin et Welles (secrètement amusé qu'on l'ait pris au sérieux) est amené, face à une foule de journalistes, à présenter ses excuses. Le futur réalisateur de

*Citizen Kane* est désormais connu de tous, son visage, serein et mal rasé, fait le tour du monde. Et tandis qu'Hollywood le convoite déjà, Wells (l'autre) le découvre un matin dans le journal, alors qu'il est confortablement assis dans son canapé. Tout ce tapage n'amuse guère l'écrivain : il ne supporte pas l'idée que son nom soit associé à ce genre de plaisanterie. Sans perdre de temps, il contacte ses avocats, pensant engager une action en justice. Mais il se rend vite compte que cet événement lui sert de publicité et qu'il célèbre, paradoxalement, toute la puissance de sa pensée. Ces milliers de gens, quels qu'ils soient, ont cru l'espace de quelques secondes ce que lui-même a à peine osé rêver.

# C'est la fin

La Terre vue du ciel. Wells ne s'en lassera jamais. C'est dans les airs qu'il se sent le mieux — le plus à sa place. Cette fois-ci, il traverse littéralement le globe en direction de l'Australie et de la Nouvelle-Zélande, pour une série de réunions et de conférences. Son corps le fait souffrir, il se sent lentement vieillir mais n'a pas l'intention de changer sa façon de vivre. Depuis l'étranger, il fustige la position politique australienne et britannique face à la situation allemande qui promet de dégénérer, renvoyant dos à dos les deux Premiers ministres de ces pays (Chamberlain et Lyons) qu'il qualifie de « conciliateurs ». Il quitte l'océan Indien après y avoir semé la tempête, rejoignant Moura pour quelques jours en Grèce.

Wells est très inquiet pour l'avenir du monde. Il ne peut supporter d'assister à la persécution des intellectuels et à celle des Juifs. Il fait son possible pour sauver le traducteur tchèque Pavel Eisner de l'arrestation, mais sauve, à son insu, son homonyme, l'autre Eisner étant donc déporté à Terezín sans pour autant y mourir puisqu'il ira s'installer, après la Libération, aux États-Unis<sup>1</sup>. Le sort de son ami Sigmund Freud le préoccupe également. Le psychanalyste, plongé dans la rédaction d'un ouvrage sur Moïse, reçoit l'écrivain à l'automne 1938. L'entrevue est brève mais a le don de divertir Wells dont l'esprit est accablé de contrariétés en tout genre — notamment financières, l'écrivain étant depuis peu rappelé à l'ordre par le fisc pour de l'argent qu'il aurait

oublié de verser. Et puis la guerre le saisit dans son sommeil. Septembre 1939 : l'Allemagne a attaqué la Pologne, chaque pays alentour réfléchissant à la marche à suivre. Après une vague d'ultimatums, l'Angleterre, au même titre que la France, déclare la guerre au III<sup>e</sup> Reich. Wells se trouve au même moment à Stockholm, écrivant un énième essai sur la condition de l'humanité (*The Fate of Homo Sapiens*, « Le Destin de l'Homo Sapiens »), et faisant son possible pour rentrer à Londres.

Toujours actif sur les fronts littéraire et journalistique, il se sent pourtant impuissant face à ce conflit tant redouté. Le départ de Chamberlain — poussé vers la sortie au début de l'année 1940 — le satisfait, mais il ignore encore si son remplaçant, Churchill, sera à la hauteur de la tâche. Le nouveau Premier ministre promet de ne pas plier l'échine face au Führer, tandis que, de l'autre côté de la Manche, le maréchal Pétain a appelé à un cessez-le-feu. Wells, lui, n'a pas non plus l'intention d'abandonner son pays, et veut continuer à diffuser ses idées à travers le monde. En ces temps troubles pour la nature humaine, il se sent l'âme d'un prédicateur et s'embarque pour un énième voyage en Amérique — qui est devenue pour lui une seconde patrie. Ses proches le préviennent du danger qu'il court en prenant la mer dans un climat international si tendu et incertain. Mais lui n'écoute que ses envies. Il a déjà parcouru des milliers de kilomètres dans les airs, il ne peut rien lui arriver sur l'eau.

Arrivé à New York, il assiste à la première du *Dictateur* de Chaplin. L'irrévérence de son ami, incarnant une réplique à peine dissimulée de Hitler, lui donne le sentiment que rien n'est perdu. Il aimerait voir la « reconstruction <sup>2</sup> » dont il rêve depuis tant d'années. Il a l'occasion d'en parler avec Orson Welles, le nouveau prodige du cinéma américain, qu'il rencontre pour la première fois à la radio. Juste après l'attend

Martha, désormais mariée à Ernest Hemingway, qui l'a convié à un déjeuner en ville. Il est heureux de la revoir, elle lui parle de son métier — le reportage de guerre — et lui de ses projets — un essai contre l'Église catholique (*Crux ansata*, « Croix ansée ») et très certainement une courte halte aux Bermudes (il a besoin de prendre le soleil).

Il rentre à Londres, en janvier 1941, épuisé par ce tour américain. Chez lui l'attendent Moura et plusieurs manuscrits laissés inachevés. Son entourage s'étonne de sa vigueur à toujours tenir la plume. Mais, au fond, l'écriture n'a jamais été pour lui une question de dynamisme :

Il y a une sorte de légende journalistique d'après laquelle j'aurais une faculté d'enthousiasme et une énergie sans limites. Rien n'est plus loin de la réalité. [...] Écrire une quantité de livres et d'articles n'est pas un témoignage d'énergie, mais d'habitudes sédentaires. Les gens qui ont un véritable excès quantitatif d'énergie deviennent des Mussolini, des Hitler, des Staline, des Gladstone, des Beaverbrook, des Northcliffe, des Napoléon. Il faut des générations pour déblayer le terrain après leur départ. Mais ce qui restera après moi n'aura pas besoin d'être déblayé. Justement à cause de mon apathie constitutionnelle, ce que je laisserai sera caractéristiquement libre de tout fatras individuel, restera disponible, et durera autant qu'on en aura besoin <sup>3</sup>.

L'apathie. Wells la fait sienne pour le plaisir de la formule, mais elle est difficilement crédible le concernant. Le corps n'est plus autant en mouvement, mais l'esprit est encore vif, lucide. Il sursaute même, lorsqu'un certain Eric Arthur Blair (plus connu sous le nom de George Orwell) se risque à critiquer son œuvre à la B.B.C. : selon lui, le célèbre anticipateur s'est fourvoyé en croyant que le salut du monde se trouvait dans la science, alors même que c'est elle qui semble aujourd'hui l'anéantir. Le futur auteur de *1984* (grand admirateur, pourtant, de son aîné, et certainement l'un de ses plus proches héritiers littéraires) ne craint pas la foudre. La réponse de l'intéressé, qui a déjà rencontré Orwell dans des circonstances plus sereines, n'a pas tardé : « *I don't say that at all. Read my early works, you shit* <sup>4</sup>. » (« Je ne dis pas du tout

cela. Lisez mes premiers travaux, petit merdeux. ») D'apathie, il n'en est donc, pour l'instant, pas du tout question. En revanche, l'affaiblissement physique se confirme. Wells dort de plus en plus, et reçoit de fréquentes visites du médecin. Son fils, Anthony, qui s'est installé par précaution dans la ferme voisine de Hanover Terrace, sait que son père est malade, qu'il est atteint d'un cancer du foie, mais il n'ose pas lui annoncer la nouvelle. Il a peur de le voir abandonner la vie. C'est finalement Rebecca qui le lui apprend. Au début, l'écrivain n'y croit pas, pense qu'il y a une erreur de diagnostic, qu'il a encore de longues années devant lui. Il n'y a même pas deux ans de cela, il publiait un énième roman (*Un homme averti en vaut deux*). Ce livre ne pouvait pas être son dernier.

Mais le désespoir commence à l'envahir. Son état se dégrade au fil des semaines et son impatience à voir le monde sortir de sa torpeur se mue en lente résignation. La guerre se rapproche de lui. Des amis proposent de l'héberger loin de Londres, notamment aux États-Unis, mais il ne veut pas quitter sa maison, même si elle doit devenir son tombeau. Il s'est déjà séparé de Lou Pidou (Odette ayant finalement déménagé), abandonnant ce paradis d'orangers à un « mystérieux chat noir », il ne peut pas partir d'ici maintenant. Peu à peu, ses voisins s'en vont, ses sorties se font plus rares, les fenêtres de sa grande demeure sont condamnées, et lui, impassible, reste cloîtré à l'intérieur sous le bruit des missiles qui s'écrasent tout autour. Le palais de Buckingham et la cathédrale Saint-Paul ont déjà été touchés lors du Blitz, en 1940. Désormais, ce sont de nouveaux missiles qui tombent sur l'Angleterre, des puissants projectiles nommés V1 et V2 qui détruisent son jardin et font trembler les vitres. Sa maison s'effrite comme sa vie, la réalité semblant étrangement rejoindre ses plus folles prédictions.



Plus rien n'a d'importance, surtout pas cette séance photographique prévue depuis des semaines pour le *Countryman*, et qu'il n'est plus possible d'annuler. Wells est debout, sous un arbre de son jardin qui n'est pas encore tombé, face à sa maison délabrée. Le photographe lui demande de prendre la pose entre deux toussotements. La même scène s'est déroulée il y a exactement soixante-dix ans. Lui, tiré à quatre épingles, les cheveux plaqués derrière l'oreille, écoutant sa mère lui dire de bien regarder l'objectif, souriant dans le vide. Il n'était alors qu'un petit garçon qui voulait accomplir de grandes choses. Y est-il parvenu ? Il a fait son possible, il s'est accroché à la vie et a traversé le monde avec une seule obsession : le façonner selon son désir, montrer aux hommes le chemin du progrès — un chemin sinueux, et par endroits contestable. Tel Atlas, dont la petite statue dominait l'entrée de sa maison d'enfance, il a voulu porter ce même monde sur ses épaules — quitte à en souffrir.

Ce monde est finalement délivré. Le 30 avril 1945, Hitler se donne la mort, une semaine plus tard, l'Allemagne capitule. Mais les valeurs semblent inversées, et la plus grande crainte du vieil écrivain se voit confirmée sans qu'il s'y attende, un matin d'été. Le 6 août 1945, la réalité dépasse la fiction et prend le nom d'Hiroshima. La B.B.C. contacte Wells et lui demande s'il serait d'accord pour intervenir sur les ondes afin d'évoquer ce désastre nucléaire. Mais il ne peut pas, il souffre trop — du corps mais surtout du cœur. « Qu'allons-nous devenir ? », demandait le vicaire au narrateur de *La Guerre des mondes*, à quoi ce dernier répondait : « Il ne faut pas perdre la tête. Il y a encore de l'espoir. [...] beaucoup d'espoir — malgré tous ces ravages <sup>5</sup> ! »

Mais à cet instant, point d'espoir. Wells pense à Stefan Zweig. L'écrivain a fui son pays, l'Autriche, pour Londres, avant de s'exiler en Amérique du Sud. Le 22 février 1942, à l'âge de soixante ans, ne

supportant plus de voir le monde courir à sa perte, il a préféré une fiole de poison au poison de vivre. Wells comprend cela, l'idée du suicide lui a déjà traversé l'esprit — quand il était jeune et malheureux dans l'atelier de draperie, et aujourd'hui, tandis que la maladie le consume lentement. Depuis plusieurs semaines, il fait face au même dilemme : le chagrin ou le néant. Mais comme le héros de Faulkner dans *Si je t'oublie, Jérusalem*, il choisit le chagrin <sup>6</sup>. Terminé, l'optimisme coutumier, celui qui le portait sans cesse vers le futur, qui l'amenait à voir plus loin que tous les autres. L'avenir est impossible, le présent se meurt : l'existence est arrivée à bout de ses ressources — « au bout de son rouleau <sup>7</sup> ». Il faut imaginer cet homme, qui n'a cessé de parcourir le temps et l'espace, désormais incapable d'envisager une quelconque issue, aveuglé par la confusion de son époque, irrémédiablement bloqué dans l'ici et maintenant, convaincu « qu'il n'y a pas à sortir de l'impasse, à la contourner ou à la traverser <sup>8</sup> », puisque « c'est la fin <sup>9</sup> ». Il est difficile d'expliquer ce pessimisme, de trouver son origine. Anthony n'en cherche pas la raison : il considère que son père l'a toujours eu en lui :

Ce qui se passa à mesure que ses facultés déclinèrent, à partir de 1940, est qu'il fit retour vers ses croyances premières et profondément ancrées en lui, au sujet des réalités de la condition humaine. C'était par nature un pessimiste et il avait fait violence à ses intuitions et à ses perceptions rationnelles tout à la fois, en affirmant, vers le milieu de sa carrière, que l'espèce humaine était capable de créer un monde meilleur pour elle-même par un effort de volonté <sup>10</sup>.

Tandis que l'horloge tourne et lui rappelle le poids des heures, Wells voit sa vie défiler sur une toile blanche, comme un film qui serait projeté sur un écran de cinéma. Des livres et des femmes, par centaines. Mais cela lui semble n'avoir jamais existé. « Nos amours, nos haines, nos guerres et nos batailles, elles-mêmes aussi dénuées de substance qu'un rêve, ne sont rien qu'une fantasmagorie qui danse sur ce tissu <sup>11</sup>. » Il n'y a plus rien à attendre des hommes, la faillite du monde est sous ses

yeux, tous les jours dans les journaux, sur les ondes. Que lui reste-t-il ? La certitude qu'« il a vécu gaiement et abondamment, [qu']il a réchauffé ses deux mains au feu de la vie <sup>12</sup> » et il serait bon d'ajouter à celui des femmes. La dernière d'entre elles, Moura, est présente quotidiennement à ses côtés. Elle lui fait la lecture, envoie des lettres qu'il lui dicte. Certains jours, il ne la reconnaît pas. Ces crises de délire sont passagères. D'autres, il avoue n'être arrivé à rien. Le désespoir nie l'œuvre radicalement. Même le lointain souvenir des premiers succès n'existe plus. Le chagrin passe. Gip, Anthony et Moura le calment, et Wells se rendort paisiblement.

Il aimerait savoir comment la mort le saisira. Il se souvient de celle de son père : un matin, après avoir lu le journal en dégustant un pudding, il s'est levé de son lit et s'est effondré sur le sol. Même chose pour son grand-père, sauf que le vieil homme s'est entouré d'un beau décor : il est tombé dehors, face au coucher du soleil. Voilà une « façon magnifique <sup>13</sup> » de partir. Comme il aimerait s'affaïsser d'un coup, quitter la vie aussi précipitamment qu'il y avait goûté. Il se demande bien ce qu'il y aura après — et s'il y a même quelque chose. Peut-être devra-t-il assister au Jugement dernier, assis, comme il l'avait imaginé dans l'une de ses nouvelles <sup>14</sup>, entre Darwin et Henri VIII ? Peut-être sera-t-il condamné à partir sur une lointaine planète, peuplée de « corps agréables à voir <sup>15</sup> ». Ce serait plaisant.

Le souhait s'accomplit dans son lit, le 13 août 1946, après avoir rempli une grille de mots croisés dans le *Times*. « *Go away, I'm all right* » (« Allez-vous-en. Tout va bien ») sont les dernières paroles qu'il aurait adressées à son infirmière. Quelques jours plus tard, Gip et Anthony prennent le large avec l'urne qui contient ses cendres. Ils tiennent à ce qu'elles rejoignent l'étendue bleue qu'il aimait tant

contempler et traverser. N'avait-il pas écrit dans *Tono Bungay* : « Tous nous jouons un rôle et nous disparaissions, luttant pour accomplir une mission dont le sens nous reste caché, en route vers la haute mer <sup>16</sup> » ? Les deux fils savent qu'ils sont au bon endroit, et regardent leur père s'envoler au large de Studland.

## ANNEXES

## REPÈRES CHRONOLOGIQUES

1866. 21 septembre : naissance de Herbert George Wells à Bromley, dans le Kent.
1874. Intègre l'école de Thomas Morley.
1880. Débute son apprentissage en atelier de draperie.
1883. Devient répétiteur à la Midhurst Grammar School et obtient une bourse d'études pour la Normal School of Science, à South Kensington.
1884. Étudie à la Normal School of Science sous la direction du professeur et grand biologiste T. H. Huxley. Il crée avec quelques camarades le *Science Schools Journal*, et tombe amoureux de sa cousine, Isabel Mary Wells.
1887. Enseigne à la Holt Academy de Wrexham. Il se blesse gravement lors d'une partie de football.
1888. Publie les premiers épisodes du récit « The Chronic Argonauts » (première matrice de *La Machine à explorer le temps*) dans le *Science Schools Journal*.
1890. Obtient son diplôme de biologie.
1891. Enseigne à l'University Correspondence College. Épouse sa cousine, Isabel. Publie son premier essai, *La Redécouverte de l'Unique* dans la *Fortnightly Review*.
1893. Décide de devenir écrivain. Publie *Text-Book of Biology (Manuel de biologie)*, son premier livre.
1894. Divorce d'Isabel pour Amy Catherine Robbins, dite Jane. Le couple s'installe à Londres, à Mornington Place. Publie *La Machine à explorer le temps* et *La Merveilleuse Visite*.
1896. Publie *La Burlesque Équipée du cycliste* et *L'Île du docteur Moreau*.
1897. Publie *L'Homme invisible*.
1898. Publie *La Guerre des mondes*.
1900. S'installe à Sandgate, dans le Kent. Publie *L'Amour et M. Lewisham*.
1901. Naissance de son premier fils, George Philip Wells dit Gip. Réfléchit à la création d'un État mondial. Publie *Anticipations* et *Les Premiers Hommes dans la Lune*.
1902. Publie *Miss Waters*.
1903. Naissance de son deuxième fils, Frank. Rencontre Beatrice et Sydney Webb et adhère à la Société des Fabiens. Publie *Mankind in the Making*.
1905. Publie *Une utopie moderne* et *Kipps*. Mort de sa mère, Sarah Wells.
1906. Voyage pour la première fois aux États-Unis. Rencontre Maxime Gorki à New York et déjeune avec le président Theodore Roosevelt à la Maison-Blanche.

1908. Naissance d'Anna Jane Blanco White, fille qu'il a avec sa maîtresse Amber Reeves. S'installe à Hampstead. Publie *La Guerre dans les airs*.
1909. Publie *Tono Bungay* et *Ann Veronica*. Rencontre Elizabeth von Arnim dite Little E.
1910. S'installe à Easton Glebe. Publie *L'Histoire de M. Polly*.
1912. Publie *Mariage*. Rencontre Rebecca West, journaliste pour *The Freewoman*.
1914. Voyage pour la première fois en Russie. Naissance d'Anthony, fils qu'il a avec Rebecca West. Publie *La Destruction libératrice*, roman dans lequel il met en garde les hommes contre les dangers de l'arme nucléaire.
1915. Publie *La Recherche magnifique*. Se dispute avec Henry James suite à la publication de *Boon*.
1916. Visite les fronts français et italien. Publie *M. Britling commence à y voir clair*. Brève parenthèse religieuse.
1917. Publie *La Guerre de l'avenir, Dieu, l'invisible roi*. Participe à la propagande anti allemande.
1919. Publie *La Flamme immortelle*, un plaidoyer en faveur de l'éducation. Réfléchit à la création d'une Société des Nations.
1920. Voyage en Russie, rend visite à Gorki, rencontre Lénine et Moura Budberg. Publie *Esquisse de l'histoire universelle*, grand succès éditorial, et *La Russie dans l'ombre*.
1922. Se présente comme candidat aux élections législatives, du côté du Parti travailliste, mais n'est pas élu. Publie *Les Coins secrets du cœur*.
1923. Hedwig Gatternigg, une admiratrice, tente de se suicider chez lui, à Londres. Publie *M. Barnstaple chez les hommes-dieux*.
1924. Publie *Un grand éducateur moderne*, essai sur le professeur Sanderson. Rencontre Odette Keun. S'installe à Grasse dans une grande maison, Lou Bastidon.
1926. Publie *Le Monde de William Clissold*.
1927. Fait construire la villa Lou Pidou à Grasse. Conférence à la Sorbonne. Mort de Jane.
1928. Tente d'insuffler un nouvel élan pour unifier le monde en publiant *La Conspiration au grand jour*. Vend sa maison d'Easton Glebe.
1929. Donne une conférence au Reichstag, à Berlin. Revoit Moura Budberg. Ils deviennent amants.
1930. S'installe de nouveau à Londres. Publie *La Dictature de M. Parham* et *La Science de la vie*, écrit en collaboration avec Julian Huxley et G. P. Wells.
1933. Publie *The Shape of Things to Come*. Prend la succession de John Galsworthy à la direction du P.E.N. Club.
1934. Voyage aux États-Unis et en U.R.S.S., rencontre F. D. Roosevelt et Staline. Publie *Une tentative d'autobiographie*.
1935. Travaille sur le scénario de *Things to Come*, adaptation de son roman éponyme.
1936. Fête son 70<sup>e</sup> anniversaire au Savoy Hotel de Londres. Nommé docteur ès lettres *honoris causa* par l'université de Londres. Publie *The Anatomy of Frustration*.
1937. Publie *Enfants des étoiles, Brynhild*.
1938. Voyage en Australie. Publie *Dolorès*. Réfléchit à un système de diffusion du savoir sur

microfilm dans son essai *World Brain*. Orson Welles adapte *La Guerre des mondes* sur les ondes américaines.

1939. Voyage en Suède au moment où l'Angleterre déclare la guerre à l'Allemagne. Publie *The Fate of Homo Sapiens*.

1940. À Londres pendant le Blitz. Donne plusieurs conférences aux États-Unis.

1941. Publie son dernier roman, *Un homme averti en vaut deux*.

1942. Polémique avec George Orwell.

1945. Publie *À fin de course*, son dernier livre, le plus pessimiste de tous.

1946. 13 août : il meurt à Londres dans sa maison de Hanover Terrace.



## BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE

### ŒUVRES DE H. G. WELLS TRADUITES EN FRANÇAIS

#### *Romans*

*La Machine à explorer le temps* (1895), Mercure de France (1959), Gallimard, coll. Folio, traduit de l'anglais par Henry-D. Davray, 1975.

*La Merveilleuse Visite* (1895), Mercure de France, traduit de l'anglais par Louis Barron, 1903.

*L'Île du docteur Moreau* (1896), Mercure de France (1901), Gallimard, coll. Folio, traduit de l'anglais par Henry-D. Davray, 1975.

*La Burlesque Équipée du cycliste* (1896), Mercure de France (1906), Gallimard, coll. Folio, traduit de l'anglais par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz, 1984.

*L'Homme invisible* (1897), Société d'éditions littéraires et artistiques, Librairie Paul Ollendorff (1901), Albin Michel (1958), Le Livre de Poche, traduit de l'anglais par Achille Laurent, 2012.

*La Guerre des mondes* (1898), Mercure de France (1900), Gallimard, coll. Folio, traduit de l'anglais par Henry-D. Davray, 2005.

*Quand le dormeur s'éveillera* (1899), Mercure de France, traduit de l'anglais par Henry-D. Davray, 1904.

*L'Amour et M. Lewisham* (1900), Mercure de France (1903), Gallimard, coll. Folio, traduit de l'anglais par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz, 1984.

*Les Premiers Hommes dans la Lune* (1901), Mercure de France (1901), Gallimard, coll. Folio, traduit de l'anglais par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz, 1984.

*Miss Waters* (1902), Mercure de France (1906), Gallimard, coll. Folio, traduit de l'anglais par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz, 1984.

*Place aux géants* (1904), Mercure de France, traduit de l'anglais par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz, 1904.

*Kipps* (1905), Payot, traduit de l'anglais par L. Wolff, 1922.

*Au temps de la comète* (1906), Mercure de France (1910), Gallimard, coll. Folio, traduit de l'anglais par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz, 1984.

*La Guerre dans les airs* (1908), Mercure de France (1910), Gallimard, coll. Folio, traduit de l'anglais par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz, 1984.

*Tono Bungay* (1909), Payot, traduit de l'anglais par Édouard Guyot, 1929.

*Ann Veronica* (1909), Mercure de France (1911), Le Rocher, traduit de l'anglais par Joseph Dobrinsky, 1991.

*L'Histoire de M. Polly* (1910), Mercure de France (1911), Gallimard, coll. Folio traduit de l'anglais par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz, 1978.

*Le Nouveau Machiavel* (1911), Albin Michel, traduit de l'anglais par Madeleine Rolland, 1924.

*Mariage* (1912), Payot, traduit de l'anglais par P. Hollard et M. Lefebvre, 1926.

*La Destruction libératrice* (1914), Bruxelles, Grama, traduit de l'anglais par Patrick Delperdange, 1995.

*M. Britling commence à y voir clair* (1916), Librairie Payot et Cie, sans mention de traducteur, 1918.

*Jeanne et Pierre* (1918), Payot et Cie, sans mention de traducteur, 1922.

*La Flamme immortelle* (1919), Payot et Cie, traduit de l'anglais par M. Butts, 1920.

*Les Coins secrets du cœur* (1922), Payot, traduit de l'anglais par M. Butts, 1924.

*M. Barnstaple chez les hommes-dieux* (1923), Albin Michel, traduit par Louis Labat, 1926.

*Enfants des étoiles* (1937), Gallimard (1939), coll. Folio, traduit de l'anglais par Armand Pierhal, 1984.

*Brynhild* (1937), La Table ronde, traduit de l'anglais par Louis Chantemèle, 1946.

*Dolorès* (1938), Les Deux Rives, traduit de l'anglais par H. F. Merville, 1946.

*Un homme averti en vaut deux* (1941), Les Éditions universelles, traduit de l'anglais par Louis Chantemèle, 1946.

## *Contes et nouvelles*

*Une histoire des temps à venir*, Mercure de France, traduit de l'anglais par Henry-D. Davray, 1901.

*L'Empire des fourmis et autres nouvelles*, Le Livre de Poche, traduit de l'anglais par Joseph Dobrinsky, 1990.

*Effrois et fantasmagories*, Mercure de France (1911), Gallimard, coll. L'Imaginaire, traduit de l'anglais par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz, 1984.

*Le Joueur de croquet*, Gallimard (1938), coll. Folio, traduit de l'anglais par Marie Tadié, 1988.

## *Essais*

*Anticipations, ou De l'influence du progrès mécanique et technique sur la vie et la pensée humaines* (1901), Mercure de France, traduit de l'anglais par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz, 1904.

*Une utopie moderne* (1905), Mercure de France, traduit de l'anglais par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz, 1907.

*La guerre qui tuera la guerre* (1914), Éditions et Librairie, traduit de l'anglais par Cecil Georges-Bazile, 1915.

*La Guerre et l'Avenir* (1917), Albin Michel, traduit de l'anglais par Cecil Georges-Bazile, 1917.

*Dieu, l'invisible roi* (1917), Payot et Cie, traduit de l'anglais par M. Butts, 1917.

*La Russie dans l'ombre* (1920), A. M. Métailié, traduit de l'anglais par Bernard Loing, 1985.

*Esquisse de l'histoire universelle* (1920), Payot, traduit de l'anglais par Édouard Guyot, 1925.

*Un grand éducateur moderne, Sanderson, directeur du collège d'Oundle* (1924), Librairie Félix Alcan, traduit de l'anglais par M. Butts, 1929.

*La Conspiration au grand jour* (1928), Aubier, traduit de l'anglais par Odette Keun et J. Fournet, 1929.

*Une tentative d'autobiographie, découvertes et conclusions d'un cerveau très ordinaire* (1934), Gallimard, traduit de l'anglais par Antonina Vallentin, 1936.

*À fin de course* (1945), La Table ronde, traduit de l'anglais par Louis Chantemèle, 1946.

## ŒUVRES DE H. G. WELLS NON TRADUITES EN FRANÇAIS

## *Essais*

*Mankind in the Making*, Londres, Chapman and Hall, 1903.

*The Future in America : A Search After Realities*, Londres, Chapman and Hall, 1906.

*What Are We To Do With Our Lives ?*, Londres, Heinemann, 1931.

*The Anatomy of Frustration*, Londres, The Cresset Press, 1936.

*World Brain*, Londres, Methuen and Co., 1938.

*The Fate of Homo Sapiens : An Unemotional Statement of The Things That Are Happening To Him Now And of The Immediate Possibilities Confronting Him*, Londres, Secker and Warburg, 1939.

*Arnold Bennett and H. G. Wells*, Harris Wilson, éd., Londres, Hart-Davis, 1960 ; Urbana, University of Illinois Press, 1960.

*H. G. Wells in Love, Postscript of An Experiment in Autobiography* (1984), G. P. Wells éd., Faber and Faber, 2008.

## *Romans*

*Boon*, Londres, T. Fisher Unwin, 1915.

*The World of William Clissold : A Novel at A New Angle*, Londres, Ernest Benn, 1926.

*The Shape of Things to Come*, Londres, Hutchinson, 1933 ; New York, Macmillan, 1933.

## OUVRAGES SUR H. G. WELLS

### *En français*

Joseph ALTAIRAC, *H. G. Wells, parcours d'une œuvre*, Encrage, coll. Références, 1998.

David LODGE, *Des vies à écrire*, traduit de l'anglais par Martine Aubert, Rivages, 2014.

David LODGE, *Un homme de tempérament*, traduit de l'anglais par Martine Aubert, Rivages, 2012.

Antonina VALLENTIN, *H. G. Wells ou La Conspiration au grand jour*, Stock, 1952.

Jean-Pierre VERNIER, *H. G. Wells et son temps*, Publications de l'université de Rouen, coll. Études anglaises, 1971.

### *En anglais*

John R. HAMMOND, *H. G. Wells and Rebecca West*, Londres et New York, Harvester Wheatsheaf, 1991.

Norman et Jeanne MACKENZIE, *The Time Traveller*, Londres, Weidenfeld and Nicolson, 1973 ; New York, Simon and Schuster, 1973 ; éd. révisée Londres, Hogarth Press, 1987.

Michael SHERBORNE, *H. G. Wells, Another Kind of Life*, Londres et Chicago, Peter Owen, 2012.

Anthony WEST, *H. G. Wells, Aspects of A Life*, New York, Random House, 1984 ; Londres, Hutchinson, 1984.

Geoffrey WEST, *H. G. Wells : A Sketch For A Portrait*, Londres, Howe, 1930 ; New York, Norton, 1930.

#### AUTRES

Enid BAGNOLD, *Autobiography*, Little, Brown, 1970.

Nina BERBEROVA, *Histoire de la baronne Boudberg*, traduit du russe par Michel Niqueux, Actes Sud, 1988.

Victor HUGO, *Le Promontoire du songe* (1834), Gallimard, 2012.

R. H. Bruce LOCKHART, *Mémoires d'un agent secret britannique en Russie (1912-1918)*, traduit de l'anglais par Lucien Thomas, Payot, 1933.

William SHAKESPEARE, *Les Sonnets*, traduits de l'anglais par Yves Bonnefoy, « Poésie/Gallimard », 2007, sonnet 116.

Anthony WEST, *Principles and Persuasion*, New York, Harcourt, Brace and Company, 1957.

## Notes

### PROLOGUE

1. Cité dans Herbert George Wells, *H. G. Wells in Love, Postscript to An Experiment in Autobiography*, G. P. Wells éd., Faber and Faber, 1984, p. 105. L'ensemble des extraits de cet ouvrage est traduit par l'auteur.

2. H. G. Wells, *Un grand éducateur moderne. Sanderson, directeur du collège d'Oundle* (1924), traduit de l'anglais par M. Butts, Librairie Félix Alcan, 1929.

3. H. G. Wells, *H. G. Wells in Love, op. cit.*, p. 105.

4. *Ibid.*, p. 106.

### ENFANT DES ÉTOILES

1. H. G. Wells, *Une tentative d'autobiographie, découvertes et conclusions d'un cerveau très ordinaire* (1934), traduit de l'anglais par Antonina Vallentin, Gallimard, 1936, p. 38.

2. *Ibid.*, p. 39.

3. *Ibid.*, p. 36.

4. *Ibid.*, p. 23.

5. *Ibid.*

6. *Ibid.*

7. *Ibid.*, p. 37.

8. *Ibid.*, p. 26.

9. *Ibid.*, p. 40.

10. *Ibid.*, p. 42.

11. *Ibid.*

12. *Ibid.*, p. 43.

13. *Ibid.*

14. H. G. Wells, *Enfants des étoiles* (1937), traduit de l'anglais par Armand Pierhal, Gallimard, coll. Folio, 1984, p. 55.

15. *Ibid.*, p. 54.

16. H. G. Wells, *Une tentative d'autobiographie*, *op. cit.*, p. 63.

#### COUP DE CHANCE

1. H. G. Wells, *Une tentative d'autobiographie*, *op. cit.*, p. 49.

2. *Ibid.*

3. *Ibid.*, p. 71.

4. H. G. Wells, *L'Île du docteur Moreau* (1896), traduit de l'anglais par Henry-D. Davray, Gallimard, coll. Folio, 2014, p. 69.

5. *Ibid.*

6. H. G. Wells, *Une tentative d'autobiographie*, *op. cit.*, pp. 50-51.

7. *Ibid.*, p. 53.

8. *Ibid.*

9. *Ibid.*, p. 54.

10. *Ibid.*, p. 60.

11. *Ibid.*, p. 61.

12. *Ibid.*, p. 18.

13. *Ibid.*, p. 59.

#### L'ESPRIT GUERRIER

1. H. G. Wells, *Une tentative d'autobiographie*, *op. cit.*, p. 69.

2. *Ibid.*

3. *Ibid.*, p. 70.

4. *Ibid.*, p. 64.

5. *Ibid.*

6. *Ibid.*, p. 65-66.

7. *Ibid.*, p. 66.

8. *Ibid.*, p. 46.
9. *Ibid.*, p. 86.
10. H. G. Wells, *La Russie dans l'ombre* (1920), traduit de l'anglais par Bernard Loing, A. M. Métailié, 1985, chap. III, p. 71.
11. *Ibid.*, p. 70.
12. *Ibid.*, p. 71.
13. H. G. Wells, *La Flamme immortelle* (1919), traduit de l'anglais par M. Butts, Payot et Cie, 1920, pp. 70-71.
14. H. G. Wells, *L'Histoire de M. Polly* (1910), traduit de l'anglais par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz, Gallimard, coll. Folio, 1978.
15. H. G. Wells, *Une tentative d'autobiographie*, *op. cit.*, p. 493.
16. *Ibid.*, p. 78.
17. *La Burlesque Équipée du cycliste* (1896), traduit de l'anglais par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz, Gallimard, coll. Folio, 1984, p. 19.
18. *Ibid.*, p. 9.
19. *Ibid.*
20. H. G. Wells, *Une tentative d'autobiographie*, *op. cit.*, p. 32.
21. H. G. Wells, *La Machine à explorer le temps* (1895), traduit de l'anglais par Henry-D. Davray, Gallimard, coll. Folio, 1975, p. 98.
22. H. G. Wells, *The Fate of Homo Sapiens : An Unemotional Statement of The Things That Are Happening To Him Now And of The Immediate Possibilities Confronting Him*, Secker and Warburg, 1939, p. 5, cité par Jean-Pierre Vernier, *H. G. Wells et son temps*, Publications de l'université de Rouen, coll. Études anglaises, 1971, p. 37.
23. Victor Hugo, *Le Promontoire du songe*, Gallimard, coll. L'Imaginaire, 2012, p. 20.
24. *Ibid.*
25. *Ibid.*, p. 21.
26. H. G. Wells, *Une tentative d'autobiographie*, *op. cit.*, p. 82.
27. *Ibid.*
28. *Ibid.*, p. 83.
29. *Ibid.*
30. *Ibid.*, p. 94.
31. *Ibid.*, p. 95.
32. *Ibid.*
33. *Ibid.*, p. 101.



34. *Ibid.*, p. 102.
- Ibid.*, p. 102.
35. *Ibid.*, p. 106.
36. *Ibid.*, p. 107.
37. *Ibid.*, p. 108.
38. H. G. Wells, *The Anatomy of Frustration*, The Cresset Press, 1936.
39. H. G. Wells, *Une tentative d'autobiographie*, *op. cit.*, p. 102.
40. *Ibid.*, p. 103.

#### À L'ÉCOLE

1. H. G. Wells, *Une tentative d'autobiographie*, *op. cit.*, p. 114.
2. *Ibid.*
3. *Ibid.*, p. 115.
4. Platon, *La République*, traduit par Georges Leroux, GF, 2002, Livre VI, p. 316.
5. *Ibid.*, p. 317.
6. *Ibid.*, p. 318.
7. H. G. Wells, *Une tentative d'autobiographie*, *op. cit.*, p. 116.
8. *Ibid.*
9. *Ibid.*, p. 121.
10. *Ibid.*, p. 118.
11. *Ibid.*
12. *Ibid.*
13. *Ibid.*, p. 182.
14. *Ibid.*, p. 129.
15. *Ibid.*, p. 131.
16. *Ibid.*
17. *Ibid.*, p. 154.
18. *Ibid.*
19. Jean-Pierre Vernier, *H. G. Wells et son temps*, *op. cit.*, p. 85.
20. H. G. Wells, *Une tentative d'autobiographie*, *op. cit.*, p. 134.
21. *Ibid.*, p. 136.
22. *Ibid.*, p. 154.

23. *Ibid.*, p. 147.
24. *Ibid.*, p. 149.
25. *Ibid.*, p. 150.
26. *Ibid.*, p. 151.
27. *Ibid.*, p. 190.
28. *Ibid.*, p. 191.
29. *Ibid.*, p. 189.
30. *Ibid.*, p. 184.
31. *Ibid.*, p. 185.

#### INVINCIBLE

1. H. G. Wells, *Une tentative d'autobiographie*, *op. cit.*, p. 194.
2. *Ibid.*, p. 197.
3. *Ibid.*
4. *Ibid.*
5. Cité par Geoffrey West, *H. G. Wells : A Sketch for A Portrait*, Londres, Howe, 1930 ; New York, Norton, 1930, p. 52, repris par Jean-Pierre Vernier, *H. G. Wells et son temps*, *op. cit.*, p. 64.
6. Ivor Brown, *H. G. Wells*, Nisbet, 1923, p. 35, cité par Jean-Pierre Vernier, *H. G. Wells et son temps*, *op. cit.*, p. 145.
7. *Une tentative d'autobiographie*, *op. cit.*, p. 204.
8. H. G. Wells, *Tono Bungay* (1909), traduit de l'anglais par Édouard Guyot, Payot, 1929, Livre II, chap. V, pp. 179-181.
9. H. G. Wells, *Une tentative d'autobiographie*, *op. cit.*, p. 237.
10. *Ibid.*, pp. 237-238.
11. *Ibid.*, p. 246.

#### LA MACHINE SE MET EN ROUTE

1. H. G. Wells, *Une tentative d'autobiographie*, *op. cit.*, p. 282.
2. H. G. Wells, *La Machine à explorer le temps*, *op. cit.*, p. 15.

3. *Ibid.*, p. 158.
4. *Ibid.*, pp. 152-153.
5. H. G. Wells, *Literary Criticism*, Patrick Parrinder et Robert Philmus, éd., Brighton, Harvester Press, 1980, Totowa, NJ, Barnes and Noble, 1980, pp. 190-191. (Traduction de l'auteur.)
6. Extrait du *Times*, 17 juin 1896, cité par Geoffrey H. Wells, *The Work of H. G. Wells*, p. 7, repris par Jean-Pierre Vernier, *H. G. Wells et son temps*, op. cit., p. 130.
7. H. G. Wells, *L'Île du docteur Moreau*, op. cit., p. 21.
8. *Ibid.*, p. 115.
9. *Ibid.*, pp. 209-210.
10. H. G. Wells, *Une tentative d'autobiographie*, op. cit., p. 354.
11. *Ibid.*, p. 358.
12. *Ibid.*, p. 375.
13. Michael Sherborne, *H. G. Wells, Another Kind of Life*, Peter Owen, 2012, chap. 7, p. 125. (Traduction de l'auteur.)
14. H. G. Wells, *La Guerre des mondes* (1898), traduit de l'anglais par Henry-D. Davray, Gallimard, coll. Folio, 2005, p. 27.
15. *Ibid.*, p. 48.
16. *Ibid.*, p. 308.

#### ANTICIPATIONS

1. H. G. Wells, *Les Premiers Hommes dans la Lune*, traduit de l'anglais par Henry-D. Davray, Mercure de France, 1901.
2. Propos recueillis dans *T.P.'s Weekly*, 9 octobre 1903, par Ribert H. Sherard, dans *Textes oubliés de Jules Verne*, édités par F. Lacassin, 10-18, 1977 ; dans *Les Chefs-d'œuvre de H. G. Wells*, préface de Francis Lacassin, Omnibus / SF, 2007.
3. Lettre du 15 juin 1890, adressée à Arnold Bennett, dans *Arnold Bennet and H. G. Wells*, Harris Wilson, éd., Londres, Hart Davis, 1960 ; Urbana, University of Illinois Press, 1960, p. 45. (Traduction de l'auteur.)
4. H. G. Wells, *Anticipations, ou De l'influence du progrès mécanique et technique sur la vie et la pensée humaines*, traduit de l'anglais par

- Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz, *Mercure de France*, 1901, chap. I, p. 5.
5. H. G. Wells, *Une tentative d'autobiographie*, *op. cit.*, p. 392.
  6. H. G. Wells, « La découverte de l'avenir », *Anticipations*, *op. cit.*, p. 6.
  7. *Ibid.*, pp. 20-24.
  8. *Ibid.*, p. 19.
  9. *Ibid.*, p. 21.
  10. *Ibid.*, p. 69.
  11. *Ibid.*, p. 242.
  12. *Ibid.*, p. 199.
  13. *Ibid.*, p. 171.
  14. *Ibid.*
  15. *Ibid.*, p. 280.
  16. *Ibid.*, p. 190.
  17. *Ibid.*, p. 308.
  18. *Ibid.*, p. 362.
  19. *Ibid.*, pp. 362-363.
  20. *Ibid.*, p. 130.
  21. H. G. Wells, *Une tentative d'autobiographie*, *op. cit.*, p. 472.
  22. *Ibid.*, p. 475.
  23. *Ibid.*, p. 404.
  24. H. G. Wells, *Ann Veronica* (1909), traduit de l'anglais par Joseph Dobrinsky, Le Rocher, Jean-Paul Bertrand Éditeur, coll. Alphée, 1991, chap. I, p. 13.
  25. H. G. Wells, *H. G. Wells in Love*, *op. cit.*, p. 74.
  26. *Ibid.*, p. 75.
  27. *Ibid.*, p. 81.
  28. H. G. Wells, *Une tentative d'autobiographie*, *op. cit.*, p. 290.
  29. H. G. Wells, *Ann Veronica*, *op. cit.*, p. 419.
  30. *Ibid.*, p. 425.
  31. Geoffrey West, *H. G. Wells : A Sketch for A Portrait*, *op. cit.*, p. 184, cité par Jean-Pierre Vernier, *H. G. Wells et son temps*, *op. cit.*, p. 306.
  32. H. G. Wells, *Une utopie moderne* (1905), traduit de l'anglais par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz, *Mercure de France*, 1907, p. 207.
  33. *Ibid.*, pp. 208-209.
  34. David Lodge relate cet épisode dans son roman *Un homme de*

*tempérament* (traduit de l'anglais par Martine Aubert, Rivages, 2012), et cite la phrase d'un chanoine de l'époque déclarant : « Je préférerais envoyer ma fille dans une maison contaminée par la diphtérie ou la typhoïde que mettre ce livre entre ses mains », p. 424.

35. H. G. Wells, *Une tentative d'autobiographie*, *op. cit.*, p. 292.

36. Cité par David Lodge dans *Un homme de tempérament*, *op. cit.*, p. 426.

37. H. G. Wells, *Une utopie moderne*, *op. cit.*, p. 199.

38. *Ibid.*, p. 202.

39. *Ibid.*, p. 158.

40. *Ibid.*, p. 403.

41. *Ibid.*, p. 225.

42. Cette interview est citée par Bertrand Russell dans *Portraits from Memory*, James Press, 2007, pp. 77-78, et reprise par Jean-Pierre Vernier dans *H. G. Wells et son temps*, *op. cit.*, p. 303 : « Wells fut attaqué dans la presse non pas à cause de son pacifisme, mais parce qu'il s'était fait le champion de l'amour libre. Il répondit avec quelque humeur qu'il ne s'était point fait le champion de l'amour libre, mais avait simplement imaginé les effets possibles de nouveaux éléments dans l'atmosphère, sans préciser s'il considérait ces effets comme bons ou mauvais. Ceci me semblait malhonnête, et je lui demandai : "Pourquoi vous êtes-vous d'abord fait le champion de l'amour libre et l'avez-vous nié ensuite ?" Il répliqua qu'il n'avait pas encore mis assez d'argent de côté sur ses droits d'auteur pour vivre des intérêts et qu'il n'avait point l'intention de se faire ouvertement le champion de l'amour libre avant d'avoir atteint ce but. »

43. H. G. Wells, *H. G. Wells in Love*, *op. cit.*, p. 77.

44. *Ibid.*, lettre du 25 août 1939, p. 86.

#### LA POURSUITE DE L'AMOUR

1. H. G. Wells, *H. G. Wells in Love*, pp. 53-54.

2. William Shakespeare, *Les Sonnets*, sonnet 116, traduit de l'anglais par Yves Bonnefoy, « Poésie / Gallimard », 2007, p. 274.

3. *Ibid.*

4. David Lodge rapporte cette anecdote extraite de *Aspects of A Life*, d'Anthony West (1984), dans son essai *Des vies à écrire*, traduit de l'anglais par Martine Aubert, Payot et Rivages, 2014, p. 236.

5. H. G. Wells évoque la disparition de sa mère en ces termes dans *Tono Bungay*, *op. cit.*, p. 93.

6. H. G. Wells, *H. G. Wells in Love*, *op. cit.*, p. 53.

7. Cité par Michael Sherborne, *H. G. Wells, Another Kind of Life*, *op. cit.*, pp. 110-111. (Traduction de l'auteur.)

8. H. G. Wells, *H. G. Wells in Love*, *op. cit.*, p. 53.

9. H. G. Wells, *M. Britling commence à y voir clair* (1916), sans mention de traducteur, Librairie Payot et Cie, 1918, p. 116.

10. *Ibid.*

11. *Ibid.*, p. 117.

12. H. G. Wells, *H. G. Wells in Love*, *op. cit.*, p. 87.

13. *Ibid.*, pp. 90-91.

14. Extrait de l'article de Rebecca West, publié dans *The Freewoman* le 19 septembre 1912, cité par J. R. Hammond dans *H. G. Wells and Rebecca West*, Londres et New York, Harvester Wheatsheaf, 1991, p. 50.

15. H. G. Wells, *H. G. Wells in Love*, *op. cit.*, p. 95.

16. J. R. Hammond, *H. G. Wells and Rebecca West*, *op. cit.*, p. 51. (Traduction de l'auteur.)

17. « J'ai une objection insurmontable concernant toute académie militaire ou artistique, toute hiérarchie, toute suggestion de contrôles ou de critères fixes pour ces choses... Notre monde, je veux dire le monde du travail de la création et de la représentation que nous accomplissons, se porte mieux, j'en suis convaincu, dans l'anarchie », H. G. Wells cité par J. R. Hammond, *H. G. Wells and Rebecca West*, *op. cit.*, p. 53. (Traduction de l'auteur.)

18. Citation extraite de l'ouvrage de J. R. Hammond, *H. G. Wells and Rebecca West*, *op. cit.*, p. 58 ; traduit de l'anglais par Martine Aubert dans le roman de David Lodge, *Un homme de tempérament*, *op. cit.*, p. 556.

19. H. G. Wells, *H. G. Wells in Love*, *op. cit.*, p. 96.

20. J. R. Hammond, *H. G. Wells and Rebecca West*, *op. cit.*, p. 92. (Traduction de l'auteur.)

21. William Shakespeare, *Les Sonnets*, sonnet 116, *op. cit.*, p. 274.

## FACE À LA GUERRE

1. H. G. Wells, *Jeanne et Pierre* (1918), sans mention de traducteur, Payot et Cie, 1922, chap. II, t. II, pp. 152-153.
2. *Ibid.*
3. *Ibid.*
4. *Ibid.*
5. *Ibid.*
6. H. G. Wells, *La Destruction libératrice* (1914), traduit de l'anglais par Patrick Delperdange, Grama, Bruxelles, 1995, p. 91.
7. *Ibid.*, p. 35.
8. *Ibid.*, pp. 19-20.
9. *Ibid.*, p. 20.
10. *Ibid.*, préface, 1921, p. 14.
11. *Ibid.*
12. H. G. Wells, *M. Britling commence à y voir clair*, *op. cit.*, p. 364.
13. H. G. Wells, *Une tentative d'autobiographie*, *op. cit.*, p. 437.
14. *Ibid.*, p. 433.
15. H. G. Wells, *M. Britling commence à y voir clair*, *op. cit.*, pp. 16-17.
16. *Ibid.*, p. 97.
17. *Ibid.*, p. 140.
18. *Ibid.*, pp. 389-390.
19. Lettre datée de décembre 1916, adressée à H. G. Wells, citée par Nina Berberova dans *Histoire de la baronne Boudberg*, traduit du russe par Michel Niqueux, Actes Sud, 1988, pp. 133-134.
20. H. G. Wells, *M. Britling commence à y voir clair*, *op. cit.*, p. 467.
21. H. G. Wells, *Une tentative d'autobiographie*, *op. cit.*, p. 439.
22. *Ibid.*, pp. 440-441.

## UN MONDE MEILLEUR

1. H. G. Wells, *Une tentative d'autobiographie*, op. cit., p. 449.
2. *Ibid.*, p. 452.
3. *Ibid.*, p. 16.
4. H. G. Wells, *La Russie dans l'ombre*, op. cit., p. 69.
5. *Ibid.*
6. R. H. Bruce Lockhart, *Mémoires d'un agent secret britannique en Russie* (1912-1918), traduit de l'anglais par L. Thomas, Payot, Paris, 1933, p. 256.
7. H. G. Wells, *La Russie dans l'ombre*, op. cit., p. 48.
8. *Ibid.*, p. 40.
9. *Ibid.*, p. 53.
10. *Ibid.*, p. 95.
11. *Ibid.*, p. 99.
12. *Ibid.*, p. 102.
13. « J'étais tombé amoureux, plus complètement et sincèrement que je ne l'avais été auparavant, en Russie, en 1920 », H. G. Wells, *H. G. Wells in Love*, op. cit., p. 109.
14. *Ibid.*, p. 166.
15. H. G. Wells, *Une tentative d'autobiographie*, op. cit., p. 484.

#### DÉGRISEMENT

1. H. G. Wells, *Tono Bungay*, op. cit., p. 144.
2. « Nous sommes fondamentalement incompatibles », H. G. Wells, *H. G. Wells in Love*, op. cit., p. 108.
3. « J'étais toujours proche d'aimer Rebecca pendant notre liaison, tandis qu'elle m'a souvent beaucoup aimé », *ibid.*, p. 161.
4. « Elle voulait me donner toute sa vie. Elle ne voulait rien d'autre qu'être à mon service », *ibid.*, p. 125.
5. « À H. G. Wells, tu nous as imposé tes songes », *ibid.*, p. 123.
6. H. G. Wells, *Le Monde de William Clissold*, dans H. G. Wells, *Une tentative d'autobiographie*, op. cit., pp. 464-465.
7. H. G. Wells, *Une tentative d'autobiographie*, op. cit., p. 463.



8. Titre de la neuvième nouvelle du recueil *Effrois et fantasmagories*, traduit de l'anglais par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz, Gallimard, coll. L'Imaginaire, 1984.

9. *Ibid.*, p. 205.

10. Odette est décrite comme suit : « une personne mauvaise et détestable ; vaniteuse, bruyante et faiblement scandaleuse », H. G. Wells, *H. G. Wells in Love*, *op. cit.*, p. 116.

11. Lettre citée par J. R. Hammond, *H. G. Wells and Rebecca West*, *op. cit.*, p. 62. (Traduction de l'auteur.)

12. « Elle a stabilisé ma vie. Elle lui a donné une maison et une dignité », M. Sherborne, *H. G. Wells, Another Kind of Life*, *op. cit.*, p. 280. (Traduction de l'auteur.)

#### LE CONSPIRATEUR AMOUREUX

1. H. G. Wells, *Une tentative d'autobiographie*, *op. cit.*, p. 8.

2. *Ibid.*, pp. 8-9.

3. *Ibid.*, p. 9.

4. *Ibid.*

5. *Ibid.*

6. Extrait du discours de H. G. Wells au Reichstag, cité par Antonina Vallentin, *H. G. Wells, ou La Conspiration au grand jour*, Stock, 1952, p. 296.

7. *Ibid.*

8. H. G. Wells, *H. G. Wells in Love*, *op. cit.*, p. 167.

9. Anecdote relatée par M. Sherborne, *H. G. Wells, Another Kind of Life*, *op. cit.*, p. 284.

10. H. G. Wells, *H. G. Wells in Love*, *op. cit.*, p. 169.

11. *Ibid.*, p. 143.

12. « Je lui ai dit de se dépêcher parce que j'étais en train d'écrire mon autobiographie et que je n'avais pas l'intention de laisser grand-chose d'intime dans l'ombre », H. G. Wells, *H. G. Wells in Love*, *op. cit.*, p. 157.

13. Ted Morgan, *Maugham, A Biography*, New York, 1980, p. 382. (Traduction de l'auteur.)
14. H. G. Wells, *H. G. Wells in Love*, *op. cit.*, p. 170.
15. H. G. Wells, « Préface aux romans scientifiques », traduit par Nelly Stéphane, *Europe*, 64<sup>e</sup> année, n° 681-682, janvier-février 1986, p. 44.
16. *Ibid.*, p. 48.
17. *Ibid.*
18. H. G. Wells, *Tono Bungay*, *op. cit.*, p. 162.
19. H. G. Wells, *H. G. Wells in Love*, *op. cit.*, p. 158.

#### UN CERVEAU PAS SI ORDINAIRE

1. H. G. Wells, *Une tentative d'autobiographie*, *op. cit.*, p. 185.
2. *Ibid.*, p. 19.
3. H. G. Wells, préface à *La Guerre dans les airs* (1908), traduit de l'anglais par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz, Gallimard, coll. Folio, 1984, cité par David Lodge dans *Un homme de tempérament*, *op. cit.*, p. 17.
4. H. G. Wells, *Une tentative d'autobiographie*, *op. cit.*, p. 17.
5. *Ibid.*, p. 19.
6. H. G. Wells, *Miss Waters* (1902), traduit de l'anglais par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz, Gallimard, coll. Folio, 1984, p. 19.
7. H. G. Wells, *L'Homme invisible* (1897), traduit de l'anglais par Achille Laurent, Le Livre de Poche, 2012.
8. H. G. Wells, « L'histoire de feu M. Elvisham », *Effrois et fantasmagories*, *op. cit.*
9. H. G. Wells, *Miss Waters*, *op. cit.*
10. H. G. Wells, *Une tentative d'autobiographie*, *op. cit.*, p. 197.
11. *Ibid.*, p. 12.
12. *Ibid.*, p. 13.
13. *Ibid.*
14. *Ibid.*, p. 12.
15. *Ibid.*, p. 10.

16. *Ibid.*, p. 11.
17. Percy Bysshe Shelley, *Hymne pour un monde nouveau*, *Œuvres poétiques complètes*, traduit de l'anglais par Félix Rabbe, Sandre, t. II, *Hellas* (1821), p. 328.
18. H. G. Wells, *Une tentative d'autobiographie*, *op. cit.*, p. 490.
19. *Ibid.*, p. 504.
20. H. G. Wells, *La Russie dans l'ombre*, *op. cit.*, p. 172.
21. *Ibid.*, p. 178.
22. *Ibid.*, p. 187.
23. *Ibid.*, p. 181.
24. Le rêve est décrit avec précision dans *H. G. Wells in Love*, *op. cit.*, p. 184.
25. *Ibid.*, p. 197.

#### ENTRE-TEMPS

1. *H. G. Wells in Love*, *op. cit.*, p. 219.
2. *Ibid.*
3. *Ibid.*, p. 211.
4. Cité par Nina Berberova, *Histoire de la baronne Boudberg*, *op. cit.*, p. 261.
5. M. Sherborne, *H. G. Wells, Another Kind of Life*, *op. cit.*, p. 211. (Traduction de l'auteur.)
6. Cité par Antonina Vallentin, *H. G. Wells ou La Conspiration au grand jour*, *op. cit.*, p. 335.
7. H. G. Wells, *La Guerre des mondes*, *op. cit.*, p. 23.

#### C'EST LA FIN

1. Cette anecdote est rapportée par M. Sherborne, *H. G. Wells, Another Kind of Life*, *op. cit.*, p. 323.

2. « Je pense que si j'écris encore je devrais écrire un livre intitulé Reconstruction, une sorte d'assemblage et de critique des espoirs et des projets. Il faut que j'y pense », H. G. Wells, *H. G. Wells in Love*, op. cit., p. 226.

3. H. G. Wells, *Une tentative d'autobiographie*, op. cit., pp. 22-23.

4. Cité par Norman et Jeanne MacKenzie, *H. G. Wells, The Time Traveller*, Littlehampton Book Services Ltd, 1973, p. 431 ; cité par M. Sherborne, *H. G. Wells, Another Kind of Life*, op. cit., p. 333.

5. H. G. Wells, *La Guerre des mondes*, op. cit., p. 128.

6. « Entre le chagrin et le néant, je choisis le chagrin », W. Faulkner, *Si je t'oublie, Jérusalem*, traduit de l'américain par Maurice-Edgar Coindreau, Gallimard, coll. L'Imaginaire, 2001, p. 337.

7. H. G. Wells, *À fin de course* (1945), traduit de l'anglais par Louis Chantemèle, La Table ronde, 1946, p. 16.

8. *Ibid.*, p. 23.

9. *Ibid.*

10. Anthony West, *Principles and Persuasions*, New York, Harcourt, Brace and Company, 1957, p. 6. (Traduit par Jean-Pierre Vernier dans *H. G. Wells et son temps*, op. cit., p. 518.)

11. *Ibid.*, p. 33.

12. *Ibid.*, p. 80.

13. H. G. Wells, *Une tentative d'autobiographie*, op. cit., p. 128.

14. H. G. Wells, « Une vision du Jugement dernier », *Effrois et fantasmagories*, op. cit., p. 227.

15. *Ibid.*, p. 240.

16. H. G. Wells, *Tono Bungay*, op. cit., p. 581.

## REMERCIEMENTS

Je remercie, pour leur soutien et leur éternelle bienveillance, Marie, Romane, Anne-Sophie, Ollivier, Martine, Ali et Véronique.

Couverture : H. G. Wells en 1915. Photo © George C. Beresford / Beresford / Getty Images (détail).  
Extrait de Things to Come, réalisé par William Cameron Menzies, 1936, inspiré de l'ouvrage de  
Wells The Shape of Things to Come.

© Éditions Gallimard, 2016.

Éditions Gallimard  
5 rue Gaston-Gallimard  
75328 Paris  
<http://www.gallimard.fr>  
© Éditions Gallimard, 2016.

# H. G. Wells

par Laura El Makki

■ « Sans rêves, la vie humaine serait insupportable pour la plus grande multitude des êtres humains. »

Herbert George Wells (1866-1946) est un homme pressé de vivre et d'aimer. Lecteur de Platon et de Darwin, ce fils de commerçants anglais, d'abord professeur de biologie, abandonne vite la dissection des grenouilles pour laisser libre cours à son imagination débridée. Tandis que l'ère victorienne agonise, il donne naissance à une quatrième dimension (*La Machine à explorer le temps*), fait débarquer les Martiens sur Terre (*La Guerre des mondes*) et envisage les conséquences de la manipulation génétique (*L'Île du docteur Moreau*). Écrivain prolifique, courtisé par les hommes politiques de son temps et par les femmes qu'il collectionne sans compter, Wells agace Jules Verne quand il se dit « prophète ». C'est pourtant lui qui, avant même le premier conflit mondial, anticipe l'arme atomique, ou encore, bien avant Internet, songe à la construction d'un système global de connaissances, accessible à toute l'humanité.

Cette édition électronique du livre *H. G. Wells* de Laura El Makki  
a été réalisée le 26 janvier 2016 par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782070462308 - Numéro d'édition : 274316).

Code Sodis : N66435 - ISBN : 9782072574474.

Numéro d'édition : 274317.

*Ce document numérique a été réalisé par [Aps-Chromostyle](#)*